LA FAROUCHE AVENTURE

ou

LA COQUETTE PUNIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE JOSEPH ROULETABILLE, REPORTER.

La série (chez Pierre Lafitte).

Le Mystère de la chambre jaune.
Le Parfum de la dame en noir.
Rouletabille chez le Tsar.
Le Château noir.
Les Etranges noces de Rouletabille.
Rouletabille chez Krupp.
Rouletabille chez les Bohémiens.

La Double vie de Theophraste Longuet (Flammarion). *épuisé*
Balaou (Tallandier).
La Poupée sanglante (Tallandier).
La machine à assassiner (Tallandier).

Cheri-Bibi (Lafitte)
Le Fantôme de l'Opéra (Lafitte).
Le Fauteuil hanté (Lafitte).
L'Homme qui revient de loin (Lafitte).
Le Cœur cambriolé (Lafitte).
L'Epouse du Soleil (Lafitte).
Confitou (Lafitte).

Sur mon chemin (Flammarion)

THÉATRE

La Maison des juges (Odéon), paru dans l'*Illustration.*
Le Lys (Théâtre du Vaudeville), avec Pierre Wolff (Fasquelle).
Alsace (Théâtre Rejane), avec R. C. Dreyfus (Lafitte).
L'homme qui a vu le Diable (Grand Guignol), paru dans l'*Illustration.*
Le Mystère de la chambre jaune (Nouvel Ambigu), paru dans l'*Illustration.*

Les chefs-d'œuvre du Roman Feuilleton

LA FAROUCHE AVENTURE

ou

LA COQUETTE PUNIE

par

GASTON LEROUX

11e ÉDITION

PARIS

Librairie Gallimard

3, rue de Grenelle

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, LE PREMIER DE LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN FEUILLETON, SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR DONT VINGT EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A XX ET CINQUANTE EXEMPLAIRES ACCOMPAGNÉS D'UNE ÉPREUVE A PART DE LA COUVERTURE NUMÉROTÉS DE 1 A 50.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE.
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1925.

I

Chacun doit aimer à son tour...
Les uns au matin de la vie,
Et les autres sur le retour...
Lettres à Emilie : DESMOUTIERS.

— Qu'y a-t-il, Sylvie ?

— Madame, c'est le correspondant français de l'agence Havas qui apporte son article. Il voudrait que madame le lût tout de suite. Il espère que madame sera contente.

— Eh bien ! lisez-le moi, Sylvie...

Et Sylvie lut :

« RIO DE JANEIRO. — La tournée de Mlle Irène de Troie (de la Comédie-Française) dans l'Amérique du Sud, s'annonce triomphale. Depuis trois jours, tout ce qui compte à Rio-de-Janeiro dans le monde de la politique, des arts, de l'industrie, du haut commerce, assiège le théâtre où notre Célimène nationale... »

— Madame tient-elle à ce que l'on mette « nationale » ? demanda froidement Sylvie en levant son front de marbre qu'encadraient des bandeaux plats, lissés sur les tempes à faire envie aux gravures de mode de 1830.

De ses yeux vert pâle, elle fixait la vaporeuse silhouette de sa maîtresse, qu'enveloppait un peignoir de nuit sur le divan où elle avait étendu une noble lassitude...

« Je demande pardon à madame, mais il me semble qu'en mettant, par exemple : « notre belle Célimène » cela changerait un peu... »

— Que m'importe d'être belle si je ne suis point nationale ? répliqua Irène avec une vivacité voisine du courroux... Ma personnalité n'est rien si elle ne sert point mon pays, et les bravos qui m'accueillent me laisseraient froide si, par-dessus ma tête, ils ne s'adressaient à l'Art, dont je suis l'humble servante, et tout particulièrement à l'art français dont je ne suis que le commis-voyageur. On ne me connaît pas, ou plutôt on me connaît mal. Depuis trois ans que vous me servez, vous, ma première femme de chambre, dont j'ai fait ma dame de compagnie et mon secrétaire, parce que vous avez votre brevet supérieur, vous en êtes encore à penser, comme tant d'autres, que tout ce que je vous dicte l'est par l'orgueil ou par une sotte vanité. Ne secouez pas la tête. Je sais ce que je dis et j'ai le courage de ce que je fais. La crainte de paraître ridicule sur le boulevard annihile trop souvent nos compatriotes à l'étranger. Et la propagande française en souffre. Mon audace la sert. Je sais à quoi je m'expose ; mais je suis brave ! je ferai entendre au monde, qui tourne en proie au tumulte des jazz-bands, la voix de l'Art et de la Beauté, qui est celle de la France ! M'avez-vous comprise, Sylvie ?

— Oui, madame, et nulle plus que moi n'est décidée à servir votre gloire.

— Eh bien ! lisez !... je vous écoute.

Sylvie reprit :

« Tout ce qui compte à Rio-de-Janeiro dans le monde de la politique, des arts, de l'industrie, du haut commerce, assiège le théâtre où notre Célimène nationale fait applaudir le génie français. Le président de la République avait tenu à honorer de sa présence la représentation de ce soir, qui fut particulièrement brillante... »

— Particulièrement brillante !... interrompit Irène... Qu'est-ce que cela signifie : particulièrement brillante ?

— J'allais le demander à madame : cela ne signifie absolument rien du tout !

— Ce jeune homme ne pouvait pas trouver une expression plus vulgaire... laissa tomber Irène en s'éventant... Toutes les représentations sont particulièrement brillantes... Passez-moi ce papier, Sylvie !...

Irène parcourut « le papier » :

— Mais ce n'est pas ça ! ce n'est pas ça du tout !... Asseyez-vous, Sylvie, et écrivez !...

Et Irène dicta :

« La représentation de ce soir restera, comme une manifestation artistique inoubliable, dans les fastes du Brésil, s'il faut en croire les paroles mêmes du chef de l'État... Irène jouait la *Dame aux Camélias*. La mort de Marguerite Gautier n'a jamais fait couler tant de larmes ni déchaîné de pareils transports. On peut dire que l'héroïne de Dumas a été ensevelie sous les fleurs. Les bouquets et les couronnes se croisaient dans les airs avant de tomber à ses pieds. Les femmes, la face en feu, le sein agité, jetaient à l'illustre artiste leurs gants. Les hommes l'acclamaient avec frénésie... »

— Cette peinture est admirable, osa encore interrompre Sylvie... et elle est bien encore au-dessous de la vérité...

— « Le président est venu lui-même, accompagné de tous les ministres, féliciter Mlle Irène de Troie dans sa loge. Le secrétaire perpétuel des Beaux-Arts, qui est le seul qui porte le titre de « grand maître », tant on attache ici d'importance à sa charge qui englobe tout le domaine de l'intelligence a prononcé ces simples paroles : « Madame, soyez bénie. Vous nous avez révélé ce soir l'idéal » de la souffrance et de l'amour ! » Aux représentants de la presse, venus en délégation pour la féliciter, Irène de Troie a déclaré : « Devant un accueil aussi enthou» siaste, je pense qu'il est du devoir de la France d'en» courager et d'augmenter les liens qui l'unissent déjà, » par-delà les mers, à un peuple avide d'art et de beauté ! »

— C'est tout, madame ? demanda Sylvie.

— Oui, répondit Irène, c'est tout, pour aujourd'hui. Donnez ceci à notre correspondant en lui recommandant de n'y point changer un mot... Vous pouvez vous retirer...

— Madame n'a plus besoin de mes services ?... Madame n'est pas fâchée contre moi ?

— Non, Sylvie. Vous savez bien que je vous aime et que je suis bonne.

C'était vrai. Irène était belle et bonne. Elle avait

trente ans. Elle avait la majesté et la grâce. Elle avait beaucoup de talent. Au firmament où brillent les étoiles de théâtre, elle avait l'éclat de celle du Berger. Elle était bien excusable de croire qu'elle éclairait le monde.

Dès son apparition sur la scène du premier théâtre français, elle avait su s'imposer par une maîtrise surprenante que rien justement ne semblait devoir surprendre et qui réunissait de la façon la plus harmonieuse et la plus naturelle — même dans la plus hautaine attitude dont on lui savait gré comme on sait gré à une reine de ne point marcher comme tout le monde — les qualités supérieures de la race. Elle promenait son panache avec un agrément incomparable. Elle s'habillait avec une élégance du plus grand ton. Du premier coup, la critique, pâmée, sortit un qualificatif qui lui allait, comme on dit dans le langage des modes « à ravir », et qui ne devait plus la quitter. On disait « la somptueuse Irène ».

Voulez-vous la mieux connaître ?... Relisez l'article où l'un des princes du lundi salue son apparition : « Sa figure réunit aux grâces françaises la régularité et la noblesse des formes grecques. Sa taille est celle de la sœur d'Apollon lorsqu'elle s'avance vers l'Eurotas, environnée de ses nymphes. Dans ce beau corps, il y a une âme impatiente de s'épancher — ce n'est pas une statue de marbre de Paros, c'est la Galatée de Pygmalion, pleine de chaleur et de vie et en quelque sorte oppressée par la foule des sentiments nouveaux qui s'élèvent de son sein. » Et ceci n'était que d'un prosateur ; citons maintenant les paroles d'un poète qui la feront encore mieux vivre à nos yeux : « Irène ressemble à s'y méprendre à une médaille de Syracuse ou à une Isis des bas-reliefs d'Égine sous une chevelure dont l'éclat doré a été emprunté aux rayons de l'astre du jour. Son front plein, large, renflé aux tempes, sans être plus élevé qu'il ne faut, est assez semblable à celui de la Vénus de Milo, qui est volontaire, voluptueux et puissant. L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux pleins de flammes et d'éclairs tragiques : le nez mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée, s'unit avec son front par une ligne d'une simplicité

magnifique ; la bouche est puissante, arquée à ses coins, superbement dédaigneuse, comme celle de la Némésis vengeresse qui attend l'heure de démuseler son lion aux ongles d'airain. Cette bouche a pourtant de charmants sourires épanouis avec une grâce tout impériale, et l'on ne dirait pas, quand elle condescend à exprimer les passions les plus tendres, qu'elle vient de lancer l'imprécation antique ou l'anathème moderne. Le menton, plein de force et de résolution, se relève fermement et termine par un contour majestueux ce profil qui est plutôt d'une déesse que d'une femme. Et sa voix ?... Parlons un peu de sa voix ! Comédienne dans son moindre geste, dans son sourire, dans le pli de sa robe, dans la forme et les couleurs de son habillement, elle l'est par-dessus tout dans le son de sa voix, cette voix tour à tour touchante, désespérée ou ingénue, douce musique qui va à l'âme par les chemins de la raillerie, de l'innocence, du bel esprit, de la malice, de la moquerie pleine de verve ou des sentiments les plus profonds, les plus sacrés !... »

Galatée, Diane, Vénus, Némésis, Isis, Célimène, Elvire, Elmire, Marguerite Gautier, il ne manquait donc rien à cette femme pour être la plus grande artiste du monde ? Ses ennemis — elle en avait, bien qu'elle ne les méritât point, car elle alliait toutes les charités à la magnificence — ses ennemis prétendaient qu'elle n'avait point de cœur. Ils faisaient entendre par là qu'elle ne serait point morte de son art. Qu'en savaient-ils, ces bas détracteurs ?... S'il fallait les en croire, le feu où elle allumait le flambeau qu'elle promenait sur le monde au nom de l'art l'éclairait plus qu'il ne l'embrasait. D'autres, jaloux de cette jeune gloire, affirmaient que « tout se passait dans son cerveau et qu'elle n'avait point de sens ». Ceux-ci ne faisaient sans doute que calomnier son honnêteté, car Irène était profondément honnête...

Irène n'avait donc point de défauts ?

Si ! Elle était coquette !

Irène de Troie (de la Comédie-Française), notre Célimène nationale (de ce temps-là) était terriblement coquette !

Elle ne dédaignait aucun hommage. Autant dire

qu'elle ne s'en pouvait passer. L'indifférence même du plus humble et du plus inoffensif la faisait souffrir. Elle n'avait de cesse qu'elle n'en eût triomphé. Comme Irène était honnête, elle avait fait ainsi bien des malheureux. Son récent mariage — car Irène était mariée — avec un jeune auteur déjà célèbre avait été le fruit de cette coquetterie au moins autant que de l'amour. Nous reviendrons là-dessus, car ce n'est pas le côté le moins étrange de cette destinée qu'Irène eût dû convoler en justes noces pour avoir à ses pieds un homme qui s'était détourné d'elle avec une obstination effrayée dont elle avait failli faire une maladie...

Mais ce sont là des affaires d'Europe et nous sommes au Brésil. « Il est deux heures du matin. Il est temps, Irène, de se coucher. »

On frappe à sa porte. Elle a cru reconnaître la façon de frapper de Sylvie, qui vient de la quitter. Elle ouvre. Une silhouette masculine apparaît. Elle veut refermer. Le pied du visiteur nocturne s'interpose.

— Mais monsieur, que voulez-vous ?

L'homme ne répond pas. Il entre de force, referme la porte à clef, met la clef dans sa poche et présente ses excuses.

— Don Manoël de Carangola ! s'écria-t-elle, furieuse plus qu'épouvantée.

— Votre serviteur... *senhora !*

— Vous le *grand maître !* Vous le secrétaire perpétuel des Beaux-Arts !... Vous que je respectais et que j'admirais ! Vous, à cette heure de nuit, dans mes appartements et dans cet état !... mais que venez-vous y faire, grands dieux !...

— Vous apporter la croix de *commandador de l'Ordre de Vasco de Gama !...*

Ce disant, Son Excellence, haletante, ébouriffante, avait sorti de sa poche un bijou magnifique... « un bijou de famille !... »

— Cette croix eût pu attendre jusqu'à ce soir ! fait Irène, cette fois en éclatant de rire.

— Pas moi !... répliqua l'autre en s'appuyant à la muraille pour y soutenir une émotion qui lui faisait trembler les jambes.

— Voyons, grand-maître ! remettez-vous, prenez une chaise et causons...

Le grand-maître se laissa tomber sur le siège qu'elle poussait vers lui et s'essuya le front. Il tenait toujours son bijou qu'elle ne lui prenait pas et qui brillait entre ses doigts comme la croix du Sud.

Manoël de Carangola n'était pas un de ces Brésiliens de vaudeville que l'on voit trop souvent apparaître sur les planches avec une cravate couleur de feu, une épingle en bouchon de carafe, une chaîne de montre en or supportant d'énormes breloques, un langage de rasta échappé de sa plantation dans le dessein bien arrêté de conquérir Montmartre et le boulevard. C'est avec de telles images que l'on trompe le goût français et que nous continuons d'ignorer l'étranger. Il y a des parvenus partout. Il n'est point besoin pour en connaître quelques échantillons de les faire venir d'Amazonie ou de Rio.

Manoël de Carangola était issu d'une vieille famille portugaise d'Oporto ; il avait hérité de ses ancêtres une grande fortune, des titres de noblesse, mais ses manières étaient plutôt celles du parfait fonctionnaire que du gentilhomme. Il avait dépassé la quarantaine, ses cheveux commençaient de grisonner, il avait fait un mariage « de haute convenance », il était le père de six filles, il n'avait jamais commis aucune excentricité : c'était un Brésilien de tout repos.

La patrie s'en enorgueillissait. Manoël avait consacré aux lettres et aux beaux-arts la majorité de ses revenus, ayant donné un lustre tout nouveau au Conservatoire dramatique et au Conservatoire de musique, doté la ville de deux bibliothèques qui étaient maintenant les plus riches de l'Amérique du Sud. Le Brésil reconnaissant avait créé pour lui ce poste en quelque sorte honorifique de secrétaire perpétuel et ce titre exceptionnel de *Grand Maître* qui lui permettait de surveiller le développement de son œuvre quelles que fussent les fluctuations de la politique et les changements de ministères. Retiré encore jeune dans ses livres et dans ses collections, vivant de la vie de famille, n'ayant jamais couru les aventures ni voyagé, pas même dans son pays, ne nourrissant en dehors des belles-lettres qu'une passion, celle

des petits oiseaux pour lesquels il avait créé chez lui un véritable jardin zoologique, n'ayant qu'une manie, celle de vouloir faire enseigner le latin dans toutes les écoles de la République, même aux petits nègres, il présentait cet aspect un peu renfermé du savant sédentaire que l'on rencontre chez nous entre le Panthéon et la Bibliothèque Sainte-Geneviève et qui ne connaît des secrets de la nature que ceux que veut bien lui livrer le jardin du Luxembourg. Avec cela il était un peu bedonnant et portait d'énormes lunettes.

Qu'un tel homme, connu pour ses mœurs polies et délicates, ait pu forcer d'une façon aussi grossière la porte d'une reine de la rampe habituée aux plus respectueux hommages, n'y avait-il point là de quoi confondre Irène ? Cet homme avait certainement perdu la tête. Mais pourquoi ? Devait-elle se reprocher d'avoir été un peu coquette avec lui ? Irène n'en savait rien car Irène était coquette comme on respire.

Elle se renseigna : « Voyons, grand maître, expliquez-vous. Seriez-vous devenu subitement fou ? »

Manoël déposa sur une petite table, près de lui, son glorieux bijou, puis il avala sa salive et prononça avec courage :

— Non ! senhora... j'ai toute ma raison et c'est vous qui me l'avez rendue. Dans la promenade que nous fîmes hier, rappelez-vous ces mots qui tombèrent avec tant de volupté de votre bouche : « Il n'y a point d'autre raison au monde que l'amour ! »

— Mais c'étaient des mots, mon ami !

— Des mots !... Je sais ce que c'est que les mots !... J'en vends : je suis le grand maître des mots !... mais l'amour, j'ignorais ce que c'était que l'amour, Irène !... Vous me l'avez révélé... ou plutôt vous allez me l'apprendre !...

Ces mots audacieux autant qu'étranges étaient prononcés en français. Ils eussent pu l'être en portugais et même en espagnol. Irène parlait couramment ces deux langues ayant passé plusieurs années de son enfance à Lisbonne et à Cadix où son grand-père était consul. Au reste, c'était là une des raisons pour lesquelles elle avait choisi l'Amérique latine comme théâtre de ses

premiers triomphes transatlantiques. Le Camoëns et Lope de Vega dont elle connaissait par cœur les plus beaux passages avaient commencé ce que Molière, Hugo, Musset, Émile Augier, Alexandre Dumas fils et quelques autres devaient si bien achever.

Irène s'était assise en face de ce pauvre homme et de son désarroi amoureux. Il ne lui faisait plus peur. Elle en avait pitié. Dans cinq minutes elle en serait débarrassée. Elle le jugeait simplement tout à fait « timbré ».

— Monsieur, fit-elle avec condescendance, je pourrais me fâcher ! J'aime mieux vous pardonner des propos auxquels vous n'avez point réfléchi et une conduite inqualifiable que vous serez le premier à regretter... Seulement, c'est à une condition, c'est que vous allez partir tout de suite !...

— Non ! répliqua-t-il avec un acharnement qui avait quelque chose de curieusement enfantin... Non ! je ne partirai point. Je suis trop timide. Je me connais : jamais je n'oserai recommencer ce que j'ai fait ce soir...

— Ce que vous avez fait ce soir est grossier, indigne de vous, insultant pour moi !

— Il en serait ainsi, répondit-il, en reprenant un peu d'assurance comme un écolier qui se ressaisit après le premier trouble d'un commencement d'examen... il en serait ainsi si la sincérité et la spontanéité de mon amour n'effaçaient ce que son explosion a pu avoir de trop brutal à vos yeux... La grossièreté apparente de l'acte disparaît devant la grandeur du sentiment qui l'a inspiré ! Songez à ceci, Irène : je vivais innocent et candide quand vous m'êtes apparue telle une déesse descendue sur la terre pour faire vibrer un cœur qui ne se connaissait pas encore !... Vous m'avez pris par la main...

— Je vous ai pris par la main, moi ?

— Me causeriez-vous la douleur de l'avoir déjà oublié ?... Ah ! je vivrais cent ans, je vivrais éternellement que je la sentirais toujours, moi, à travers la peau tendre et parfumée de votre gant, cette main qui pressait la mienne sous les ombrages du Paseo Publico que vous trouviez « enchanteurs »... Oui, cet instant était enchanté où, penchée sur moi, vous m'encouragiez de votre regard qui me buvait l'âme.

— Mon regard vous buvait l'âme ? Savez-vous comment cela s'appelle à Paris, cher monsieur, ce que vous me dites là ? Cela s'appelle : faire de l'œil... soyez assuré, grand maître, que je n'ai jamais fait de l'œil à personne !

— Madame, répliqua l'autre en secouant la tête... je suis peut-être fou mais je suis sincère... ceci se passait devant le buste de notre grand poète Gonsalvez-Diaz, pendant que je vous récitais la poésie qu'ici l'on aime tant à redire comme un fervent cri d'amour pour la patrie :

Mon pays a des palmiers verts
Où chantent les « sabias » (rossignols) aimables !...
L'oiseau d'ailleurs, dans ses concerts,
N'a pas de chansons comparables...
. . . . . .
Notre ciel a des feux sans nombre,
Nos prés nous donnent plus de fleurs,
Nos bois ont plus de vie et d'ombre,
L'amour fait mieux battre les cœurs...

— Rappelez-vous, Irène (Son Excellence rapprocha sa chaise et Irène recula la sienne), rappelez-vous !... A ces derniers mots : « *L'amour fait mieux battre les cœurs* », votre main qui n'avait pas quitté la mienne eut une pression qui me fit défaillir. Il me sembla qu'un même sang battait dans nos veines, qu'un même rythme soulevait notre sein ! nous étions déjà unis devant Dieu, Irène ! Si des importuns n'étaient venus troubler ce moment divin, je serais tombé à vos pieds en vous disant : « Aimons-nous et que le monde soit oublié ! »

Mlle de Troie en était comme deux... Pardon ! nous n'ignorons pas qu'une expression, une seule, pourrait donner un léger aperçu de l'état d'esprit de la reine de la rampe à cette minute qu'elle jugea la plus extravagante de sa vie, dans l'*ignorance où elle était de sa prochaine destinée.*

Mais dans le récit de cette héroïque aventure, où s'illustre la vertu de Mlle de Troie, nous ne saurions user d'un langage vulgaire, emprunté à l'art inférieur de la pâtisserie... Disons simplement que Mlle de Troie était « médusée ».

— Mais, grand-maître, vous vous abusez étrangement ! s'écria-t-elle. Tout ceci est du grec pour moi, et je n'en-

tends point le grec, ce que je regrette, du reste !... Je ne me suis aperçue de rien, moi !... Si je vous écoutais avec plaisir, si je vous ai encouragé d'une pression de main que vous avez peut-être simplement imaginée (car je vois que vous avez beaucoup d'imagination), c'est à votre poète, à votre poète seul, vous entendez, monsieur, au buste de bronze qui était devant nous qu'allait cette petite manifestation purement littéraire, veuillez le croire...

— Madame, ce n'était point le buste de bronze que vous regardiez ! Vous me regardiez, moi, et l'on ne m'a jamais regardé comme ça !

Là-dessus don Manoël se leva, en proie à une exaltation inquiétante.

— Ah !... ne m'approchez pas ! ou j'appelle !... s'exclama Irène.

— Je n'en suis plus à redouter le scandale, mais je crains de vous déplaire !... haleta le grand-maître. Rassurez-vous donc ! Je ne suis pas une brute !... J'ai trop de confiance en vous, en votre cœur et en votre intelligence pour ne pas être sûr que vous saurez pardonner la façon maladroite d'un honnête homme qui s'est jeté ce soir dans l'amour comme on se jette à l'eau !...

— Mais, monsieur, que voulez-vous donc ? qu'espérez-vous donc ?

— Que vous me repêcherez, madame !... et que vous consentirez à vous unir à moi pour la vie !...

— Ah ! par exemple !... rien que ça ?

— Oui, madame, rien que ça !... Je serais le dernier des misérables si j'avais forcé votre porte, poussé par un sentiment qui ne fût point éternel !...

— Mais, Excellence, c'est de la démence ! Je suis mariée, moi !...

— Moi aussi, madame ! mais pour des êtres d'exception comme nous, voilà une bien faible barrière que celle de la loi conjugale !... Et, à ce propos, je répéterai des paroles que j'ai apprises avant-hier sur vos lèvres dans cette conversation éblouissante sur l'amour, que vous présidâtes avec tant de grâce autoritaire, au dernier thé de la préfecture, et d'où nous sommes sortis bouleversés, M. le préfet et moi ! Le préfet est allé prendre

une douche, moi je suis allé rêver ! Chacun obéit à son tempérament. « Pour le véritable amour, disiez-vous, il n'existe point de vérités, de conventions, d'usages établis... Il n'y a d'autres puissances que celle de l'adoration ou de l'immolation !... Ah ! ce mot dans votre bouche ! Avec quelle volupté vous en laissiez traîner toutes les syllabes, ô molle enchanteresse !... Immolez-moi donc, madame, si vous le voulez !... Mais laissez-moi vous adorer !...

Ce disant, M. le secrétaire perpétuel, les bras étendus, les mains frémissantes, avait fait encore quelques pas du côté d'Irène qui s'était rapprochée sournoisement de la porte de sa chambre car cette scène extravagante avait commencé dans le petit salon qui lui servait de boudoir, et elle se sauva en repoussant la porte à la volée...

Ouais ! Elle faillit simplement écraser M. le secrétaire perpétuel sans parvenir à s'en séparer. Lui aussi s'était précipité... Pris entre la porte et le chambranle et de façon assez cruelle, il ne fit pas entendre un cri, bien qu'il eût perdu ses lunettes. Il referma la porte comme il avait fait de celle du salon, se saisit de la clef qui alla rejoindre la première dans sa poche et s'assit bien sagement sur une chaise, sans que, cette fois, Irène l'en eût prié.

Au lieu de la désarmer, tant d'obstination avait fini d'exaspérer la comédienne et Son Excellence entendit des imprécations qui, pour n'être point celles de Camille n'en étaient pas moins terribles pour un amour-propre brésilien.

A quoi Manoël ne répondit qu'en ôtant son pardessus, qu'il déposa avec soin sur le dossier de son siège, puis il se rassit, les sourcils durs sous un front de poupée de bois.

Il paraissait maintenant presque méchant, comme un enfant froidement rageur qui rumine sa vengeance dans un coin parce qu'on l'a privé de dessert. Il ne semblait prendre aucun intérêt aux détails charmants d'une intimité féminine qui eussent peut-être achevé de bouleverser ses sens. Il s'était détourné de la vision de ce lit entr'ouvert qui attendait le repos de la déesse et il

fixait avec une ardeur qui touchait à l'hypnose le bout de ses escarpins vernis. Entendit-il Irène qui lui disait :

— Si, dans cinq minutes vous n'avez pas cessé cette horrible plaisanterie, j'appellerai à mon aide, en dépit du scandale qui retombera tout entier sur vous et dont les vôtres, que vous chérissez, votre femme, vos filles, songez-y une dernière fois, monsieur, seront les premières victimes !

Les cinq minutes s'écoulèrent. Il n'avait pas bougé. Il ne bougea pas.

Des perles de sueur nées de sa fureur contenue et de son impuissance, car quoi qu'elle en dît, elle redoutait encore plus le scandale pour elle que pour son tyrannique visiteur, coulaient des tempes de notre Célimène nationale. Elle songeait avec effroi à sa réputation compromise, à l'éclat de cette stupide aventure si elle était connue en Europe, à la joie de ses ennemies, aux potins du Foyer des Doyens, et surtout à ce que pourrait en penser l'énigmatique Octave, son mari, dont elle n'avait pas encore eu le temps de pénétrer le véritable caractère et dont le scepticisme de parade était fort capable de lui réserver de redoutables surprises.

Ne sachant plus à quoi se résoudre, elle glissa devant elle la petite table où Sylvie avait comme tous les soirs préparé un en-cas coquettement servi dans des coupes et des corbeilles chargées de fruits. Une demi-bouteille de champagne plongeait dans un seau à glace... Irène soupa, bien qu'elle n'en eût point envie. Elle tenta un rapprochement qui, dans sa pensée, pouvait être le retour de M. le secrétaire perpétuel à la vie civilisée : « Si le cœur vous en dit, partagez avec moi ce frugal souper. Vous voyez que je suis sans rancune, et après tant d'extravagances, nous ne nous en quitterons pas moins bons amis... Allons ! grand maître ! un bon mouvement... »

Elle put croire qu'elle avait réussi. La dangereuse immobilité du Brésilien cessa comme par enchantement. Et comme, en se levant, don Manoël de Carangola montrait autant de calme qu'il avait eu tout d'abord de folle agitation, Célimène se crut sauvée. Tout de même, il ne lui répondait pas. Seulement, il ôtait son habit

et l'accrochait tranquillement à l'espagnolette de la fenêtre...

La reine de la rampe, les joues en feu, se dressa dans un mouvement indigné qui lui eût valu tous les suffrages de la critique, si, ce soir-là, la critique avait été invitée.

— Ah ! cela est trop fort ! s'écria-t-elle. Cette fois je vais appeler et vous faire jeter à la porte !...

Manoël se débarrassa de son gilet, toujours sans proférer une parole...

— Mais savez-vous bien, monsieur, que je porterai plainte à la police, à votre police ! Du reste, je vais envoyer chercher le préfet !

Manoël ôta ses bretelles et passa derrière les rideaux du lit.

— Enfin, monsieur, votre conduite, qui était odieuse, devient indécente ! que faites-vous encore ?

Manoël ne répondit pas davantage, mais un pantalon dépossédé de son propriétaire vint tomber au milieu de la chambre.

Quelques secondes plus tard don Manoël était couché ! couché dans le lit de notre Célimène nationale !

Irène poussa un nouveau cri plus sourd cette fois, quelque chose comme un râle d'indignation, se laissa tomber sur un siège et eut des larmes de rage. Manoël n'en paraissait nullement ému. Il était étendu dans ce lit comme dans le sien, y prenait son aise et semblait tout prêt à y goûter un repos réparateur après les fortes émotions de cette exceptionnelle soirée.

Il lui tournait le dos, le nez contre la muraille. Mais Irène ne le regardait plus. Elle fixait le pantalon qui était venu s'affaler à ses pieds. Elle se rappelait le bruit argentin qu'il avait rendu... Les clefs !... Le salut était là !...

Avec des ruses d'apache, elle tira jusqu'à elle cette partie du vêtement du grand maître sans faire entendre le moindre bruit, puis, dominant sa répugnance, elle se pencha et glissa une main toute moite de fièvre dans la poche où se trouvaient les clefs. Elle parvint à s'en saisir sans que Manoël s'aperçût de rien. Irène se redressa et resta quelques instants sans un souffle. Elle tremblait de honte.

Quand elle se sentit un peu plus forte, elle se leva, et mit cinq minutes à gagner la porte.

Elle eut le bonheur de voir la première clef dont elle se servit, tourner dans la serrure sans la moindre difficulté. La porte, ouverte avec mille précautions, ne cria point. Irène se contenta de la repousser et traversa le petit salon sur une carpette de nattes qui étouffait le bruit de ses pas. Quelques secondes plus tard, elle était dans la galerie. Elle bondit vers l'escalier et s'en fut se réfugier, haletante, dans la chambre de Sylvie, qui était à l'étage supérieur.

La soubrette ne parvint que difficilement à calmer sa maîtresse, qui suffoquait, avide d'une vengeance éclatante et rapide. Finalement la sagesse l'emporta, qui conseillait le silence sur cette incroyable aventure.

Toutes deux se mirent à la fenêtre pour assister au départ de don Manoël, lequel n'avait plus aucune raison de rester dans un appartement d'où Irène s'était enfuie.

Hélas ! les dernières heures de la nuit s'écoulèrent sans que les deux femmes eussent vu s'éloigner l'affreux homme.

La porte de l'hôtel restait close et une certaine teinte cendrée, au-dessus de leurs têtes, annonçait la prochaine aurore, qui en ces pays est brusque et éclatante.

— Il faut qu'il s'en aille avant le jour ! gronda Irène.

— C'est mon avis, déclara Sylvie, mais nous n'avons pas de temps à perdre... si vous me le permettez, madame, je descendrai voir ce que fait notre énergumène !...

Et elle s'en fut. Mais elle remonta presque aussitôt.

— Ah ! Madame ! Il dort comme un petit ange !

— C'est inouï ! Et vous n'avez pas essayé de le réveiller !

— Je l'ai secoué, madame !... Il m'a demandé l'heure qu'il était ! et quand je la lui ai eu dite, il a déclaré qu'il ne se levait jamais avant sept heures !... Là-dessus il m'a tourné le dos.

— Mais c'est abominable !... Redescendez avec moi, Sylvie !... A nous deux, nous en viendrons peut-être à bout !

Elles trouvèrent don Manoël qui s'était rendormi, la

bouche entr'ouverte, et qui semblait sourire à tous les saints du paradis.

Elles le sortirent assez rudement de son rêve...

— Voici le jour ! lui jeta Irène, avec une figure tragique... Le scandale peut encore être évité ! Partez !

Il se retourna à nouveau du côté du mur, ramenant sur lui le drap dont il s'enveloppa d'un geste plein d'impatience.

Alors, comme deux furies, elles s'emparèrent de lui. lui mirent de force son pantalon, son habit, ses chaussures, le coiffèrent de son chapeau et ne le lâchèrent que dans le vestibule où elles le remirent entre les mains du concierge qui passait ses bretelles et auquel Irène promit un royal pourboire s'il se taisait et s'il ramenait Son Excellence à domicile.

Le grand maître s'était laissé faire sans protestation. ne les aidant d'aucune sorte, mais ne se défendant point. Le majordome dut le porter dans une auto, comme un pantin. Quand la voiture se fut éloignée, Irène à sa fenêtre fit : « Ouf ! » et tomba dans les bras de Sylvie qui dut longtemps lui lotionner les tempes et la frictionner au gant de crin pour la faire sortir de son évanouissement.

II

Où Irène de Troie (de la Comédie-Française) croyait en avoir fini avec don Manoel de Carangola et où elle s'aperçoit que son aventure ne fait que commencer.

Quarante-huit heures se passèrent sans qu'Irène entendît parler du grand maître.

La veille, elle avait remporté un gros succès dans *La Mégère apprivoisée* et elle n'avait point aperçu Manoël au théâtre municipal. Aucun écho désagréable ne lui était revenu de son affreuse aventure et elle commençait de se remettre de tant d'émotions, quand Sylvie pénétra dans son appartement, lui montrant un visage ravagé.

— Qu'y a-t-il, Sylvie ? Est-ce que ce fou serait revenu par hasard ?

— Non, madame, mais je crains que ce ne soit pis !

Irène, qui était à sa toilette, laissa tomber sa houppette à poudre de riz :

— Et quoi donc peut-il *nous* arriver de pis que l'événement extraordinaire qui m'a mise aux prises avec ce fauve à lunettes, pourriez-vous me le dire, Sylvie ?

— Madame, il y a là sept dames qui vous demandent !

— Sept !... En vérité, elles sont sept ! Vous les avez bien comptées, Sylvie ?... Eh bien, ma fille, elles seraient douze, elles seraient vingt-quatre que je les accueillerais certes avec plus de plaisir que ce fou de Carangola...

— Madame, j'ai cru reconnaître, d'après ce qu'on m'en a dit, la grande maîtresse et ses six filles !

Irène pâlit, se leva, s'enveloppa dans les plis d'une

magnifique robe de chambre lamée d'or et d'argent et dressa un front tragique :

— Vous croyez !... Cette dame ne vous a donc pas dit son nom ?

— Non, Madame ! Elle m'a dit simplement ceci : « Vous direz à votre maîtresse qu'il y a là sept dames qui demandent à être reçues par elle tout de suite, c'est une question de vie ou de mort. »

— Une question de vie ou de mort ! fit entendre Irène d'une voix un peu sourde... mais elle ajouta aussitôt sur un ton plein de noblesse : « Croient-elles donc m'épouvanter ? »

Ah ! Irène, pour de tels gestes, vous avez été acclamée à la scène ! mais là, vous saviez que mille regards fixaient un émoi qui vous était, d'ailleurs, dicté par le texte et l'on disait de vous : « Quelle artiste ! quelle admirable interprète ! » qu'eussent-ils donc dit ceux-là qui ne vous jugeaient que sur l'éclat que vous saviez donner à des oripeaux littéraires s'ils vous avaient vue toute seule, dans cette chambre d'hôtel, en face d'un destin menaçant. Ce n'était point pour Sylvie, n'est-ce pas, que vous déployiez cette harmonie dramatique dans une attitude où resplendissait une belle âme dans un beau corps ? C'était pour vous toute seule cette grandeur et cette magnanimité ? Vous saviez pourtant tout ce que l'on peut craindre du bouillonnement de la vengeance dans des artères portugaises, surtout quand elles ont fait un long stage au Brésil !... Sept ! Elles étaient sept à venir vous demander raison d'un outrage dont vous étiez à peu près innocente ! Sept dont six à vouloir venger un père et l'autre un époux qui avait été jusqu'au jour funeste de votre arrivée l'honneur de sa famille et la gloire de son pays !... Sept tigresses altérées de sang !... Et cependant, ce fut en vain que Sylvie se jeta à vos genoux en vous suppliant de faire chasser ce troupeau redoutable : « Faites entrer ! » ordonnâtes-vous.

Et elles entrèrent.

Sylvie s'en fut coller son oreille derrière la porte de la chambre, inutilement du reste, car elle ne recueillit que des échos portugais d'une scène qui semblait l'intriguer passionnément.

Pendant ce temps, Irène aussi blanche que le marbre de Paros mais aussi ferme que lui, considérait l'étrange défilé avec une majesté de statue.

D'abord ce fut doña Maria, la mère, énorme dans les atours d'un autre âge, qui sans daigner s'incliner se nomma et présenta ses six filles, noires comme des taupes, avec des yeux magnifiques qui brûlaient d'une flamme candide et ténébreuse. Elle les nomma en commençant par l'aînée qui pouvait avoir dix-huit ans : Léonora, Virginia, Angelina, Isabella, Flora, Rosalia. Elles étaient toutes attifées de façon fort somptueuse mais vieillotte. Dans une cité toute moderne, qui est l'une des plus grandes et des plus belles capitales du monde, où le luxe n'est en retard sur aucune mode européenne, Irène pouvait s'étonner de voir pénétrer chez elle cette collection de portraits de famille qui exposait avec une ampleur orgueilleuse mais désuète, le damas, l'indienne, la perse et le madras.

On devait avoir chez M. le secrétaire perpétuel des caisses pleines de ces vieilleries qui ont fait le triomphe de nos arrière-grand'mères, où puisait pieusement, traditionnellement et économiquement la sévère doña Maria, renommée pour sa vertu combative, pour une austérité tyrannique qu'elle faisait partager à son entourage suivant les préceptes de son ancêtre don Luiz de Beja, célèbre pourvoyeur d'autodafés. Sa charité était effroyable. On racontait que pour ses œuvres elle faisait l'aumône, un poignard au fond de son sac à main. Doña Maria, telle que nous la connaissons maintenant, expliquait un peu les vingt ans de sagesse forcée de don Manoël, son époux, l'amour de celui-ci pour les petits oiseaux et sa folie d'un jour.

— Mademoiselle, dit-elle à Irène, ne vous étonnez pas de me voir chez vous avec mes six filles ; cette démarche m'a été dictée par mon confesseur !

— Je n'ai pas eu à consulter le mien pour vous recevoir, madame, car je n'en ai pas ! répondit Irène avec non moins de hauteur que son interlocutrice. Veuillez vous asseoir.

— Non madame ! c'est à vos genoux que mes filles viennent vous demander de leur rendre le père que vous

leur avez pris !... A genoux, mes filles ! à genoux devant mademoiselle !

Obéissantes, Léonora, Virginia, Angelina, Isabella, Flora et Rosalia tombèrent à genoux et leur front touchait le tapis comme à la chapelle il touchait la dalle devant l'image de la Vierge qui avait conçu sans pécher.

— Mais, madame, s'écria Irène, effarée de cette scène à laquelle elle était loin de s'attendre, je ne vous ai rien pris du tout, moi !... Votre mari n'est donc pas rentré chez lui ?... Je l'y ai pourtant fait porter après l'avoir chassé de chez moi !...

— Mademoiselle ! Son Excellence le grand maître a commencé la grève de la faim !... Depuis trois jours, il refuse toute nourriture !

Irène ouvrit des yeux immenses... Elle ne comprenait pas !... Elle ne pouvait, elle ne voulait pas comprendre !...

Doña Maria implacable continuait :

— Sourd à la prière de sa femme, aux supplications de ses filles, il repousse le pain qu'on lui tend ! Sur mes instances, notre évêque, qui est aussi notre ami, est venu à son chevet et lui a fait entrevoir les flammes de l'enfer qui l'attendent pour son supplice éternel s'il s'obstine dans son suicide ; il n'a répondu au saint prélat qu'en se retournant contre le mur !

— Eh ! madame ! c'est une manie ! faites-le coucher dans un « lit de milieu » !... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi !... je ne suis pour rien dans cette histoire !...

— Pour rien ? madame !... pour rien ?... En vérité vous n'êtes pour rien dans cette histoire ?... Et la façon dont vous lui avez serré la main sous les ombrages du Paseo Publico, devant le buste...

— Oui, je sais, le buste de votre poète national Gonsalvez Diaz !... Ah ! il vous a raconté cela !...

— Il m'a tout dit, madame !...

— Eh bien ! madame, s'il vous a tout dit, vous devez savoir que votre mari est fou !...

— Et qui donc l'a rendu fou ?... Il y a des créatures, de belles et même de nobles créatures qui, quelquefois, sans le savoir font l'œuvre du démon !...

— Madame, ne trouvez-vous point que cette scène ridi-

cule a suffisamment duré ? Ces jeunes filles ne peuvent rester éternellement prosternées à mes pieds et, quant à moi, je vous déclarerai bien franchement que j'en ai assez de tous les Carangola de la terre !...

Un éclair noir jaillit de la sombre prunelle de doña Maria.

— Ah ça, mais, mademoiselle, croyez-vous que c'est pour mon plaisir que je suis ici ?

— Ce n'est assurément pas pour le mien !...

— Croyez-vous que c'est pour le leur que mes filles vous supplient à genoux comme on prie la madone !

— Ah ! maman ! elle est belle comme elle ! soupira la voix d'ange de la petite Rosalia, la dernière-née... *Il faut pardonner à papa !*

— Mais enfin, madame, pourquoi me supplient-elles ? Et que me voulez-vous ?... pourrais-je le savoir ?

— Oui, mademoiselle, quand elles ne seront plus là !...

— Alors, pourquoi les avez-vous amenées ?

— Pour que vous ayez pitié d'elles !

— Mais encore ?...

— Pourriez-vous les faire entrer dans une autre pièce ?

— Qu'elles entrent dans ma chambre !... fit Irène très énervée et qui avait hâte d'en finir.

Elle poussa la porte brusquement et fit, du coup, une bosse au front de Sylvie.

Leonora, Virginia, Angelina, Isabella, Flora, Rosalia se relevèrent, saluèrent avec révérence, et pénétrèrent dans la chambre, les yeux baissés sous le regard maternel :

— Allez, mes filles, c'est pour le salut de votre père et priez !... Surtout, ne regardez rien !

Irène avait refermé la porte. Elle était, comme on dit, d'une humeur de chien. Elle s'attendait à du tragique. Elle y était prête. Elle n'avait rencontré que du grotesque. Elle en souffrait épouvantablement. Elle était hors de sa voie, elle eût préféré un coup de couteau s'il avait été bien donné, avec un beau geste.

— Eh bien ! madame ?...

Dans la chambre, les six petites Carangola s'étaient agenouillées à nouveau, en rond, et, sortant de partout

des médailles et des scapulaires, avaient commencé d'étranges litanies.

Sylvie les regardait avec ahurissement.

Elle comprenait de moins en moins ce qui se passait. Tout à coup des éclats de voix vinrent frapper son oreille. C'était, à n'en pas douter, sa maîtresse qui se disputait avec Madame la secrétaire perpétuel, mais comme cette dispute avait lieu en portugais et que Sylvie n'entendait point cette langue, ces échos n'apportaient rien de précis à la curiosité de la soubrette. Les éclats redoublèrent et aussitôt, sur l'initiative de Léonora, toutes ces demoiselles reprirent leurs litanies avec une fureur nouvelle, jetant au ciel des *Sancta Maria!* assurément moins comme une prière que comme une menace.

Sylvie dut se boucher les oreilles, mais en dépit de cette précaution, le bruit devint tel entre le salon et la chambre que, perdant la tête et croyant sa maîtresse en danger, elle ne put s'empêcher d'ouvrir la porte. Dans le moment, la grosse dame traçant dans l'air un signe terrible qui était celui de la croix semblait exorciser Irène tout en proférant un charabia rauque et sauvage où roulaient en pagaïe les noms de tous les saints du calendrier. De son côté, Irène de Troie paraissait tout près de la suffocation, et jetait, dans un geste où le mépris le disputait à la rage mais où l'art et la beauté trouvaient encore leur compte, un document dont les morceaux vinrent cribler comme autant de confettis le masque boursouflé de son Erinnye.

Alors tout fut dit. Un affreux silence succéda à cette tempête. A bout de forces, les deux partis se séparèrent. Doña Maria rassembla ses jupes d'un mouvement que la mode actuelle a fait, depuis beau temps, oublier et sortit le front altier, suivie de ses six filles. Celles-ci ne saluèrent point. Elles avaient le port de tête de leur mère et ne connaissaient plus cette dame devant laquelle elles s'étaient agenouillées. Sur le seuil, doña Maria se retourna pour promettre l'enfer à Irène et la petite Rosalia pour lui tirer la langue.

Sylvie se précipita et ferma la porte.

Irène, haletante, le corps épuisé, des larmes aux yeux, s'était laissée choir sur le divan. Sylvie se jeta à ses pieds,

prit dans les siennes ses belles mains qu'elle caressa doucement et demanda :

— Que voulait-elle donc, cette affreuse femme ?

— Ah ! vous ne le devinerez jamais, ma bonne Sylvie ! émit Irène dans un soupir où il y avait tout le désespoir du monde.

Elle est venue me supplier de « céder » aux désirs de son mari !

III

Sylvie

— Vous dites ?

— Je ne le répéterai pas ! déclara Irène, le rouge de la honte au front.

— Que madame m'excuse ! mais je ne comprends pas !

— Vous comprendrez peut-être, Sylvie, lorsque vous saurez que cet imbécile veut se suicider !...

— Se suicider ?... En vérité, il veut se suicider ?... Veut-il réellement se suicider, madame ?...

Une animation singulière semblait s'être emparée de la soubrette.

— Eh ! qu'il se suicide ! déclara rageusement Irène... et qu'on n'en parle plus !...

— Oh ! madame !... mais comment cette vieille dame austère a-t-elle osé ?...

— Eh ! qui connaîtra jamais l'âme des dévotes ?... Pour elles, une artiste, si grande soit-elle, ça ne compte pas !... ça n'existe pas !... c'est toujours quelque chose à quoi l'on *refuse la sépulture*...

Doña Maria a besoin de ce quelque chose pour sauver son mari !... Elle ne comprend point que cette chose puisse se refuser !... cela lui paraît impossible !... Une comédienne, songez donc ! ça lui coûte si peu !... mais c'est son métier !... son infâme métier ! . Cette pensée si simple que j'expose sans artifices et en lui donnant les mots dont elle a besoin pour apparaître dans toute sa triste nudité, doña Maria n'a pas eu besoin de la formuler aussi nettement pour me faire entendre qu'elle ne

me demandait là qu'un sacrifice fort ordinaire à une personne de mon état !

— Mais madame ne lui a donc pas dit qu'elle était mariée ?

— Si ! je lui ai dit cela, qu'elle a accueilli avec un sourire effrayant !... Je lui ai même dit que j'étais mariée à l'église et que ce qu'elle me demandait là était contraire aux lois de l'Église et aux commandements de Dieu !... Si vous croyez qu'elle s'est tenue pour battue !... Ah ! Sylvie, vous ne connaissez point ces gens-là !

— Si, madame, je les connais !... fit Sylvie en rougissant à son tour ; j'ai connu, dans ma jeunesse, un séminariste, qui m'étonnait toujours par la subtilité de ses raisonnements...

- Eh bien, alors !... vous devez savoir qu'ils ont réponse à tout. Doña Maria, en même temps qu'elle venait me faire son étrange proposition, m'apportait par écrit l'absolution de Monseigneur de Rio !

— C'est ce document que vous lui avez jeté à la tête !...

— Avant de la jeter à la porte, oui, Sylvie !

— Ce n'est donc pas une comédie que cette histoire de suicide ? demanda Sylvie.

— Il paraît que non, hélas !... Voilà trois jours que ce fou refuse toute nourriture...

Alors Sylvie se redressa et, à la grande stupéfaction de sa maîtresse, prononça dans une exaltation incompréhensible pour ceux qui l'approchaient chaque jour :

— Enfin, voici une aventure !... une véritable aventure !...

Et voici, peut-être, le moment de donner un contour un peu plus précis à ce personnage que la rapidité des événements ne nous a fait qu'apercevoir.

Mlle Sylvie Vernot était loin d'être laide, mais son visage d'une pâleur ivoirine et qui s'encadrait de cheveux d'un blond éteint, lissés sur les tempes à la vierge, avait quelque chose d'effacé comme un vieux pastel qui achève de se volatiliser. Ses lèvres étaient exsangues, ses yeux vert pâle n'animaient que rarement cette image qui, à première vue, paraissait insignifiante. Elle avait un corps préraphaélique, qui glissait en silence sur les tapis de l'antichambre et qui frôlait les murs comme

une ombre de nonnain sous les galeries d'un cloître. Son service, d'une correction à toute épreuve, enchantait Irène qui disait d'elle : « Cette fille est parfaite et elle m'aime ».

Oui, Sylvie était dévouée à Irène, mais Irène ne connaissait point Sylvie. Personne ne la connaissait. Sous cette diaphane enveloppe bouillait une imagination qui, tout à coup, et sans que l'on sût pourquoi, la faisait rouge comme pivoine. Sous ses airs de modestie et d'indifférence, elle était extraordinairement curieuse. Ce n'était point un pur esprit. Elle avait eu deux aventures dont la dernière l'avait ramenée à la chasteté, à cause de l'excès même de sa passion. Son premier amant, qui était d'église, l'avait quittée, déchirée par de pieux remords. Le second, qui tenait les premiers rôles dans une troupe de province, avait rendu le dernier soupir dans ses bras parce qu'elle l'aimait trop. Il est juste de dire qu'il était phtisique. C'est à peu près à cette époque qu'elle eut l'occasion, qu'elle cherchait depuis quelque temps, de pénétrer chez Irène. Elle était dénuée de tout, mais d'une tenue irréprochable. Elle plut à Irène qui la prit à son service et à qui elle avait raconté que son père l'avait chassée de chez elle parce qu'elle avait refusé de se marier avec un jeune homme qu'elle n'aimait pas.

Elle avait reçu une excellente instruction dans le chef-lieu de canton où son père avait fait une petite fortune dans l'ébénisterie. M. Vernot, qui tenait magasin dans la grand'rue, était un bourgeois estimé et craint. Il faisait la loi au conseil municipal. Il avait des opinions arrêtées en tout. Il n'était pas moins intransigeant que doña Maria dans son genre. Il l'était davantage. C'était un libre-penseur redoutable, mais il ne détestait pas que les prêtres. Il avait la haine de tout ce qui est « en marge de la société » ; par là, il entendait les journalistes, les artistes, les comédiens et autres vagues humanités. Mme Vernot, qui s'était mariée pour aller au théâtre, n'y pénétra jamais. C'est d'elle que Sylvie tenait son imagination débordante. Mme Vernot se cachait de son mari pour lire ces journaux hebdomadaires grossièrement illustrés, qui foisonnaient alors et qui reproduisaient

saient les chefs-d'œuvre de Paul Féval, d'Eugène Suë, d'Alexandre Dumas père et d'Ernest Capendu. Lagardère et Bamboula troublèrent ses nuits, comme ils devaient, dès l'âge de quinze ans, empêcher de dormir sa fille, laquelle, pour lire ses romans, se cachait de sa mère, comme la mère se cachait du père.

Le père Vernot, au fond, ne comprenait point qu'il y eût d'autre bonheur au monde que celui d'enfoncer des clous à tête de cuivre dans une étoffe bien tendue sur un mobilier tout neuf. C'était, comme on dit, un empêcheur de s'amuser en rond. Il devait être bien puni. Ennemi des prêtres et des artistes, il eut un jour la douleur d'apprendre que sa fille, la pure Sylvie, après s'être longtemps laissé conter fleurette par un élève du grand séminaire, avait fini par s'enfuir avec un cabotin de passage. Il la maudit et ne la revit plus. Sur quoi la mère Vernot rendit l'âme. Le père Vernot découvrit alors, sous la paillasse de la défunte, la collection du *Voleur* et les *Mémoires de Casanova*. C'était le dernier coup sous lequel sombra cette belle intelligence. Ce n'est plus maintenant qu'un doux vieillard que l'on surveille et qui achève sa triste vie en enfonçant des clous dans tous les panneaux de son appartement. Puisse cette histoire servir de leçon à tous les chefs de famille qui ne savent pas allier les devoirs domestiques aux agréments de la vie.

— Enfin, voici une aventure, une véritable aventure !... s'était écriée Sylvie.

Jusqu'à ce jour la docile soubrette avait si bien compati aux ennuis passagers de sa maîtresse que celle-ci ne pouvait comprendre comment une fille qui lui paraissait si dévouée — et qui l'était en effet — accueillait avec transport un événement qui avait fait couler ses larmes. Aussi la regardait-elle comme on regarde un objet nouveau dont on ignore tout : la provenance, l'usage et la destination. C'était une Sylvie inconnue qu'elle avait devant elle. Elle essuya une dernière larme, trouvant inutile de faire plus longtemps étalage d'une douleur qui n'était point partagée.

— Ma parole ! fit-elle d'un ton un peu sec et non

exempt d'amertume, on dirait, Sylvie, que vous êtes heureuse de ce qui m'arrive !

— Oui, madame ! car enfin, il vous arrive quelque chose !... J'aime les aventures, moi, madame ! En dehors de mon dévouement pour vous, vous ne connaissez rien de moi !... Je suis venue à vous comme à une idole !... mais aussi avec l'espérance d'assister de près à une vie d'artiste qui doit être faite de traverses inimaginables où l'amour, la haine, l'intrigue, le désespoir et la mort ont une part qui n'est point celle du vulgaire. J'ai lu la vie des reines de la rampe. Il se passe dans la coulisse des choses qui laissent loin derrière elles celles de la scène ! Je me disais : « Sois heureuse, Sylvie ! ce n'est pas chez une reine que tu entres, c'est chez une impératrice ! Qu'est-ce qu'il t'attend !... » Eh bien, madame, il ne m'attendait rien du tout !... Certes ! votre personnalité, votre beauté et pour tout dire votre gloire dépassaient mon espérance, mais pour le reste, j'ai été bien volée !... Tout se passait en paroles, en bouquets, en vaines galanteries ! Votre mariage est arrivé là-dessus, qui m'a bien déçue !... M. Octave, que vous avez épousé en quelque sorte malgré lui, tant il redoutait les surprises d'un ménage d'artistes, a été vite rassuré et il vous a laissée partir pour l'étranger avec une tranquillité d'âme qui mériterait d'être punie !... Vos amants ? Vous les avez joués par-dessus la jambe et ils n'ont jamais franchi le seuil de votre chambre !... Vous ignorez ce que c'est qu'un amant !

— Vous le savez, vous, Sylvie ?

— Oui, madame ! mais je prie madame de me laisser continuer. J'ai trop d'admiration pour madame pour lui laisser ignorer plus longtemps ce que pense d'elle, dans le fond de son cœur, la plus humble de ses servantes !... Vos amants ! Des pantins qui ne savaient que soupirer quand vous vous déclariez lasse d'hommages qui n'avaient même point entamé votre vertu !... Il ne nous manquait plus, en touchant ce sol embrasé, que d'enflammer le cœur de ce pauvre homme à lunettes ! Je ne le jugeai pas plus ridicule que les autres ! Il eut bien l'audace de pénétrer dans votre couche mais encore que vous n'y étiez point !...

Tout cela ne valait pas la peine de s'y arrêter et je me disais : « Décidément l'Amérique ne nous réussira pas plus que l'Europe ! » Mais voilà quelque chose de nouveau ! Cet homme auquel vous avez touché la main veut mourir pour vous !... Il a commencé la grève de la faim !... c'est admirable !... Il n'est plus ridicule !... Il est sublime !... Voilà, madame, ce que j'avais à vous dire. Et si j'ai osé vous le dire, c'est que je sais que vous êtes bonne autant que belle et que vous me pardonnerez !

Toute tremblante encore de son audace, elle retomba aux pieds de sa maîtresse que cette « sortie » avait complètement « achevée ». Décidément la journée était complète !

— Et parce que je suis bonne autant que belle ! s'écria Irène dans un dernier sursaut de tout son être révolté, faudra-t-il, Sylvie, que je cède aux désirs de M. le secrétaire perpétuel ?

Sylvie cacha son front dans les genoux de Célimène et ne répondit point !...

IV

Le Moine

La journée du lendemain fut atroce pour Irène. Dès le matin, sans en avoir reçu l'ordre, Sylvie était allée aux nouvelles. Le bruit commençait à se répandre en ville du triste état dans lequel était soudain tombé don Manoël de Carangola. Il avait eu l'imprudence de confier à quelques intimes l'excès de son admiration pour la belle comédienne et l'on ne se gênait point pour accuser la coquetterie d'Irène d'avoir préparé une catastrophe qui allait mettre tout le Brésil en deuil.

Des amis étaient venus joindre leurs efforts à ceux de doña Maria et de ses filles, mais, plus farouche que jamais dans sa résolution, M. le secrétaire perpétuel repoussait avec une force surprenante dans un corps déjà débile le bol de bouillon que sa famille lui avait préparé dans les pleurs.

Des prières étaient dites dans toutes les paroisses et ne cessaient point dans les communautés auxquelles s'intéressait plus particulièrement la charité de doña Maria.

Sylvie semblait se complaire à amplifier encore l'importance de l'événement dans les récits cruels qu'elle faisait à Irène de l'émoi de la cité.

— Vous êtes aussi folle que lui ! lui jetait la comédienne qui se sentait prête à la détester... Je me suis bien trompée sur vous, Sylvie ! vous ne m'avez jamais aimée !

— Moi ! ne pas aimer madame ?... madame ne sait pas ce que je suis capable de faire pour madame !...

— Ne me parlez plus de cet homme !... c'est tout ce que je vous demande !...

— Bien, madame !... Je ne parlerai plus à madame de cet homme qui va mourir pour elle !...

— Vous voulez donc me tuer ?

— Non, madame ! C'est lui qui se tuera... mais que la volonté de madame soit faite !

— Sylvie ! Sylvie ! vous ne voyez donc pas que je suis à bout !

— Pas autant que lui, madame ! On raconte partout qu'il n'en a plus pour vingt-quatre heures !...

— Eh ! mon Dieu !... qu'on le fasse manger de force !...

— Il le faudra bien, madame !... Mais un homme qui a résolu de se tuer pour madame ne sera point à bout d'inventions pour si peu !... Il y a bien des façons de se tuer... D'abord, le poison. Et puis on peut toujours se jeter par la fenêtre !...

Irène s'enferma dans sa chambre dont elle fit claquer la porte et d'où elle ne sortit que pour la représentation du soir. On jouait *l'Aventurière*.

Dans sa loge, elle trouva son impresario, M. Hauptmann, un homme qui ne connaissait que son « business », un organisateur de tournées mondiales que précédait toujours une publicité à outrance. Il se frottait les mains.

— On a assiégé le contrôle toute la journée ! Maintenant on se bat aux portes ! La recette dépasse toutes mes espérances !

La salle était comble en effet et l'une des plus brillantes que l'on pût imaginer. Seules, les loges du gouvernement étaient vides. Et la représentation fut de glace. Pas une manifestation. La haute société de Rio était trop bien policée pour exprimer autrement que par un silence méprisant son ressentiment à l'égard d'une artiste qu'elle acclamait la veille, mais qui, par le sortilège d'une trop facile coquetterie, avait apporté le deuil dans une illustre famille.

Elles étaient toutes là

> Ces mères et ces sœurs, pour nous mystérieuses,
> Dont nous ne savons rien !

exprime Clorinde dans la pièce d'Émile Augier. Le plus

curieux de l'histoire était qu'à l'encontre de ce que ces dames pouvaient reprocher à l' « Aventurière », elles tenaient rigueur à Irène de sa trop grande vertu. Irène ne faisait pas le siège d'une famille, c'était cette famille qui l'assiégeait.

Une telle injustice couronnée d'un tel accueil finit de désemparer Irène de Troie. Pour la première fois de sa carrière, elle fut franchement mauvaise ; et elle s'en rendit compte.

Personne ne vint la saluer dans sa loge.

En quittant le théâtre, elle rencontra Hauptmann qui feignit de ne pas la voir et lui tourna le dos.

Elle rentra chez elle, accablée, les tempes battantes. Dans le trajet, elle ne dit pas un mot à Sylvie qui, de son côté, resta muette. Elle ne toucha point à son souper. Elle pensait qu'elle en avait encore pour huit jours de ce supplice. Elle eût voulu être depuis longtemps à Montevideo ! à Buenos-Ayres !... Elle pensait aussi que l' « imbécile » serait peut-être mort avant ces huit jours-là. Il en était bien capable ! Ça allait être gai de continuer la tournée avec ce cadavre dans le dos !...

Sylvie entra sur ces entrefaites et la trouva arrachant ses dentelles. La femme de chambre ne parut point s'en émouvoir :

— Madame, lui dit-elle, il y a là un moine qui demande à voir madame.

— Un moine !... qu'est-ce qu'un moine peut bien me vouloir ! et pourquoi se présente-t-il à cette heure-ci ?

— J'imagine, madame, qu'il a choisi cette heure-ci pour que sa démarche restât secrète ?

— Mais de quelle démarche s'agit-il ?

— Il ne me l'a point dit, madame ! mais ce saint homme a peut-être assisté aux derniers moments de don Manoël !...

— Carangola est mort ! s'écria Irène plus pâle que ses dentelles.

— Madame, on le dit à toute extrémité...

— Je vais recevoir ce moine ! Sylvie ! faites-le entrer dans le salon !

Elle n'était point remise de son émotion quand elle se présenta devant le moine.

Si Carangola était mort de faim, le saint homme, lui, paraissait encore bien loin d'un si cruel trépas. Sa robe de bure, qui retombait sur ses pieds nus dans des sandales, la corde qui ceignait ses reins, emprisonnaient difficilement une ventripotence qui n'était point sans majesté. Il y a bien des façons d'être gros. Il y a celle du gastrolatre qui répugne, mais un gros ventre surmonté d'un noble chef, siège d'une santé intellectuelle bien nourrie, et qui a puisé dans un sang généreux les éléments divins de la bonté, de la tolérance et de l'amour du prochain, ce gros ventre ne saurait être méprisable s'il est porté avec dignité et noblesse. Il y a des gros ventres qui font rire. Il y en a d'autres qui en imposent. Notre moine était imposant.

— *Illoustrissima senhora !* fit-il en inclinant son chef tonsuré et en faisant tourner les pouces de ses deux mains qu'il avait croisées sur son nombril, excusez-moi de vous déranger... Je suis le confesseur de Doña Maria !...

— Mon Père ! s'écria Irène, fort désemparée, on vient de me dire que don Manoël est à toute extrémité...

— Senhora, rassurez-vous ; il n'est pas encore mort, mais il est bien faible, le pauvre signor... Depuis hier, il n'a pas dit un mot, même à son perroquet favori, et c'est mauvais signe, senhora...

— Croyez bien, mon Père, que je suis désespérée de ce qui arrive, mais en vérité pouvais-je prévoir une chose pareille ?...

Sur sa prière, le moine s'assit non loin d'elle et, la fixant d'un regard attendri et plein d'admiration :

— Quand on est belle comme vous, senhora, il faut tout craindre de la folie des hommes.

Et il ajouta avec un bon sourire :

— Je crains que la bellissima senhora ne se soit montrée un peu trop aimable avec Son Excellence !... L'illustre senhor, pour expliquer l'état dans lequel je l'ai trouvé, m'a raconté une certaine promenade au *Paseo Publico*...

— Encore cette promenade ! s'écria Irène... mais je vous assure, mon Père...

— Eh ! eh ! senhora ! fit le moine en clignant de l'œil

et en souriant de toute sa face malicieuse et béate, je connais certain buste de Gonsalvez Diaz qui a vu certaines petites choses !

— Ce buste n'a rien vu du tout, mon Père !...

— Je ne vous demande rien, mon enfant !... Mon Dieu ! si vous avez été un peu coquette !...

— Et quand bien même j'aurais été coquette !... serait-ce une raison pour m'accabler sous cette affreuse histoire qui met toute une ville contre moi ; qui m'a fait accueillir au Théâtre Municipal comme une inconnue ou comme une débutante ; qui trouble ma mission d'Art et de Beauté dans l'Amérique latine ; qui me rendra ridicule en Europe et qui finira par me tuer, moi aussi !... Car enfin que me reproche-t-on ?... D'être restée une honnête femme !... Voilà mon crime !... Et quand je pense que c'est l'épouse même de ce malheureux fou qui est venue m'apporter l'absolution du péché que l'on exige de moi !... Quand je pense que c'est son confesseur qui lui a conseillé cette démarche, c'est-à-dire vous, mon Père !... et que c'est Monseigneur de Rio qui a signé un pareil document !...

— Permettez-moi de vous interrompre, mon enfant, fit le moine qui était resté aussi calme que sa belle interlocutrice paraissait agitée ; ce document était apocryphe !...

— Mais c'est encore pis ! râla Irène qui ne s'attendait pas à ce dernier coup, mais c'est horrible, ce que vous m'avouez là !...

— Il y a quelque chose de plus horrible encore, senhora!... prononça le moine avec une solennité toute sacerdotale... c'est de se servir de ce corps divin dont le Seigneur, dans sa magnificence, a revêtu votre âme immortelle, pour tourmenter un pauvre homme sans défense et sans armes, pour le plier à vos moindres caprices, pour avoir de lui les complaisances, assiduités, soumissions, petits soins et empressements dont les femmes sont fières comme d'un triomphe qui ne leur a rien coûté ! Leur vertu est intacte... que leur importe si, derrière elles, quelqu'un agonise !... Vous parliez de doña Maria, tout à l'heure !... La malheureuse est venue vous demander une chose dont elle serait morte ! Elle le savait !

Et elle est venue tout de même !... Non ! je ne lui ai pas conseillé cette démarche, mais quand elle m'a demandé si je la condamnais, je lui ai simplement répondu, ébloui par l'immensité du sacrifice : « Allez ! et que Dieu soit avec vous ! »... Et vous, senhora, à qui le théâtre devrait avoir appris tous les héroïsmes, vous ne l'avez pas comprise ! Vous l'avez trouvée grotesque ! Elle est sublime !...

— Mon Père, fit Irène, toute frémissante de l'effort qu'elle venait de faire pour échapper à l'emprise d'une éloquence mystique pleine de l'astuce la plus raffinée, mon Père, vous parlez comme ma femme de chambre !... Je veux dire que vous vous rencontrez pour m'abattre ! seulement, elle, ce n'était pas doña Maria qu'elle trouvait sublime, c'était son mari... Je vous poserai donc la même question que je lui ai adressée et à laquelle, du reste, elle n'a pas répondu... Pour sauver don Manoël, dois-je condescendre à ses désirs ?

Le moine secoua la tête fort tristement.

— La question ne se pose plus, gémit-il... Le pauvre homme est si bas ! Aussi n'ai-je vu aucun inconvénient à me déranger moi-même pour vous dire : Senhora ! Vous pouvez venir sans danger au chevet de M. le secrétaire perpétuel ! Cette nourriture qu'il refuse de tous, il l'accueillera certainement de votre main ! Serait-ce trop vous demander, en vérité, que de tendre à ce malheureux le bol de bouillon qui lui rendra la vie ?...

— Que ne le disiez-vous tout de suite, mon Père ! fit Irène en se levant et en jetant un manteau sur ses épaules... Seulement vous ne me quitterez pas !...

— Je vous le promets, senhora !...

V

Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !

(ALCESTE).

C'est par ces deux vers du *Misanthrope* qu'accompagnait un sourire attristé, désabusé et soumis que don Manoël de Carangola accueillit Irène à son chevet. Il ne repoussa point la coupe qu'elle lui tendait et il accepta d'elle de recouvrer la vie.

Les yeux du digne seigneur brillaient alors d'un éclat à la fois si douloureux et reconnaissant qu'Irène, tout attendrie, se reprocha de n'être point venue plus tôt accomplir son geste de charité.

Elle n'avait plus devant elle un énergumène en proie au tourment des sens, mais un pur esprit revenu de sa folie d'un jour pour en mesurer toute l'étendue et qui promettait de n'y plus retomber.

Humblement, il rassembla ses premières forces pour lui baiser le bout des doigts et cela fut fait d'une façon si décente qu'elle s'écria avec joie :

— Enfin, grand maître, je vous retrouve ! Et tel que je vous ai toujours désiré !

Ce cri, en vérité, partait d'un mouvement naturel mais peu réfléchi si l'on songe à l'état précaire dans lequel se trouvait encore M. le secrétaire perpétuel. Aussi laissa-t-il tomber cette belle main avec une lassitude accablée qui eût attendri le cœur le plus fermé. Hélas ! Irène n'avait vu rien d'autre que le terme de ses tourments et déjà elle cherchait, pour se réjouir avec lui, le bon moine qui lui avait promis de ne la point quitter. Elle s'étonna de ne le plus trouver là ; cependant, des

chants qui perçaient les murs la renseignèrent bientôt. Le saint homme mêlait sa voix de bourdon aux soprani aigus des senhorinas dans un hymne à la Reine des cieux. Léonora, Virginia, Angelina, Isabella, Flora, Rosalia lançaient leurs « Sancta Maria » avec une force aussi délirante dans l'allégresse qu'elles en avaient montrée dans le désespoir. Et comme si ce concert ne suffisait point, un cri plus perçant, plus déchirant que les autres vint proclamer lui aussi la gloire de la Mère de Dieu. « Sancta Maria ! Sancta Maria ! » glapissait jusque dans l'oreille d'Irène épouvantée, cette voix de crécelle qui paraissait appartenir plus à l'enfer qu'au paradis.

— Ne faites pas attention ! soupira don Manoël : c'est *Cherimbave*, mon perroquet favori.

Et il présenta *Cherimbave* (qui veut dire : « petite chose que j'aime bien ») à Irène que tant d'innocence finit de désarmer tout à fait.

Elle commença seulement alors de se demander si elle n'était point coupable d'avoir troublé la paix de ce cœur d'enfant en étalant sans prudence devant lui des attraits que la nature unie à la civilisation la plus raffinée lui avaient si magnifiquement prodigués. Pour sa pénitence et son humiliation, elle s'astreignit à écouter sans ennui les propos intarissables de cet honnête homme qui paraissait aux anges quand on prenait quelque intérêt à ses oiseaux.

Il sonna et un laquais l'étendit sur une chaise-longue à roulettes. Cette voiture fut poussée dans un immense jardin où il avait élevé des palais de fils de fer à ses petits amis. Ceux-ci l'accueillirent aussitôt par un concert assourdissant.

— Ne croyez point, dit-il à Irène, en passant près des volières, qu'ils expriment leur joie de me revoir. Bien au contraire, ils m'accablent de reproches pour ma négligence. Si je veux conserver l'amitié de chacun d'eux, il ne faut jamais les tromper. Le travail de cabinet exige moins de fatigues que la surveillance que réclament mes petits compagnons ; je leur dois des soins de tous les instants si je veux maintenir la bonne santé et la paix dans la petite famille où l'harmonie ne règne pas toujours. Voici cinq roitelets isolés parce que, réunis,

ils se déchirent. Les querelles de ménage, chez eux, aussi, vont souvent jusqu'au crime. Un jour j'entendis un cri de douleur suivi d'un chant de joie. Le mâle venait de tuer sa compagne : il ne manquait point d'annoncer par une chanson bruyante la victoire cruelle qu'il venait de remporter.

Ce disant, don Manoël levait vers Irène ses bons yeux pleins de larmes.

Émue plus qu'elle n'eût voulu le paraître, elle eut un mouvement pour presser la main du grand maître, mais le souvenir subit du *Paseo Publico* la retint à temps ; et il y eut un silence entre eux. Tandis que la voiture glissait sur le gravier et que de toutes parts, la ronde étincelante des oiseaux-mouches lui faisait cortège, l'honnête homme soupira encore et dit :

— J'ai là tous les oiseaux du monde. Le plus souvent mes petits amis sont pleins de vertus. Voici des « maïas », qui s'adorent. Quand l'un d'eux mourra, sa compagne languira et ira le rejoindre dans sa tombe.

— Dans sa tombe ? releva Irène. Ils ont donc un cimetière ?

— Pensez-vous que je les jette à la voirie ? répliqua doucement don Manoël en s'essuyant les yeux. En attendant je leur ai aménagé une salle de bains. Regardez toutes ces petites cuves alignées. Le matin, ils arrivent l'un après l'autre et se plongent, sans se tromper, chacun dans sa baignoire. Ils sont pleins de complaisance l'un pour l'autre, s'épluchant, se becquetant, sans fin. (Nouveau soupir du grand maître.) Ils prennent encore un bain le soir... Je m'occupe moi-même de leur nourriture et j'ai trouvé pour eux une pâtée qui aurait eu le suffrage de M. le marquis de Cussy. Elle se compose de bœuf bouilli, haché très fin, de jaunes d'œufs frais, d'un quart de millet mondé et crevé, d'un huitième de chènevis, le tout broyé dans un mortier, sans être mouille autrement que par l'eau de millet. Les vers à farine sont également très propres à la nourriture des roitelets et des rossignols.

Quand ils sont malades, j'ai pour eux des soins spéciaux et les personnes affligées de la goutte pourraient peut-être en tirer quelque soulagement. J'ai un vieux

sansonnet auquel je fais prendre chaque soir un bain de jambes, préparé avec des fleurs de guimauve et de sureau, bouillies pendant quelques minutes. Puis je l'endors dans son bain en le magnétisant. C'est simple. Je fais aussi de l'homéopathie. Je recommande comme moyen certain la belladone dans l'épilepsie. Pour ce qui est de la chirurgie, ils s'en chargent eux-mêmes. J'avais un sénégali à front fleur-scabieuse qui s'était pris de grande amitié pour un de ces petits êtres sans éclat mais si pleins de vie que vous appelez chez vous friquets. Le friquet eut à la gorge une excroissance qui le gênait et le faisait souffrir pendant ses repas ; le sénégali, deux fois par jour, lui lima de son bec cette excroissance, opération à laquelle le friquet se prêta avec complaisance, jusqu'à ce qu'il fût guéri.

Avec ses petits amis autour de lui et la belle Irène à ses côtés, don Manoël reprenait des forces à vue d'œil. C'est avec une exaltation fiévreuse qu'il finit par s'écrier comme s'il était lui-même petit oiseau : « Qu'êtes-vous donc, vous autres, les hommes ? Par le sens de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat je l'emporte sur vous ! Mon cerveau et mon cervelet, partagés en deux hémisphères, sont semblables aux vôtres ! Mon estomac, muni de muscles vigoureux est plus parfait ! Je suis resté fidèle à la loi de nature, et par là, je l'emporte encore ! Pas d'inventions chez moi, mais pas d'hypocrisies ! Mes douleurs sont rares, mes maux se comptent. Travaillez jour et nuit, tandis que je chante dans la lumière de la terre nourricière !... Prolongez de quelques heures votre misérable existence avec vos ventouses, vos vésicatoires, vos cautères, vos sinapismes, vos sangsues, votre calomel, votre ipécacuanha !

» Essayez d'échapper, lamentables Icares, à votre esclavage, en montant vers le soleil qui vous renie et vous renvoie toujours foudroyés. Mes ailes, à moi, valent tous vos avions et vos machines à vapeur ! »

Après cet effort lyrique, il se tut. Irène eût bien voulu s'en aller. Il lui dit soudain sur un ton grave :

— Pour ce qui est de nous, Irène, nous avons des ailes plus légères encore que celles de l'oiseau !... Ce sont celles

de la pensée quand elles sont soulevées par le souffle divin de l'amour !

Irène partit brusquement sur ce dernier mot.

Le lendemain, elle ne parut point. Le surlendemain elle revit le moine. Le Père Ignacio (c'était son nom) lui apprit qu'après s'être montré assez raisonnable la journée précédente et s'être décemment sustenté dans l'attente de sa visite, don Manoël refusait de nouveau toute nourriture si elle ne revenait point la lui présenter elle-même.

Elle se fâcha, s'emporta contre cette effarante tyrannie, mais Ignacio lui ayant fait comprendre qu'il ne lui fallait plus qu'un peu de patience pour éviter tout éclat avant son départ, elle le suivit.

Elle trouva un Manoël grognon et boudeur, qui se fit prier par deux fois avant de lui prendre des mains le bol de bouillon qu'il avait accepté avec tant de reconnaissance l'avant-veille.

— Vous comprenez, lui dit-il, si nous ne pouvons même plus avoir « un commerce d'âmes », j'aime mieux mourir tout de suite !

— Un commerce d'âmes ! lui répliqua Irène, rien ne me plaît tant qu'un « commerce d'âmes ! »... Si vous me jurez que lorsque vous prononcez le mot « amour » il ne s'agit que de communier dans notre façon d'envisager les plus grands problèmes qui font le tourment de l'humanité, si vous comprenez enfin que ce n'est que par la pensée, par la tradition et par le style que l'on peut atteindre à la véritable beauté qui est tout amour... je suis toute à vous pour un commerce d'âmes, don Manoël !

— Soyez donc toute à moi, Irène !...

Don Manoël était sincère. Un commerce d'âmes était tout ce qu'il fallait au pur esprit qu'il était devenu. Le malheur voulut, pour le repos d'Irène, que la diète un peu prolongée à laquelle le grand maître venait de s'astreindre, après l'avoir tout d'abord affaibli, fût le point de départ d'une santé qui depuis longtemps n'avait été aussi florissante. Don Manoël avait beaucoup maigri et il en paraissait plus jeune de dix ans. Ses muscles débarrassés d'une graisse mauvaise avaient repris une

élasticité qui lui donnait des allures de jeune homme. On ne le reconnaissait plus. Il faisait toilette et avait fait venir de chez le bon fournisseur tout un lot de cravates. Irène fut frappée de ce changement et elle en prit quelque alarme. Aussi se tint-elle sur la plus stricte réserve. La leçon qu'elle venait de subir était sévère. Elle avait résolu d'être désormais d'une prudence excessive. Hélas ! quand on est coquette, c'est pour longtemps !

VI

Le commerce d'âmes

Irène avait retrouvé à Rio ses triomphes des premiers soirs. Partout elle était accueillie avec une sympathique admiration qui n'était point, du reste, sans la gêner, quelquefois. Partout on se pressait sur ses pas. Quand son auto traversait l'avenida centrale, des saluts lui venaient d'amis inconnus qui occupaient les plus beaux équipages. On la saluait comme une reine. C'était bien. Mais, par exemple, quand elle allait faire quelque emplette dans la rue do Ouvidor, la rue commerçante par excellence et si mouvementée, elle ne laissait point que d'être légèrement agacée par la précipitation que mettaient les boutiquiers et leurs dames à paraître sur le pas de leur porte, avec d'accueillants sourires aux fins de l'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant.

Derrière la vitre du magasin où elle était entrée, on s'écrasait. A sa sortie, on l'applaudissait, comme à Paris, quand elle apparaissait à la porte des artistes, mais dans cet empressement, elle démêlait un sentiment singulier qui ne s'adressait point uniquement à la grande comédienne ni même à l'une des plus belles femmes et des mieux parées que l'on eût jamais vues, et ce sentiment, sans qu'elle eût pu dire pourquoi, ne lui était pas très agréable.

C'était surtout quand elle était accompagnée dans ces promenades de don Manoël avec qui elle continuait son commerce d'âmes, qu'elle avait conscience de ce malaise auquel elle ne savait donner un nom. Son Excel-

lence lui faisait visiter Rio et ses environs, qui sont admirables. Volontiers, il la conduisait dans des endroits assez déserts, mais où ils étaient toujours surpris par quelques flâneurs qui ne manquaient point de les saluer avec insistance, en les suivant longtemps des yeux. Les femmes surtout l'inquiétaient par leurs regards où elles mettaient un trop sympathique encouragement. Sans doute lui étaient-elles reconnaissantes d'avoir montré de la patience avec ce brave homme, l'honneur de la cité, dont la compagnie ne devait pas être drôle tous les jours.

Les jours, elle les comptait. Il n'y en avait plus que deux ! Le navire qui devait l'emporter à Montevideo était en rade. Jamais celle-ci ne lui était apparue aussi belle que depuis qu'elle était sur le point de la quitter. Et cependant elle avait là une occasion unique d'admirer le génie de l'homme, qui avait fait, d'un pays fiévreux, l'un des plus sains que l'on pût rêver autour de ce golfe enchanté, tout couronné de palais ! Pourquoi, Irène, montrer tant d'impatience ?

C'était, hélas ! que le commerce d'âmes devenait d'heure en heure plus difficile. Un jour, don Manoël l'avait conduite sur la place Carioca et lui avait fait boire dans un gobelet d'argent dont il s'était muni et qu'il venait de remplir, l'eau fraîche et limpide qui coule des antiques fontaines :

— Vous voilà prise, lui avait-il fait sournoisement, car cette eau a une légende : quiconque se désaltère à la fontaine de Carioca éprouve pour toujours le besoin de revenir à Rio : c'est un philtre auquel nul ne peut se soustraire !

Ce disant, il lui avait serré la main d'une façon qui lui avait déplu. Ce n'était pas grave.

Mais le lendemain, il l'avait conduite, sur sa demande, au Corcovado, par le funiculaire. D'abord la promenade avait été charmante. A la station de Peneiras, ils avaient dégusté des orangeades en face d'un panorama somptueux. Quand ils furent au sommet, elle resta comme anéantie d'admiration. De la proue rocheuse qui termine le Corcovado, toute la baie se découvrait, toute la ville apparaissait, blanche, coquette, sinueuse, alanguie. Un

quarteron de promeneurs, déposés par le funiculaire, considéraient à une distance respectueuse l'extase, qu'ils ne voulaient point troubler, de la célèbre artiste. A la vérité, s'il y avait extase, il n'y avait point surprise. Le matin même, elle avait lu dans le *Voyage en Amérique latine*, de notre regretté confrère Henri Turot, les lignes qu'il a consacrées à ce magnifique spectacle. Elle les avait apprises par cœur dans un noble but de propagande. Le moment était propice.

Elle se dressa dans un beau désordre et s'écria comme si elle ne pouvait plus contenir les sentiments qui l'agitaient : « Je ne sais où fixer mes regards émerveillés ! Sur Nitcheroy la gracieuse qui s'adosse à la chaîne des Orgues ? sur le « Pain de Sucre » aride, sauvage, menaçant ? sur les îles nombreuses qui, par centaines, égaient la baie d'azur de leurs reflets d'émeraude, sur ces jardins fleuris ? ou sur ces vastes forêts mystérieuses dont les masses d'un vert sombre couronnent le Tijuca ? »

— Vive la France ! s'écria une voix derrière elle. Elle se retourna et remercia. Le quarteron de promeneurs applaudissait discrètement. Don Manoël, très ému, prononça à mi-voix :

— Quel ambassadeur vous feriez !

Elle ne lui répondit pas. Elle s'était assise sur un rocher, les coudes aux genoux et sa belle tête inspirée dans la coupe de ses mains de déesse. Elle avait fait son choix parmi tant de merveilles si ardemment énumérées et elle fixait la forêt non seulement de son regard mais de sa pensée profonde : quelques instants écoulés, elle dit, la voix sourde :

— Là est le mystère !... Derrière cette couronne verte qui nous enlace de toutes parts, il y a le Brésil, l'immense Brésil !... Don Manoël, parlez-moi de l'immense et mystérieux Brésil !...

— Irène, lui dit-il, je ne le connais pas plus que vous !... Comme vous, je ne connais du Brésil que Rio où je suis né et Sâo-Paulo où je suis allé chercher ma femme ! Pour pénétrer dans l'immense et mystérieux Brésil, il faut savoir monter à cheval ! Je n'ai monté à cheval de ma vie !... Pour se nourrir dans ses prodigieuses soli-

tudes, il faut savoir chasser ; les armes à feu me font peur !

Elle le regarda avec mépris :

— Vous avez des chemins mouvants comme l'Amazone qui joint deux océans, vous avez des chemins de fer qui font reculer tous les jours la barbarie. Prenez-vous quelquefois le chemin de fer, don Manoël ?

Il se leva, le sourcil froncé : il y avait en lui quelque chose de belliqueux qu'elle ne lui connaissait point.

— Irène, je suis un homme de cabinet, je suis un homme qui a fait le tour du monde, quand il a fait le tour de sa pensée... Je suis un homme de commerce d'âmes ! N'est-ce point vous qui l'avez exigé, Irène?...

— Mais, mon ami, fit-elle, quelque peu intimidée par une irritation à laquelle elle ne s'attendait pas... Il ne s'agit point de cela !

— Si ! il s'agit de cela ! Car si vous désiriez que je fusse autre chose que ce que je suis, je le deviendrais, Irène !... O Irène ! je me sens jeune comme je ne l'ai jamais été... Je me sens de force, si vous l'ordonnez, à étreindre le monde !

Et don Manoël s'avançait, les bras tendus comme si, tout d'abord pour un premier essai de ses forces, il allait étreindre Irène, devant tout ce monde qui était là. Il lui parut beaucoup plus redoutable que lorsqu'ils étaient seuls tous deux, dans son boudoir du Palace.

Elle regagna en hâte son wagon. Il l'y rejoignit encore tout enflammé. Leurs compagnons de voyage, de plus en plus discrets, les y laissèrent seuls, ce qui fut bien pour la surprendre autant que pour lui déplaire.

M. le secrétaire perpétuel avait, derrière ses lunettes, des yeux de braise.

— Calmez-vous, mon ami, supplia-t-elle.

Il s'épongea le front et prononça d'une voix tremblante de passion mais qui empruntait aux circonstances une certaine solennité :

— Irène, vous me rendrez cette justice que j'ai tout fait pour tenir mon serment ! Et quoi qu'il m'en coûte, je le tiendrai jusqu'au bout !... jusqu'au bout, hélas ! ce ne sera pas long ! Vous allez partir après-demain. Vous laisserez dans cette ville un souvenir éternel et

dans ce cœur (il montra son cœur) une image impérissable ! Jamais je n'oublierai l'honneur que vous me fîtes de m'admettre, moi, le moins séduisant des hommes, à votre « commerce d'âmes ! » Vous m'avez sauvé la vie ! Si vous voulez me la conserver, il faut couronner votre œuvre, Irène, par une dernière faveur ! Donnez-moi un baiser d'âmes !

— Vous dites ?

— Je vous dis : donnez-moi, madame, un baiser d'âmes ! Je veux boire votre âme sur vos lèvres, Irène !... sur vos belles lèvres !... votre belle âme, sur vos belles lèvres !...

Elle dut lui donner des coups d'ombrelle pour qu'il laissât son âme tranquille. Il n'insista pas davantage parce qu'ils étaient arrivés. Irène s'attendait qu'il s'échappât furieux. Elle fut bien étonnée de le voir tirer un peigne de sa poche, mettre de l'ordre dans sa chevelure et lui offrir le bras d'un air vainqueur.

Le quarteron de voyageurs faisait la haie sur leur passage et les murmures les plus flatteurs les accompagnèrent jusqu'à la voiture.

Il la conduisit à l'hôtel, sans faire aucune allusion à ce fâcheux incident, la salua avec avantage et lui donna rendez-vous pour le lendemain soir chez le préfet qui donnait une grande fête en l'honneur de M^lle^ Irène de Troie.

On comprendra maintenant l'impatience d'Irène de quitter un pays où le commerce des âmes était obligé de se défendre à coups d'ombrelle.

Sylvie faisait les malles. Depuis quelque temps elle affectait de ne prendre aucun intérêt aux événements qui touchaient de si près sa maîtresse. Celle-ci, de son côté, évitait d'y faire la moindre allusion. Irène trouvait Sylvie d'une correction un peu glacée. Irène, qui était toute franchise — même dans la coquetterie, car elle ne laissait aucun espoir en dehors de la faveur de la voir et de l'entendre — Irène voulut faire cesser cet état de choses et pria sa femme de chambre de s'expliquer.

Sylvie n'y alla pas par quatre chemins.

— Madame n'a plus confiance en moi ! que madame

m'excuse, mais après ce qui s'est passé entre madame et moi...

— Pardon de vous arrêter, Sylvie, mais j'imagine difficilement que quelque chose puisse se passer entre vous et moi...

— Il s'est passé cependant ceci : que je me suis confessée en toute sincérité à madame, que je n'ai plus rien de caché pour madame et que madame se cache de moi !...

— Ce serait bien de l'honneur pour vous, Sylvie !... Vous vous accordez, ma fille, une importance...

— Il n'y a d'important à mes yeux que le dévouement que j'ai pour madame... Madame n'ignore pas que je me ferais hacher pour elle. Quand il s'agissait d'éviter à madame l'esclandre dont elle était menacée, ai-je donné de mauvais conseils à madame ? Maintenant on ne m'en demande plus, on ne me dit plus rien ! je n'existe plus ! je le regrette car j'aurais pu continuer à rendre des services à madame ! je tiens à la réputation de madame moi !

Irène, en vérité, était prête à la gifler. Elle se domina, mais tout juste. Et elle dit avec toute la sévérité nécessaire :

— Que signifie un pareil langage, Sylvie ! Etes-vous folle ?... Qu'est-ce que ma réputation peut avoir à faire dans tout ceci ?

— Madame me comprendra en quelques mots : quand madame ne voulait plus *le* voir, j'ai dit à madame : « Voyez-*le !* » mais maintenant je lui dis : « Vous *le* voyez trop ! Madame, battez-moi, mais écoutez-moi !... Toute la ville croit que vous êtes la maîtresse de don Manoël ! »

Irène fit un pas terrible sur Sylvie, puis elle étendit les bras. La femme de chambre eut tout juste le temps de la recevoir. Elle lui fit respirer des sels avec la satisfaction d'un bon serviteur qui a enfin l'occasion de prouver son dévouement qu'on a laissé trop longtemps sans emploi.

En la soignant, Sylvie disait :

— Je connais trop madame pour ajouter la moindre foi à ces affreux racontars. Si madame était moins vertueuse, madame aurait vu Son Excellence en cachette,

comme il convient entre amants, et nous n'aurions point tout ce beau tapage. Je ne fais aucun reproche à madame. Madame ne m'a pas consultée. N'en parlons plus !

Irène, tout en se pâmant, réfléchissait. C'était sinistre. Elle comprenait maintenant la signification de ces trop encourageants sourires qui, dans la ville, accompagnaient ses moindres déplacements. La vision de don Manoël à son côté, répondant à ces sourires par des saluts avantageux lui rendit soudain toutes ses couleurs.

— Le misérable ! râla-t-elle, il me compromettait !

— Il a tout fait pour cela, madame !...

— Était-il au courant de tous ces bruits ?

— Madame !... je sais qu'on l'a félicité !...

— De quoi ?

— De ce que madame pense !

Elle bondit, tragique :

— Et alors ?

— Et alors il a été on ne peut plus convenable. Chacun l'a complimenté de sa discrétion. Il avait refusé les félicitations, mais il a accepté les compliments. M. le secrétaire perpétuel n'est pas un misérable, mais c'est un collégien, glorieux de produire à son bras une jolie femme. Il a crié très haut votre vertu comme s'il avait seul le droit de la défendre ! Il eût mieux fait de se taire.

Irène était effrayante à voir : « Il me le paiera ! » fit-elle entre ses dents dont l'ivoire éclatant crissait. Elle finit par avoir une attaque de nerfs. Au naturel.

VII

Où il est parlé pour la première fois du roi des Patagons

Le dernier soir était venu. Mlle de Troie allait clore la série de ses triomphes à São-Paulo et à Rio-de-Janeiro par une conférence au Grand Théâtre Municipal sur « les bienfaits de la civilisation ».

Elle avait revêtu un magnifique fourreau très décolleté de satin « poker » noir et blanc *(black and white)* que coupait une ceinture de pierres éblouissantes. Elle avait coiffé une toque de paillettes de jais brodé qui se relevait au sommet de la tête, en diadème. Cette toque, toute la rue do Ouvidor l'avait déjà admirée à l'enseigne du *Roi des Patagons*. Ce magasin recevait les dernières créations de Paris, et Irène avait pensé que cet achat serait d'une bonne propagande à la fois pour le commerce local et pour le génie français, union qu'on ne saurait jamais trop encourager. Somptueuse dans sa simplicité, cette toilette la faisait d'une beauté écrasante.

Pour ce dernier soir, le Grand Théâtre avait allumé tous ses feux, toutes ses girandoles, sorti tous ses vélums, ses velours et ses courtines. La loge d'Irène débordait des fleurs les plus rares. Don Manoël s'était distingué par son envoi. Elle fit cadeau de ses bouquets à l'habilleuse. Elle ne le vit point de la soirée : « Enfin ! pensa-t-elle, j'en suis débarrassée ! » Et elle se recueillit avant d'aller prendre la parole. On vint l'avertir que le tour était venu des « Bienfaits de la civilisation ».

— Je suis prête, dit-elle, et elle montra un front ins-

piré. Son entrée en scène déchaîna un premier tumulte d'acclamations. Enfin elle put parler.

Cette conférence était une occasion pour elle de dire — comme elle seule savait le dire — le magnifique poème de Sully-Prudhomme sur l'Amérique :

> ... posant sa tête au pôle
> Et laissant ses pieds pendre aux flots du Magellan.

et d'exprimer l'émoi de ses sauvages habitants à la vue des premières caravelles qui leur venaient d'Orient comme des messagères du soleil. Après quoi elle faisait la critique du poème. Si elle en applaudissait la beauté, elle n'était point d'accord avec l'auteur. Celui-ci finalement plaignait les Peaux-Rouges d'avoir appris d'autres joies que celles de se mettre des plumes sur la tête et des anneaux dans le nez et d'avoir quitté l'état de nature qui leur donnait le vrai bonheur pour tous les tourments et complications qu'apportent avec eux les inventeurs de la poudre à canon et les bâtisseurs de cités.

Les poètes sont souvent de pauvres philosophes et elle le prouvait dans une glorification enthousiaste du progrès humain qui dégage invinciblement la pensée de sa guenille animale pour faire des descendants d'Adam « les Rois de l'univers, les conquérants de l'Infini ».

Des idées aussi élevées ne vont point sans un peu de « pathos ». Libre à vous, les sceptiques, de qualifier de « pathos » un langage qui s'enflait à la mesure du sujet traité. Celui ou celle qui craint le « pathos » ne sera jamais pathétique, et Mlle Irène de Troie était, par-dessus tout, pathétique.

Elle connaissait des Peaux-Rouges qui étaient devenus professeurs de grammaire, membres de l'Université ; c'est à ceux-là qu'il fallait demander s'ils regrettaient leur tomahawk ou la danse du scalp. Les bienfaits de la civilisation ? Où étaient-ils plus visibles qu'au Brésil, où de « hardis pionniers » avaient transformé de funestes marécages en cette perle du monde : Rio-de-Janeiro ?...

Un véritable délire, une pluie de projectiles embaumés accueillit cette parole qui rendait justement hommage à l'effort d'un peuple intelligent et obstiné.

Elle avait préparé une péroraison où il était dit que la beauté ne pouvait paraître dans tout son éclat sans la civilisation, mais cette dernière phrase, qui était comme la récompense du couturier, de la modiste et du bijoutier, se perdit dans le bruit des bravos dont le signal était descendu des loges officielles.

Ce fut le préfet lui-même qui la reçut, défaillante de bonheur et de gloire, à sa sortie de scène.

Il la fit monter dans son auto pour la conduire au Palais. En route, il la complimenta, sur un ton un peu officiel, du succès de la soirée, puis de sa robe, puis de son chapeau. Irène était trop intelligente pour ne point saisir toutes les nuances d'une réserve excessive qui n'était point dans la manière de ce parfait galant homme et qui ne s'imposait pas. Elle fut peinée de ne point retrouver chez lui cette cordialité savoureuse à laquelle ils étaient arrivés dans leurs rapports.

Elle ne savait que lui répondre. Elle dit : « Ah ! mon chapeau vous plaît ! Vous m'en voyez d'autant plus satisfaite que je l'ai acheté chez vous, au *Roi des Patagons !*

— C'est une maison de premier ordre, dit le préfet, qui reçoit ses derniers modèles de Paris.

— Mais pourquoi « Le Roi des Patagons » ? demanda Irène.

— Parce que c'est le roi des Patagons qui dirige cette maison.

— Le roi des Patagons ?

— Le roi des Patagons !

— Étrange ! fit Irène. D'abord, je ne savais pas qu'il y eût un roi de Patagonie.

— Oh ! il y en a plusieurs ; il paraît que ce n'est pas ce qui manque en Patagonie.

— Vous voulez dire des caciques, des chefs de tribus.

— Peut-être, mais s'il faut en croire celui-ci, il n'y a que son royaume qui compte. C'est un Tcheouelche. Ce peuple s'est retiré dans les derniers contreforts des Andes, conservant jalousement ses dieux, ses mœurs, ses coutumes !

— Mais enfin, c'est loin, la Patagonie !

— Très loin, madame !

— Et le roi des Patagons vend des chapeaux à Rio-de-Janeiro !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et il fait venir ses articles de Paris ?

— Il y tient beaucoup !... ses articles et ses vendeuses !

— J'ai trouvé, en effet, dans ce magasin, de charmantes Parisiennes, mais je n'y ai jamais vu le roi des Patagons !

— C'est qu'il y vient rarement, madame, il a autre chose à faire !... Le roi des Patagons est très occupé... il s'occupe de culture... le tabac l'intéresse beaucoup !...

— Il lui en faut pour son calumet !... fit Irène qui riait de bon cœur en voyant le préfet se dérider, lui aussi... Ah ! monsieur, vous vous moquez de moi ! ça n'est pas joli, cela !...

Le préfet protesta en reprenant tout son sérieux :

— Vous pouvez parler du roi des Patagons à qui vous voudrez ici. Chacun vous dira ce que vous venez d'entendre et bien d'autres choses encore !...

— Quoi donc ?

— Eh bien ! mais par quelle suite de circonstances le roi des Patagons vend des chapeaux de Paris dans la rue do Ouvidor !

— Je vous écoute.

— D'abord il n'est pas roi !

— Ah ! vous voyez bien !...

— Ce n'est que le prince héritier... Vers l'âge de vingt ans, il a quitté le royaume de son père, à la suite d'une vilaine histoire... Il avait assassiné son frère !...

— Mais c'est un affreux homme !... Et c'est vrai, cela ?

— Il vous le dira lui-même pour peu que vous lui fassiez l'honneur de l'interroger. Son frère était bien coupable, c'était son cadet, mais le favori de son père, et celui-ci l'avait désigné à ses guerriers comme son successeur éventuel... Après tout, il n'y avait que crime politique !

— Et il a dû fuir ?

— Très loin ! Son père était bien capable de le faire relancer au delà du Rio Negro, au delà de La Plata, et jusque dans les forêts du Haut-Chaco. Le sentiment de

la vengeance est très développé chez les Tcheouelches. Notre jeune homme devait s'astreindre à d'autant plus de prudence que nombreux sont les Patagons qui ont émigré en Argentine, se sont établis là-bas gauchos, et eussent volontiers cru faire œuvre patriotique en livrant à la justice du puissant roi des Tcheouelches un aussi noir criminel.

— Et il vint jusqu'à Rio-de-Janeiro ! Et il s'y établit marchand de chapeaux !...

— Pas tout de suite ; je vous ai déjà dit qu'il s'était mis à cultiver le tabac...

— Pour son calumet ?

— Pour son calumet !

— A propos, demanda Irène, que cette histoire amusait, comment s'appelle-t-il, ce méchant prince ?

— Il s'appelle *Languéquétrou !*

— Vous dites ?

— Je dis *Languéquétrou !*

— Drôle de nom ! fit Irène... J'aime mieux, quand vous me parlerez de lui, que vous disiez : le roi des Patagons !

— Vous avez raison, madame, c'est plus noble ! acquiesça le préfet qui n'avait jamais contrarié une jolie femme... mais revenons si vous le voulez bien à notre histoire... De temps en temps *Langué*... pardon, le roi des Patagons, quand il était fatigué de cultiver son tabac...

— Et de fumer son calumet...

— Et de fumer son calumet !... venait faire un petit tour à Rio !

— Pour sa provision « d'eau de feu » !...

— On voit, madame, que vous êtes au courant des mœurs de la forêt vierge !... Vous avez lu Gustave Aymard !...

— Vous faites erreur, mon cher préfet... je laisse ces œuvres à ma femme de chambre. Moi,.. je m'en tiens à M. de Chateaubriand et au *Dernier des Abencérages*...

Pour cacher son humiliation, M. le préfet lui baisa la main.

— Nous voilà encore bien loin des chapeaux ! soupira Irène.

— Nous y sommes ! madame, nous y sommes !... En passant dans la rue do Ouvidor, Languéquétrou...

— Après tout, déclara Irène, si cela peut vous faire plaisir, appelez-le ainsi, puisque c'est son nom...

— Excusez-moi ! l'habitude !... Le roi des Patagons s'arrêta devant une vitrine où étaient exposées les dernières modes de Paris.

— Il voulait acheter un chapeau ?

— Non ! mais il en acheta un tout de même... pour faire plaisir à la marchande, qui était fort jolie. Nous l'avons tous connue ; elle s'appelait Mlle Amanda. C'était bien la plus coquette chiffonneuse de fleurs et de rubans que Paris nous eût jamais envoyée... Mlle Amanda ne manqua point de faire une violente impression sur le roi des Patagons. Dès le lendemain, celui-ci lui fit transmettre des propositions de mariage. Vous pensez s'il y eut des éclats de rire dans le magasin de la modiste ! Cependant le roi des Patagons revint acheter des chapeaux. Il acheta tous les chapeaux. Cela faisait tout à fait l'affaire de Mlle Amanda, qui se réjouissait des folies du roi des Patagons avec un jeune acteur de la troupe française, qu'elle avait pris en grande estime. Vous pourriez croire que, du coup, le roi des Patagons était ruiné ? Mais non ! Et il est probable que la culture du tabac avait pris une ampleur suffisante pour allumer d'autres pipes que son calumet, car, un beau jour, il dit à Mlle Amanda :

— Si vous consentez à m'épouser, je vous reconnais cent cinquante mille francs de dot ! (j'indique la somme en chiffres français).

Bravant alors les railleries de ses compagnes, la modiste se décida à combler les vœux de son admirateur. Elle promit le mariage.

Elle se flattait de soumettre à toutes ses volontés ce sauvage épris de ses charmes ; elle comptait sur sa beauté et sur sa gentillesse pour établir solidement son empire sur un cœur qui semblait ne battre que pour elle. Quel beau rêve ne poursuivait-elle pas alors en compagnie (discrète) de son jeune et peu délicat confident ! Nonchalamment étendue dans un somptueux équipage, couverte de dentelles et de diamants, elle avait entrepris

de réduire au silence, par l'étalage d'un luxe insolent, les langues envieuses qui affirmaient que sa petite fortune toute neuve sentait *la catingua*, cette odeur *sui generis* des hommes de couleur ; cette injure la révoltait d'autant plus que son sauvage n'était ni un nègre, ni même un Peau-Rouge et qu'il était d'une blancheur dorée comme il sied à un roi des Patagons.

Quelque temps avant la date fixée pour le mariage, le roi des Patagons dut faire un petit voyage. Il revint à l'improviste et surprit Mlle Amanda en grande conversation avec ce jeune artiste de la troupe française, qu'elle tenait en si grande estime. Le roi ne demanda pas son reste. Il déclara fort tranquillement que tout était rompu et retourna cultiver sa plante à tabac.

— Et fumer son calumet... Savez-vous bien, dit Irène que, pour un sauvage, votre roi des Patagons n'avait guère de rancune !

— Savoir ! dit le préfet. Mlle Amanda et le jeune artiste en question ne s'y fièrent point... Le lendemain, ils prirent la poudre d'escampette et on ne les revit jamais plus à Rio-de-Janeiro !...

— Mais où sont-ils allés ?

— On ne l'a jamais su !... Ils ont disparu !...

— Disparu... Vraiment, ils ont disparu !... Et l'on n'a pas fait une enquête ?...

— Mon Dieu, si !... mais le Brésil est si grand !...

— Dites donc, senhor !... ce ne serait pas un coup de votre sauvage, ça !...

— Tout est possible !... tout le monde se l'est demandé.

— Et il a acheté la boutique ?

— Languéquétrou a le sens des affaires. Il s'est rendu maître de celle-ci aussitôt qu'il l'a pu ! Depuis que le magasin est sous sa direction, il a pris de l'allure... nous ne manquons ni de jolis chapeaux, ni de jolies filles !... on y vient prendre le thé ! c'est tout un petit coin de Paris qu'il a créé là !

— Ces sauvages, tout de même ! fit Irène... j'aurais cru cependant qu'ils étaient moins commerçants et qu'ils avaient plus de cœur !... Cette maison doit lui rappeler un si cruel souvenir !

— Il la conserve peut-être pour ne pas oublier la leçon, à savoir qu'un sauvage doit rester libre et se méfier des femmes qui manient si bien les chiffons... à moins que, plus sentimental qu'on ne le pourrait supposer, il n'ait voulu garder pour lui cette maison où il avait entrevu le bonheur !...

Ils étaient, depuis quelque temps, arrivés. La réception allait commencer. Elle fut courte et les toasts prononcés avec une si sérieuse sympathie que l'on n'eût pu trouver d'autres termes pour parler à un ambassadeur. Irène en fut touchée plus qu'on ne saurait dire, et, en quelques mots, qui furent fort applaudis, elle en rapporta tout l'honneur à la France, sa patrie.

Elle croyait tout terminé, mais le préfet lui prit le bras en lui annonçant qu'il la conduisait au Jardin botanique où une dernière surprise l'attendait.

— C'est don Manoël de Carangola qui la prépare, dit-il. Voilà pourquoi vous ne l'avez point vu de la soirée... C'est lui qui en a eu l'idée... c'est lui qui en aura toute la récompense !... ajouta-t-il à mi-voix avec un mystérieux sourire qui n'était point dénué d'amertume.

A ces paroles, à ce sourire, Irène redescendit sur la terre.

VIII

Où l'on voit en chair et en os le roi des Patagons

Au Jardin botanique, tout était illuminé. Des tentes avaient été dressées, vastes comme des nefs de cathédrale... Des fontaines lumineuses lançaient çà et là leurs eaux dorées qui semblaient jaillir d'un inépuisable pactole... Là se promenait la société la plus aimable et la plus policée que l'on pût rêver. Pas une faute de goût chez les hommes ni dans la toilette des femmes ! Pas de bijoux fastueux, pas de plaques ridicules. Un peuple raffiné de courtisans autour de sa souveraine.

Voilà ce qu'Irène put voir, mais ce qu'elle vit aussi, c'est que tous ces yeux qui la regardaient étaient habités par la même pensée... la même horrible pensée... celle qu'avait si bien traduite le sourire ambigu de M. le préfet !... Hélas ! pourquoi fallait-il que la sottise, le criminel enfantillage d'un pauvre homme qui ne connaissait rien de la vie que les livres, fussent venus troubler cette heure inoubliable et obligeassent Irène à rougir d'une manifestation qui, d'abord, l'avait remplie d'orgueil pour elle et pour son pays ?... Car, en vérité, c'était moins celui de l'illustre comédienne que son propre triomphe que célébrait ce peuple : la victoire de l'un de ses enfants sur la vertu d'Irène !

Une femme — la plus belle des femmes — bien connue pour sa superbe, n'avait traversé les mers que pour permettre à un petit savant à lunettes jusqu'alors poussiéreux de se prévaloir d'une faveur que l'univers se disputait sans jamais l'avoir espérée !...

Ce que l'on magnifiait ce soir c'était l'hommage qu'elle avait fait d'elle-même à la cité !... O honte ! voilà ce que l'on croyait !...

Pensée insupportable !... *Voilà ce qu'il avait laissé croire !...*

La lèvre d'Irène, qui n'avait encore connu que la volupté des mots, cette lèvre intacte, qui avait refusé même « le baiser d'âmes », elle la mordait à en faire jaillir le sang ! Ses ongles, qui n'étaient encore trop roses que de la science de la manucure, étaient prêts à déchirer !

C'est sur ces entrefaites que don Manoël parut. M. le secrétaire perpétuel n'avait jamais été plus souriant. Il lui adressa d'aussi loin qu'il la vit un petit signe d'intelligence qui n'était pas très intelligent mais que chacun comprit cependant à sa manière.

Elle sembla ne point le voir et, faisant des efforts surhumains pour cacher son irritation, elle se pencha du côté du préfet en lui disant :

— Vous ne trouvez pas qu'il fait chaud ?

— Nous allons descendre dans les jardins, répondit celui-ci : d'ailleurs don Manoël me fait signe que le moment est venu et *l'on ne résiste pas à don Manoël !*

Ce dernier coup acheva d'étourdir notre Célimène nationale. Elle se laissa conduire, en rêvant mille supplices dont M. le secrétaire perpétuel était la victime agonisante.

Un peu d'air lui rendit ses belles couleurs. Dans le moment qu'elle parut, une clameur formidable monta vers les étoiles et, plus près d'elle, mille étoiles s'allumèrent.

C'étaient, si l'on peut dire, surtout quand on parle du Brésil, mille étoiles vénitiennes qu'un cortège immense d'étudiants et autres agitaient en son honneur.

Sous la haute direction de don Manoël, les colonnes défilaient devant elle, brandissant non seulement des lanternes mais encore des drapeaux brésiliens et français entrelacés qui mêlaient leurs couleurs... A cette vue, le cœur d'Irène se fondit et don Manoël fut presque pardonné, tant l'amour de la patrie effaçait chez Irène tout autre sentiment.

Les clameurs joyeuses des manifestants se muèrent

bientôt en un chant qu'elle connaissait bien pour l'avoir entendu souvent soupirer tout bas par M. le secrétaire perpétuel !... Mais, ce soir, il éclatait comme une fanfare :

Notre ciel a des feux sans nombre,
Nos prés nous donnent plus de fleurs,
Nos bois ont plus de vie et d'ombre.
L'amour fait mieux battre les cœurs !

Et quand ce chant fut terminé dans l'enthousiasme général, Irène entendit un cri mille fois répété, qui lui commandait son devoir : *L'accolade ! L'accolade !...*

Don Manoël était devant elle, illuminé lui aussi, et plus souriant que jamais. Et elle dut subir l'accolade, cependant qu'il lui murmurait de ses lèvres qui avaient effleuré sa joue : « Je l'ai eu, mon baiser d'âmes ! »

Elle lui tourna le dos et prit au hasard le premier bras qu'elle rencontra :

— Conduisez-moi dans les jardins, j'étouffe !

Le bras obéit aussitôt. Le bras la conduisit sous les palmiers géants, sous la voûte, pareille à un cloître gothique, des bambous inclinés, dans le pittoresque enchevêtrement des camphriers et des baobabs, des figuiers et des mangoustans, loin de cette fête qui lui était redevenue odieuse, enfin dans la solitude à laquelle elle aspirait.

Le bras était intelligent, c'était déjà beaucoup pour un bras. Irène s'étonna cependant qu'il ne parlât point. Et elle leva les yeux pour savoir à qui ce bras appartenait.

Il appartenait à un fort bel homme. Sa taille dépassait de beaucoup la moyenne. Mais il n'avait rien du tambour-major. Une grande souplesse et une aisance naturelle accompagnaient tous les mouvements d'un corps aux proportions magnifiques. Cet homme avait le teint blanc, à peine ambré, les cheveux d'un noir de jais, ses yeux vifs et bruns, brillant par instants d'un éclat extraordinaire qui n'était point toujours celui de la franchise, mais d'une curiosité aiguë. Ils s'éteignaient à volonté et instantanément, comme une lampe que l'on voile. Peut-être étaient-ils alors aussi trompeurs que l'eau

dormante. Quoi qu'il en fût, ces yeux donnaient à ce visage une vie peu banale. L'ovale de la face était parfait, le front bombé ; la ligne du menton solide, le nez légèrement aquilin et volontaire ; la bouche offrait un inquiétant phénomène, apparaissant tour à tour mince et charnue. Les lèvres disparaissaient avec la même facilité que le regard se voilait. Les dents se montraient éclatantes dans le sourire qui avait un charme un peu féroce.

Cet homme était habillé par le bon faiseur. Il n'avait d'autre bijou qu'un anneau, à l'index de la main gauche, où s'enchâssait une pierre bleue d'un dessin bizarre.

Il était entièrement rasé. Ses sourcils présentaient une ligne très mince, comme dessinée au pinceau. Il était un mélange de force et d'aristocratie.

Il n'y avait pas eu de présentations. Irène demanda à son cavalier servant de lui faire le plaisir de lui dire son nom ; il lui répondit en français :

— Grand honneur pour moi, madame, que vous daigniez vous intéresser à cette toute petite chose que je suis (il avait au moins un mètre 75, ce qui, déjà, fit sourire Irène), je m'appelle *Languéquétrou !...*

— Comment, monsieur, c'est vous Languéquétrou !

— Moi Languéquétrou !...

— Le roi des Patagons !

— Héritier direct, s'il vous plaît, de Ouénétrou, roi des Patagons !

Irène le considérait maintenant avec stupeur.

— Vous n'en avez pas l'air, monsieur, lui dit-elle. Vous me diriez que vous êtes grand-duc, je vous croirais plus facilement.

— Pourquoi cela, je vous prie ?

— Ordinairement, les héritiers des rois de Patagonie ne sont pas habillés comme ça !

— Pas comme ça ! non, senhora !

— Et ils ne parlent pas français avec l'accent de Montmartre !... Où avez-vous appris le français, monsieur ?

— Dans ma boutique...

— Et dans la fréquentation de Mlle Amanda ?...

Le regard de Languéquétrou se voila instantanément, ses lèvres rentrèrent :

— Connais pas Mlle Amanda !

— Je vous demande pardon, monsieur, fit Irène, je suis inexcusable !... Je sais que vous avez beaucoup souffert !

— Oui, dit-il, d'une voix morte... Languéquétrou a beaucoup souffert ! Languéquétrou, dans la langue de mes aïeux, signifie : « *Cœur sombre !* »

— « Cœur sombre » ! répéta Irène. J'aime beaucoup ce nom-là : « Cœur sombre »... Prince, désormais, je vous appellerai « Cœur sombre ».

— « Cœur sombre » Languéquétrou, comme vous voudrez !

— Et que signifie *Ouénétrou !*

— « Cœur magnifique »... On ne donne pas chez nous d'autre nom à Dieu... Pour les Patagons, leur roi est dieu !... *Ouénétrou*, maître tout-puissant, notre dieu !

— J'ai compris... Et lorsque « Cœur magnifique » mourra, « Cœur sombre » lui succédera ?...

— Exactement, senhora... j'ai reçu dernièrement des messages du parti qui m'est resté fidèle à la cour. J'ai su par eux que le roi, mon père, n'en a plus que pour quelques lunes.

— Et vous partirez ?... Et vous quitterez cette civilisation à laquelle vous vous êtes si bien adapté, vos plantations prospères, votre magasin de la rue do Ouvidor...

— Exactement, oui, tout !... mes autos, mon cher petit yacht à vapeur...

— Vous avez un yacht à vapeur ?

— Pourquoi Languéquétrou n'aurait-il pas un yacht à vapeur ?

— Évidemment !... Vous quitterez tout cela... pour quoi ?... pour quelques tentes de cuir dans le désert !...

Un singulier regard vite éteint jaillit de la prunelle inquiétante du prince héritier...

— Véritablement, c'est vous, senhora, qui conseilleriez à Languéquétrou de ne point tout quitter pour sa patrie ?

Ceci avait été dit d'une voix sourde, sans emphase et qui trouva un écho immédiat dans le cœur de la grande artiste. Honteuse de s'être laissé surprendre sur un pareil terrain, elle voulut le regagner d'un coup. Ceci

ne fut point le résultat d'un calcul vulgaire, mais la spontanéité du mouvement qui la jeta à peu près sur la poitrine de cet homme fut aidée par une coquetterie naturelle qui l'avait toujours servie quand il s'agissait de triompher d'un contradicteur obstiné ou qu'il fallait, par les grands moyens dont dispose toujours une jolie femme, effacer même le souvenir d'une parole maladroite : les yeux en flamme, la poitrine frémissante, ses belles mains allèrent chercher celles de l'Indien et les retinrent prisonnières dans une étreinte que celles-ci ne demandaient qu'à subir :

— Prince, s'écria-t-elle, vous êtes un grand cœur! « Cœur sombre », vous avez un « Cœur magnifique ». *Languéquétrou* est digne de succéder à *Ouénétrou !...*

— Irène ! on n'attend plus que vous pour prendre le champagne... fit entendre, à quelques pas de là, la voix timide de M. le secrétaire perpétuel.

Elle l'eût tué. *Languéquétrou* aussi l'aurait tué et ça aurait été mieux fait. Elle jeta à Carangola comme à un domestique importun :

— Dites à M. le préfet que je suis à lui tout de suite !

C'était maintenant Languéquétrou qui ne lui lâchait plus les mains, ce que voyant M. le secrétaire perpétuel dit à Irène, sur un ton, du reste, des plus déplaisants, qu'il restait à sa disposition pour la ramener sous la tente.

Exaspérée, elle le renvoya avec des paroles dures, lui disant nettement qu'elle n'avait nullement besoin de lui pour savoir ce qu'elle avait à faire. Elle pensait qu'il les avait espionnés, ce qui était vrai, et l'espionnage était une de ces choses qui lui faisaient lever le cœur... à moins que ce ne fût un espionnage de guerre, bien entendu.

Don Manoël de Carangola s'en fut, la cervelle tout à fait brouillée, avec la vision de ces quatre mains qui s'étreignaient. Jamais on ne lui avait serré la main de cette façon-là, à lui, même devant le buste de Gonsalvez Diaz, sous les ombrages enchanteurs du « Paseo Publico » !

Quand ils n'entendirent plus le bruit de ses pas, ils reprirent leur conversation. Elle dégagea doucement ses mains, mais Languéquétrou lui prit la taille.

— Oh ! fit-elle, prince, cela ne se fait pas !...

— J'ai appris ce geste, dit Languéquétrou qui ne se démontait pas facilement, comme étant bien parisien...

— A Montmartre ! peut-être, et encore, avec les midinettes.

— Je sais « midinette » ! dit le prince en ôtant docilement son bras, ce dont elle lui sut gré tout de suite en le récompensant de ce sourire qui a aidé à la gloire de Célimène... « Vous ! » continua le prince, vous êtes une très illustre artiste et très noble dame ! et la plus savante ! Languéquétrou a assisté à la conférence de la senhora ce soir et il est tout à fait d'accord avec la senhora française sur les bienfaits de la civilisation.

Irène inclina la tête sous le poids des compliments princiers. Décidément ce sauvage lui plaisait beaucoup. Si elle avait levé son regard vers lui à ce moment, elle eût pu se rendre compte, à l'éclat de ses yeux qui brillaient comme deux diamants noirs, que cette sympathie était pour le moins partagée. Il s'était penché sur elle et elle sentit soudain son souffle chaud sur son épaule.

C'était là un sérieux avertissement dont elle eût pu profiter pour mettre un terme à un entretien qui présentait ses inconvénients. Mais l'idée que le Carangola les épiait derrière quelque buisson et souffrait de cet *aparté* l'incita à la patience, d'autant, qu'après tout, l'émoi, si proche, d'un être si nouveau (et si magnifique dans ses proportions) n'était peut-être point pour lui déplaire. On ne rencontre point tous les jours un roi de Patagonie et, quand elles ne courent aucun danger, les coquettes aiment à s'instruire. Elle n'avait que quelques pas à faire ou un cri à pousser et elle se retrouvait au milieu d'une foule idolâtre. Enfin, nous ne saurions oublier que Languéquétrou venait de lui dire qu'il était tout à fait d'accord avec elle sur les bienfaits de la civilisation.

— Senhora, lui dit-il d'une voix entrecoupée de ces silences qui sont destinés, au théâtre, à souligner le tumulte d'un cœur, senhora, Languéquétrou voulait vous voir ce soir, vous parler !... Il est sorti du théâtre avec des flammes dans le cerveau !... Voilà, s'est-il dit, la femme qu'il lui faut pour régénérer un peuple ! Elle sera reine des Tchéouelches et les tentes du désert devien-

dront des palais !... Languéquétrou est riche ! très riche ! mais qu'importe à Languéquétrou sa richesse si son peuple est pauvre !... Il a fait un rêve... Il y a derrière le Rio Negro un pays trois fois grand comme la France. Il fera pour son pays ce que d'autres ont fait pour le Brésil et La Plata ! Il mettra en valeur un sol qui ne demande qu'à produire ! il fouillera la terre pour en extraire les métaux les plus précieux ! Il bâtira des cités. Il construira des écoles. Il révélera à ses sujets tous les bienfaits de la civilisation ! Et vous, illustrissima senhora, vous apprendrez le tchéouelche et vous ferez des conférences à mon peuple !... à votre peuple ! O senhora ! Languéquétrou fera de vous la plus puissante reine du monde !

Ayant dit le noble Indien mit les deux genoux en terre et baisa ceux de la reine.

Très troublée par la véhémence assez roublarde d'un discours dont la naïveté ne manquait point d'une certaine saveur, mais dans lequel Irène, qui était une « femme de tête », apprécia surtout un programme politique, économique et social qui était en rapport avec les idées que l'on doit se faire du progrès... très troublée, disons-nous, la grande artiste prit les mains du Patagon, et l'aida à se relever.

— Relevez-vous, lui dit-elle, mon beau « Cœur sombre » ! Vous faites des rêves dignes du fils d'un grand roi, mais hélas ! je ne puis que vous suivre de loin dans l'effort admirable que vous allez accomplir ! Peut-être même, dès ma rentrée en France, pourrai-je vous aider : je ne manquerai point, en tout cas, d'aller trouver le ministre des Affaires étrangères, qui est l'un de mes amis et je lui dirai qu'une ère nouvelle s'ouvre pour l'Amérique du Sud, au-dessous du Rio Negro ! Comme il a l'esprit très ouvert, il me comprendra tout de suite et ainsi préparerai-je les bases d'une alliance entre la France et la Patagonie avant que l'Angleterre ait eu vent de vos projets. Mon ami, méfiez-vous de l'Angleterre !...

— Alors, vous m'abandonnez !... fit Languéquétrou d'une voix rauque.

— Je ne vous abandonne pas, mon ami, c'est le destin seul qui nous sépare ! je me dois à mon pays comme

vous vous devez au vôtre !... Offrez-moi votre bras, prince, et regagnons la tente où ce pauvre Manoël de Carangola doit nous attendre avec bien de l'impatience...

« Cœur sombre » ne disait plus un mot.

Elle le regarda tandis qu'il la reconduisait vers la tente. Ses yeux étaient de nouveau voilés, ses lèvres rentrées... Il avait une face obscure...

— Allons ! lui dit-elle, ne faites pas le méchant... Gardons des dernières minutes que nous passons ensemble un heureux souvenir qui, chez moi, ne s'effacera qu'avec la vie.

« Cœur sombre » restait toujours silencieux. Elle pensa qu'il devait beaucoup souffrir. Elle eut pitié de lui.

— Tout nous éloigne l'un de l'autre, lui dit-elle... On ne vous a peut-être pas dit que j'étais mariée ?

Enfin « Cœur sombre » dit, d'une voix sourde :

— Cet homme vous est-il fidèle ?

Elle trouva la question baroque...

— Si mon mari m'est fidèle ?... Je le pense ! fit-elle, en riant de son beau rire clair.

— Chez nous, déclara « Cœur sombre » sur un ton assez dur... chez nous, un homme est toujours fidèle à sa femme ! Et la femme au mari... C'est une question de vie ou de mort !... On ne trompe pas, chez nous !...

— J'ai pourtant entendu dire, fit Irène sur un ton badin destiné à ramener la bonne humeur chez ce beau ténébreux, que les caciques avaient plusieurs femmes !...

— Légitimes ! expliqua l'autre sans se dérider... jamais un chef digne de ce nom ne trompe ses femmes légitimes. Quand ses désirs vont à une femme qui ne lui appartient pas, il l'épouse. Cela lui fait une femme de plus. Et tout reste dans l'ordre.

— Alors vous me réserviez le rôle de favorite ! continua Irène sur le même ton enjoué.

— Non ! pas une favorite ! répliqua de plus en plus sombre « Cœur sombre », Languéquétrou en montant sur le trône deviendra Ouénétrou XIV, dieu des dieux, roi des rois ! Vous auriez été la reine !

« Madame de Maintenon ! » fit en elle-même Irène qui commençait à s'amuser follement et se promettait,

à Paris, un joli succès en racontant à ses intimes d'abord, aux journalistes ensuite, qu'elle avait été demandée en mariage par le Roi-Soleil de la Patagonie...

— Mais dites donc, mon cher prince, il me semble que pour un exilé vous parlez avec beaucoup d'assurance d'un pouvoir qui vous sera sûrement disputé. Je me suis laissé dire que vous aviez beaucoup d'ennemis à la cour du roi votre père !...

— Quand mon père mourra, je n'aurai plus d'ennemis, senhora ! je les ferai tous massacrer !

Elle eut un haut-le-corps et regarda Languéquétrou. Il avait un air si parfaitement féroce qu'elle fut tout à fait heureuse de lui quitter le bras à l'entrée de la tente. Ils étaient arrivés. Elle chercha des yeux don Manoël de Carangola, mais il avait disparu.

IX

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés !
Dis, connais-tu l'irrémissible ?
Connais-tu le Remords aux traits empoisonnés
A qui notre cœur sert de cible ?
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?
L'Irréparable — BAUDELAIRE.

Ce fut Languéquétrou qui la reconduisit à l'hôtel, dans sa superbe auto. Aux lumières et avec quelques coupes de champagne, il était redevenu tout à fait plaisant. Toutes les manières du « parfait galant homme ». Et elle s'était plûe à reprendre avec lui, devant tous, son jeu de grande coquette. En la quittant sur le seuil du Palace, il lui baisa longuement la main. Elle lui dit encore :

— Je n'oublierai jamais cette soirée.

Et elle ajouta :

— Cher prince, vous m'écrirez. Vous savez que tous mes vœux sont avec vous !

Et ils se séparèrent comme s'ils ne devaient jamais plus se revoir.

Dans l'ascenseur elle trouva sa femme de chambre qui était venue au-devant d'elle. Sylvie avait l'air consterné, mais Irène ne s'y trompa point. Une certaine allégresse intime faisait ses yeux trop brillants et perçait sous une agitation qu'elle eût voulu faire prendre pour du désespoir.

— Qu'y a-t-il encore, Sylvie ?

— Il y a, madame, que votre salon est transformé en un reposoir ! Toutes les fleurs que don Manoël avait envoyées à madame dans sa loge et dont madame s'était débarrassée, ont été renvoyées ici par les soins de don Manoël.

— Eh bien ! Sylvie, vous n'aviez qu'à les jeter par la fenêtre !

— C'est ce que j'allais faire, madame, quand don Manoël lui-même est apparu. Il vous attend là-haut avec ses fleurs !

— Ah ! par exemple ! voilà qui est trop fort ! Et vous avez laissé s'installer chez moi cet imbécile ! Il va voir comment je vais le recevoir, moi ! Nous partons demain à la première heure. Les malles sont prêtes ?

— Tout est prêt, madame !

— C'est fini, Rio-de-Janeiro ! Je n'ai plus aucun ménagement à garder avec ce fou !... Ne me quittez pas, Sylvie, je sais que cela vous amuse !

— Moi, madame !... Comment madame peut-elle dire ?... Si madame savait...

— Oui, oui, je sais !... votre dévouement !... Eh bien ! je ne vous demande pas grand'chose... je vous demande de rester là pendant que je vais exécuter M. le secrétaire perpétuel, cela ne va pas traîner, allez !

Irène pénétra dans son salon comme une lionne à laquelle on a pris ses petits.

« Elle va le dévorer ! » pensa Sylvie.

Sylvie n'avait pas exagéré quand elle avait parlé de « reposoir »... Il y avait des fleurs partout... sur les tables, sur les sièges, sur le parquet ; le divan en était paré comme un autel le jour de la Fête-Dieu. Au cœur de ce bouquet, M. le secrétaire perpétuel se tenait debout, bras croisés, un peu pâle.

— Vous ! s'écria Irène... encore vous ! Mais vous ne voyez donc pas que vous « m'excédez ! »... Vous vous serez conduit avec moi, jusqu'au bout, comme un goujat !... Après m'avoir horriblement compromise par des manières indignes — je ne dirai pas d'un gentilhomme, car vous n'avez du gentilhomme que le nom, mais d'un honnête homme — vous continuez de me poursuivre jusqu'ici, chez moi !... Vous venez me voler mes dernières heures de repos ! Vous ne craignez pas le scandale, m'avez-vous dit un jour. Eh bien ! soyez heureux, le scandale, vous allez l'avoir, et complet ! et plus grand que vous ne l'eussiez désiré ! Tout Rio-de-Janeiro saura enfin quel homme vous êtes ! Un bouffon ! Un être ridicule et grotesque ! Sylvie, ma fille, vous voyez cet homme... vous allez aller me chercher les domestiques

pour qu'on le jette dehors ! Réveillez tout l'hôtel s'il le faut ! Plus il y aura de monde, plus l'on rira !... Allez, Sylvie !...

— Bien, madame !...

Mais soudain Irène se tut et Sylvie ne bougea point.

M. le secrétaire perpétuel avait décroisé les bras. Il tenait dans chaque main un énorme pistolet, chefs-d'œuvre de l'armurerie du XVII^e^ siècle.

— Ne vous croyez point menacées, dit-il aux deux femmes tremblantes, ces pistolets sont pour moi. Ce sont des armes de famille. Celui que je tiens dans la main droite a déjà servi à mon aïeul don Fernandez de Carangola pour se brûler la cervelle un jour de mélancolie. J'ai beaucoup d'autres armes de famille que ma fille Isabella entretient avec piété, aidée du capitao Vermhelo, le premier armurier de la rue do Ouvidor. Isabella n'est point comme son père : elle ne craint pas les armes à feu et souvent elle s'amuse avec le capitao à faire des cartons avec ces pistolets passés de mode, mais qui envoient encore très bien la balle à leur but avec un bruit terrible. Après ce qui s'est passé ce soir, dans l'allée des bambous, la vie m'est devenue insupportable.

— Eh bien, monsieur ! s'écria Irène, vous avez là l'occasion de faire usage de vos armes, si la main vous en démange...

— Je sais, madame, que vous avez comblé mon rival !

— Celui que vous appelez votre rival est un galant homme qui ne refusera point de se rencontrer avec vous, mais pour Dieu, monsieur, débarrassez-moi de votre présence !

— Je ne me battrai point avec cet homme, madame, parce qu'il pourrait me rater ! Si maladroit que je puisse être, je ne me manquerai pas à bout portant !

— Et vous allez vous tuer ici !...

— Oui, madame, sur cette couche fleurie !... Madame, vous m'avez fait entrevoir la porte du paradis (et il montra la porte de la chambre) et vous partez après m'avoir infligé le plus horrible supplice !

— Mais, monsieur, je ne vous ai rien fait entrevoir du tout ! et je suis tout à fait ignorante du supplice dont vous me parlez !

— Vraiment, madame, vous l'ignorez !... vous l'ignorez !... Eh bien ! je vous crois, madame ! Et un sourire d'une amertume infinie passa sur la face ravagée du pauvre homme... Vous faites naître d'un regard le plus bel espoir dans un cœur paisible, et vous l'ignorez !... Vous l'emplissez ensuite d'une douleur irréparable en portant ce regard sur un autre, et vous l'ignorez toujours !... Et si l'on vient vous dire : « A cause de vous, madame, je souffre comme un damné ! » vous passez en disant : « Ce pauvre homme a perdu le jugement ! »

Deux lourdes larmes coulaient sur les joues de don Manoël, et quand il prononça, d'une voix mouillée où il y avait tout le désespoir du monde, ces vers d'Alceste à Célimène, il n'était pas si ridicule, même avec ses pistolets.

> Oui, oui, je l'ai perdu lorsque, dans votre vue,
> J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue.
> Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
> Dans les traîtres appas dont je fus enchanté...

Sur quoi, il s'étendit sur le lit de fleurs qu'il s'était préparé :

— Je vous demande bien pardon, madame, j'aurais pu me tuer, comme d'autres l'ont sans doute déjà fait dans des circonstances identiques, sur votre paillasson, mais j'ai préféré mourir au milieu de ces fleurs dont vous n'avez pas voulu !

Et il approcha un pistolet de sa tempe.

Irène se précipita et arrêta sa main. Un moment elle avait pu croire à une vengeance de comédie, à un jeu odieux destiné à la punir de ses coquetteries de la soirée qui, en effet, avaient dû faire souffrir terriblement ce cœur maladroit et sincère, mais les larmes qu'elle avait vues couler, le ton très simple sur lequel don Manoël lui avait parlé, l'intime désespoir qui était peint sur ses traits de cire, le geste décidé avec lequel il avait rapproché le pistolet de son front, tout lui criait que cet homme allait mourir pour elle si elle ne trouvait pas instantanément quelque chose pour le sauver !...

Elle comprit qu'un grand sacrifice devenait nécessaire. Elle ne guérirait point cette plaie avec des mots.

— Je vous préviens, lui dit-il, que si vous vous sauvez, je me tue ! que si vous appelez, je me tue ! que si vous m'arrachez ce pistolet que vous tenez dans votre main, je me tue avec l'autre !...

— Mon ami ! supplia-t-elle... mon ami, un instant !...

— Pourquoi ?...

Elle posa une main sur son sein bondissant. Elle venait de trouver !...

— Vous m'accorderez bien cinq minutes ?...

— Pourquoi ? répéta-t-il...

Elle murmura, défaillante :

— Dans cinq minutes, mon ami, je vous appellerai !...

Et elle disparut dans la chambre avec Sylvie.

— Oh !... fit don Manoël en ouvrant de grands yeux... Oh !

Et il se releva tout doucement de sa couche funèbre... seulement il ne quitta point ses pistolets. Il leur avait trop de reconnaissance.

Les couleurs lui étaient tout à fait revenues. Il attendit. Il attendait fiévreusement, mais sans crainte. Il connaissait l'appartement. Il savait que la chambre n'avait point d'autre issue que la porte devant laquelle il attendait.

Au bout de cinq minutes, exactement, la porte s'entr'ouvrit et il entendit Sylvie qui lui disait :

— Entrez, monsieur, madame vous attend !...

Il entra. Sylvie sortit tandis qu'il entrait et referma la porte. Quand elle eut refermé la porte, Sylvie traversa le salon, entra dans le cabinet où il y avait une penderie. Elle prit le manteau de voyage qu'elle avait préparé pour madame, et sa toque. Elle s'enveloppa dans le manteau, ôta la ruche tuyautée qui ornait ses cheveux et mit la toque. Elle se regarda dans une glace et constata avec satisfaction que jamais Sylvie n'avait autant ressemblé à Mlle Irène de Troie. Avons-nous besoin de dire que c'était Irène elle-même ! Elle prit à la hâte un sac de voyage, descendit dans le vestibule de l'hôtel, donna un royal pourboire à un groom de nuit pour qu'il l'accompagnât jusqu'au port, sortit et respira avec délices la brise qui lui venait du large...

X

Le joli petit navire

Quelques jours auparavant, Irène avait lu dans un journal français qui venait d'arriver à Rio le récit de la première nuit de noces de lord Byron, racontée par lui-même. On connaît les malheurs conjugaux de l'auteur de *Childe Harold*. Voici comment ils débutèrent : « Il faut que je vous fasse le récit de ma première nuit de noces : je l'ai d'ailleurs décrite dans mes Mémoires. Cette première nuit de noces peint à merveille la pruderie de lady Byron et la haine que m'a jurée sa gouvernante, cette miss Charlm... que j'ai si bien habillée dans une de mes satires.

» Miss Charlm... avait tant alarmé son élève sur cette première nuit, que celle-ci, après avoir versé bien des pleurs, lui déclara qu'elle aimait mieux mourir que de ne pas faire lit à part. Il y eut entre elles un long débat pendant que je me morfondais dans une salle voisine de la chambre nuptiale. Bref, miss Charlm... par un dévouement que je ne saurais qualifier, offrit de remplacer ma femme pour la première nuit, afin de pouvoir lui dire le lendemain ce qu'il en était.

» Quand j'entrai, je vis une femme s'éclipser par la porte du boudoir et je crus tout naturellement que c'était miss Charlm... qui me laissait seul avec ma femme tandis que c'était celle-ci qui s'en allait se réfugier innocemment dans le lit de sa gouvernante. La faible clarté d'une veilleuse favorisait cette substitution. Il faut vous dire que j'étais horriblement fatigué ; j'aurais

dormi tout debout. Témoin d'une partie des terreurs pudiques de ma femme, je m'étais d'autant plus impatienté du temps qu'elle avait mis à m'ouvrir sa porte que j'étais bien résolu à lui laisser passer une chaste nuit afin de l'apprivoiser.

» Je m'approche du lit ; ma compagne me semble déjà plongée dans le sommeil. Je suppose que les ennuis et les fatigues de la journée ont agi sur elle comme sur moi et je me hâte de me glisser à son côté, mais bien doucement, de peur de la réveiller. Je dépose sur son front tourné contre le mur un baiser modeste ; je croise mes bras sur la poitrine, selon mon habitude, et je m'endors, comme l'eût fait un marié de soixante ans.

» Le lendemain, je fus tout surpris en me réveillant de trouver ma femme tout habillée sur le canapé. Je me lève moi-même et la journée fut calme comme la nuit. Il n'en fut pas de même probablement de la nuit suivante, car j'entendis lady Byron, le surlendemain, reprocher à sa gouvernante de l'avoir trompée. Et c'est depuis ce moment que miss Charlm... a tout fait pour persuader à son élève qu'elle avait épousé un monstre. Jugez si je ris de bon cœur quand le hasard me fit découvrir la supercherie de cette excellente miss Charlm... »

C'est le souvenir de cette lecture qui avait tout à coup apporté à Irène le moyen suprême qu'elle cherchait pour dénouer l'aventure farouche où elle se trouvait entraînée à son corps défendant. Mais Sylvie aurait-elle le dévouement de miss Charlm ?... Il n'y avait pas de temps à perdre ; dès qu'elles furent seules dans la chambre, Irène dit à sa soubrette :

— Vous m'avez dit souvent, Sylvie : « Madame ne sait pas ce que je suis capable de faire pour madame ! » Eh bien ! ma fille, voilà ce que je vous demande. Si vous y consentez, je vous en serai reconnaissante toute ma vie. Ce n'est plus une servante que vous serez pour moi, mais une amie, la plus chère des amies...

— Oh ! madame, répondit Sylvie, parlez, je suis prête à tout !

Alors Irène lui expliqua en quelques mots ce qu'elle espérait d'elle. Il ne fallut point cinq minutes pour convaincre Sylvie. Irène n'eut même pas besoin d'exciter

son zèle en lui racontant la nuit de noces de lord Byron, ce qui était pourtant d'un exemple illustre. Sylvie posa elle-même sa ruche tuyautée sur les cheveux de sa maîtresse, lui noua à la taille son léger tablier de dentelle, se débarrassa en hâte de ses vêtements, se glissa dans le lit et dit à Irène :

— Je suis prête, madame n'a qu'à éteindre l'électricité et à entr'ouvrir la porte. J'appellerai moi-même don Manoël en lui disant que madame l'attend !

— Vous vous tournerez ensuite contre le mur, fit Irène, et vous ferez semblant de dormir. Si ce n'est pas un monstre, don Manoël respectera votre repos.

— Que madame se tranquillise. Madame sait maintenant ce que je suis capable de faire pour elle ! Avant le jour, don Manoël déguerpira. Où rejoindrai-je madame ?

— Sur le bateau, Sylvie, avec mes malles.

Comme nous l'avons vu, tout s'était passé le mieux du monde. Irène avait bien des doutes sur la façon dont M. le secrétaire perpétuel respecterait le repos de Sylvie, mais en songeant que toute la haine de miss Charlm... pour lord Byron lui était venue de ce que celui-ci s'était montré justement trop respectueux, elle se sentait la conscience légère.

Irène, en quittant le Palace avec le groom de nuit, était tellement occupée de se féliciter de l'imagination qu'elle avait eue et de l'heureux événement qui s'en était suivi qu'elle ne prêta nulle attention à une auto de grand luxe qui stationnait dans un retrait de l'hôtel tout au coin de la rue. De son côté, le groom était si satisfait de son pourboire qu'il ne pensait qu'aux plaisirs qu'il en pourrait tirer. Si bien que ni l'un ni l'autre ne virent des ombres qui descendaient de l'auto et les suivaient pas à pas sans faire entendre le moindre bruit.

Irène précédée du groom arriva bientôt sur le quai, alors à peu près désert. Il lui fallait trouver une embarcation pour rejoindre en rade le *Bahia* qui devait la conduire à Montevideo avec l'impresario Hauptmann et toute la troupe. Justement, il y avait là un petit canot automobile dont le chauffeur s'occupait de mettre en train le moteur. Elle allait s'adresser à cet homme, quand un matelot surgit devant elle et lui demanda s'il ne pou-

vait rien pour son service. Elle lui répondit en lui disant qu'elle désirait se rendre tout de suite sur le *Bahia*. Le matelot lui désigna le canot automobile et Irène déclara que cela ferait parfaitement son affaire. A ce moment, l'aurore commençait à poindre. Le matelot, un homme de couleur, s'adressa au chauffeur qui était lui aussi un sang-mêlé et ils échangèrent quelques propos qu'Irène ne comprit point. Le chauffeur ôtait sa casquette et lui désignait son canot. Une minute plus tard, elle était installée avec son sac sur la banquette, le groom se hâtait de regagner son hôtel et le chauffeur allait mettre en marche, quand une demi-douzaine de matelots aux visages de bronze eux aussi sautèrent dans le canot. Irène pensa que c'étaient des marins du *Bahia* qui retournaient à leur bord. Ils paraissaient du reste assez joyeux, d'une ivresse bonne enfant qui attestait qu'ils avaient passé une excellente nuit dans les cabarets. Le canot sortit du port et entra dans la rade. Le jour était venu radieux. Irène était heureuse. Ses tribulations étaient terminées. Soudain elle s'aperçut en levant la tête que le canot, au lieu de se diriger vers le *Bahia*, filait tout droit sur un charmant petit navire qui avait jeté l'ancre dans un coin opposé de la rade. Elle interpella vivement le chauffeur qui parut ne rien comprendre à ce qu'elle lui disait. Elle se retourna du côté des matelots qui s'étaient mis à chanter une complainte bizarre avec des rires, des contorsions grotesques, des claques sur les cuisses et des coups de poing dans l'estomac à assommer un bœuf. Elle sortit tout ce qu'elle savait de portugais et d'espagnol. Elle protesta. Elle cria. Les autres n'en avaient cure. Ils ne l'entendaient même point. Elle s'adressa à l'homme de barre qui était justement celui qui l'avait abordée sur le quai. Il paraissait avoir gardé tout son bon sens. Elle lui dit qu'il se trompait, que c'était à bord du *Bahia* qu'elle allait. L'homme lui fit signe qu'il comprenait et il continua sa route sur le joli petit navire.

— Les brutes ! s'écria-t-elle.

Pour calmer son irritation, elle calcula que le *Bahia* ne partirait pas avant deux heures de là et qu'elle aurait tout le temps de faire cesser ce stupide *quiproquo* dès

qu'elle serait à bord du joli petit navire et qu'elle aurait affaire à un officier quelconque.

Elle fut en effet reçue le plus courtoisement du monde par un jeune homme, de couleur lui aussi, qui avait deux galons d'or sur les manches. Elle expliqua son cas. Le jeune officier exprima son regret d'une telle méprise et déclara qu'on allait la reconduire à bord du *Bahia* dans un instant. Il la pria, en même temps, d'accepter de partager son déjeuner du matin : une tasse de thé, du lait et des toasts. Rassurée, elle accepta. L'officier la conduisit dans une coquette salle à manger et la laissa seule un instant. Quand il revint il avait l'air préoccupé.

— Tout ceci est bien étrange, dit-il... Je viens d'avoir un entretien avec Marco, l'homme à qui vous avez parlé sur le quai. J'avais envoyé le canot automobile au port pour y prendre le patron. Mais le patron lui a dit qu'il allait revenir avec une dame, mais que si, par hasard, cette dame arrivait avant lui, qu'on ne la fît pas attendre, qu'on la conduisît immédiatement à bord et qu'on revînt le chercher à terre.

— Mais il ne saurait s'agir de moi ! s'écria Irène... Moi... je me rendais à bord du *Bahia* et non à bord du...

— Du *Minha casa hé à seros ordens !* fit l'officier en souriant.

Irène sourit aussi.

— Joli nom ! fit-elle ! un peu long mais joli tout de même...

Jusqu'alors ils avaient parlé portugais. Au grand étonnement d'Irène l'officier dit en français :

— Cela se traduit dans votre belle langue par : *Ma maison est à vos ordres !*

— Eh bien, monsieur, dit Irène, puisque votre maison est à mes ordres, je vous en prie, faites-moi conduire au plus tôt à bord du *Bahia*... je n'ai perdu que déjà trop de temps !

— Attendez, senhora, je vais faire venir Marco !

Marco vint. L'officier l'interrogea devant Irène. Il répéta exactement ce que l'officier avait dit.

— Mais je vous avais dit, moi, que je voulais aller à bord du *Bahia !*...

— C'est la vérité, senhora ! mais le maître m'avait

dit : « La senhora que tu conduiras à bord, c'est une senhora qui devait aller à bord du *Bahia !...* » Il s'agissait donc bien de la *senhora !...* je ne me suis pas trompé ! j'ai exécuté les ordres !...

— Mais c'est impossible !... je vous dis que c'est impossible !

Et se tournant vers l'officier :

— Voulez-vous me faire conduire oui ou non à bord du *Bahia ?*

Le jeune homme avait l'air de plus en plus soucieux :

— Cela change tout, senhora !... Cet homme paraît avoir exactement suivi sa consigne !...

— Mais je vous dis, moi, qu'il y a erreur ! clama Irène... Vous ne savez pas qui je suis : je vais vous le dire : je suis Irène de Troie, de la Comédie-Française (l'officier salua)... Si vous ne faites pas exactement ce que je vous dis, c'est à notre ambassadeur que vous aurez affaire ! à notre gouvernement dans lequel je n'ai que des amis !... des amis que je reçois tous les jours à ma table, monsieur ! sans compter que votre patron aura à payer à M. Hauptmann, mon impresario, une somme considérable, si je ne suis pas à Montevideo le jour de la représentation annoncée !

— Madame, un marin à son bord n'a d'autre chef que son commandant. En la circonstance, le commandant, c'est le propriétaire ! Je vais envoyer immédiatement le canot à terre prendre les ordres du propriétaire !

— Mais nous perdons encore un temps précieux !

— Oh ! madame, ce fâcheux malentendu sera vite dissipé et vous serez à bord du *Bahia* plus d'une demi-heure avant son départ.

Et il sortit pour donner un ordre. Irène le rejoignait sur le pont. Déjà le canot s'éloignait :

— Faites vite ! et revenez tout de suite ! cria Irène à Marco.

Marco fit signe que l'on pouvait compter sur lui.

— Comment s'appelle-t-il, votre patron ? demanda Irène au jeune officier.

Celui-ci répondit en saluant :

— Il sera trop heureux de vous le dire lui-même !

Elle ne le revit plus, bien qu'elle le réclamât.

Elle arpentait le pont d'un pas irrité en jetant un regard hostile sur ce bâtiment qui l'accueillait cependant de toute la grâce d'une armature légère, de toute la plaisance et de toute la reluisance de ses acajous et de ses cuivres. Le joli petit navire pouvait jauger une tonne et demie, il avait deux mâts coquets parés de toile blanche et de pavillons frais entre lesquels la cheminée s'élevait avec un petit air penché qui semblait dire : « Venez avec nous, *senhora !* Vous verrez le joli voyage que nous ferons ensemble ! » Et la fumée qui s'en échappait par petites bouffées haletantes précisait l'invitation du yacht séducteur : « C'est pour vous que je chauffe ! »

Eh bien ! Irène n'était pas séduite du tout ! Un autre spectacle vint s'emparer d'elle tout entière.

C'était celui de la rade ; dans la splendeur du jour nouveau il offrait une rare magnificence.

Pour une âme qui s'était donnée à la beauté et qui ne voulait connaître que le frisson sublime de l'art, il y avait là l'occasion d'une fête nonpareille, dans la vision de cette prodigieuse faucille d'azur enfoncée au creux vert des collines où s'étageaient les plus belles architectures. Irène avait fini par s'immobiliser à l'arrière du bateau ; et elle resta là de longs instants. Elle semblait hypnotisée.

Hélas ! hélas ! la vérité nous force encore à avouer que, dans ce moment, Irène n'est nullement dans l'extase ni dans l'enchantement... car un seul point du tableau la préoccupe : c'est ce coin de la rade où elle a vu disparaître un canot automobile qui devrait être déjà revenu.

Les minutes qui eussent passé trop vite au gré d'un amateur de beaux paysages, lui redonnent au contraire, au fur et à mesure qu'elles s'écoulent, une agitation qui n'a rien à faire avec une fièvre esthétique.

Et elle reprend sa marche fébrile de l'arrière à l'avant et vice-versa, sur ce pont désert que tous semblent lui avoir abandonné.

Elle soupire, elle expire : ses dents cruelles font des loques légères de son mouchoir. Encore de la dentelle perdue !...

Et ce canot de malheur ne revient toujours point !...

Soudain, comme un éclair, une pensée la traverse !...

Disons même qu'elle la renverse, car chancelante, Irène doit s'appuyer au bordage (en terme maritime la muraille). *Le roi des Patagons lui aussi a un yacht à vapeur !... et le roi des Patagons l'enlève !*

— Non ! non !... non !... Ça n'est pas possible ! Elle devient folle !... Le roi des Patagons n'est pas un sauvage !... Le roi des Patagons connaît les bienfaits de la civilisation !... Il n'ignore pas qu'on n'enlève pas Mlle Irène de Troie, de la Comédie-Française, comme il eût enlevé... Mlle Amanda, par exemple !...

Et puis, « Cœur sombre » est un noble cœur !

Il s'était conduit avec elle d'une façon parfaite !... Il lui avait bien exposé de singuliers projets, mais elle n'avait eu que quelques mots à prononcer pour qu'il les jugeât lui-même irréalisables, et la preuve en était qu'il avait eu le bon esprit de n'y plus faire la moindre allusion, dans cette fin de soirée où il avait remplacé si avantageusement près d'elle M. le secrétaire perpétuel.

En voilà un (M. le secrétaire perpétuel) qui s'était conduit comme n'eût pas certainement osé le faire... mettons le dernier des Abencérages !...

Enfin, Languéquétrou et elle ne s'étaient-ils pas quittés sur des adieux de la plus touchante mélancolie, tout à fait en gens du monde !...

Elle chassa donc cette idée épouvantable, mais n'en reprit pas moins sa déambulation forcenée...

Tout à coup, l'attention d'Irène est attirée par l'appel strident d'une lointaine sirène ! Ses yeux, que mouillent les larmes d'une rage impuissante, se tournent une fois de plus vers la masse imposante que la silhouette du *Bahia* dessine là-bas sur la glace immobile de ce lac bleu et indifférent.

Plus de doute, c'est le *Bahia* qui annonce son départ !...

C'est le *Bahia* qui l'appelle !

Elle crie comme s'il pouvait l'entendre ! Mais il ne l'entend pas et il l'appelle toujours !...

XI

Lasse de vivre, ayant peur de mourir ! pareille
Au brick perdu jouet du flux et du reflux,
Mon âme pour d'affreux naufrages appareille...

L'Angoisse. — VERLAINE.

Elle court, écumante, au rouf par où elle a vu disparaître ce jeune officier si poli, qui se tient si bien à cheval sur sa consigne. Elle a bien entendu dire que les marins adorent l'équitation mais il y a des moments où un galant homme doit se laisser désarçonner. Pour un tel résultat, elle est prête à jouer sa plus grande scène. Tout l'y porte, tout l'y a préparée. Elle est déjà dans un beau désordre. Qu'il vienne et il ne résistera pas à une Irène échevelée qui, dans un égarement tragique, saura lui faire oublier toutes les consignes de la terre !

Hélas ! il doit s'en douter, le monstre, car il ne se montre point.

Et des matelots surgis de ce trou où elle le cherche lui barrent le chemin de leur jovialité inépuisable...

Et la sirène appelle toujours !... C'est maintenant un cri déchirant ! une clameur désespérée ! Le *Bahia* n'a jamais dû crier comme ça ! ni Irène non plus, assurément !... Elle se représente les scènes qui doivent se passer à bord ! Il n'y a point d'indifférents ! Chacun se réjouissait de faire la traversée avec Mlle Irène de Troie !... Et Mlle Irène de Troie n'est pas là ! On va partir sans Mlle Irène de Troie, de la Comédie-Française ! Les passagers, la troupe, l'impresario, M. Hauptmann, doivent supplier le commandant de retarder l'heure du départ. Mais ces marins ne connaissent que leur consigne. Ils laisseraient mourir père et mère pour leur consigne.

Et Sylvie, dans quel état doit-elle être ? Une fille du dévouement de laquelle elle n'a plus le droit de douter. Quel que soit le résultat du sacrifice qu'elle lui a imposé et dont toute l'étendue n'aura dépendu que de la galanterie de M. le secrétaire perpétuel, Irène connaît maintenant Sylvie suffisamment pour imaginer son désarroi (qui est en train d'effacer tous les autres, y compris ceux de cette nuit) en face de ce malheur inexplicable : l'absence de sa maîtresse !

Et le *Bahia* partit...

Et le canot ne revenait toujours pas.

Trois heures s'écoulèrent ainsi...

Irène ne pleurait plus. Irène ne criait plus. Elle était anéantie.

Cependant, comme la raison finissait toujours par dominer en elle, elle rassembla ses idées tandis que, dans l'entrepont, la chanson à boire des matelots ne cessait son rythme lancinant.

Elle se persuada encore qu'il ne pouvait s'agir d'un enlèvement. La première raison en était simple. Depuis beau temps *Ma Casa* eût levé l'ancre. Or, le joli petit navire ne paraissait nullement pressé de partir. Et son patron ne se hâtait guère de rejoindre le bord. Au fond, cet extraordinaire malentendu pouvait s'expliquer normalement par le fait d'une parole mal comprise d'un matelot inintelligent et d'une interprétation trop rigoureuse de la consigne, de la part d'un officier qui ne tenait point à engager sa propre responsabilité dans une histoire aussi embrouillée.

Il n'y avait plus qu'à attendre le commandant. Tout s'expliquerait et Irène en serait quitte pour trouver un nouveau moyen de transport jusqu'à Montevideo. Hauptmann était débrouillard et quand elle lui aurait télégraphié il s'arrangerait bien pour reculer de quarante-huit heures la première représentation, si cela était absolument nécessaire.

Elle eut honte de sa faiblesse, rentra dans la petite salle à manger et prit quelques gorgées de lait, puis elle tira une petite glace de son sac, répara le désordre de sa chevelure, se mit de la poudre, et se passa le bâton de rouge sur les lèvres. Elle ressortit de là tout à fait maî-

tresse d'elle-même et prête à nouveau à commander aux événements.

Justement : le canot automobile avait fait sa réapparition et se hâtait vers *Ma Casa* de toute la vitesse de son hélice, ce qui était de bon augure. Irène pensa que le maître d'équipage avait dû chercher son patron inutilement pendant des heures, le trouver enfin, et maintenant que le commandant savait tout, il accourait pour la délivrer.

Penchée sur le bastingage, elle aperçut bientôt un homme debout qui lui faisait des signes avec son mouchoir. Qui pouvait être cet homme ? Il était tout de blanc habillé avec des galons d'or sur les manches et à la casquette.

Elle le reconnut d'abord à sa taille exceptionnelle, ensuite à la façon dont il lui jeta : « Illustrissima senhora ! » enfin à son visage : c'était Languéquétrou lui-même, le roi des Patagons !...

Elle ne savait plus que penser, mais le canot ayant accosté à l'échelle de coupée, en deux bonds, Languéquétrou fut près d'elle.

— Ah ! illustrissima senhora ! quelle chose ! quelle chose !... Cet homme m'a dit !... Je suis au désespoir, en vérité, au désespoir !

Languéquétrou paraissait, en effet, complètement désespéré.

Irène le regarda fixement.

— J'espère, lui dit-elle fort sèchement, qu'il n'y a là que le plus fâcheux des malentendus !

— Mais comment donc ! senhora ! oui ! assurément, on peut le dire : le plus fâcheux des malentendus ! Vous m'en voyez tout à fait fâché !... tout à fait fâché !... Vous aussi, n'est-ce pas ?... Ne dites pas non !... Languéquétrou voit tout !

— Mais je ne dis pas : non ! fit Irène, toujours sur la défensive.

— Eh bien ! Languéquétrou va tout faire pour le réparer ! tout au monde ! illustrissima senhora !... Languéquétrou vous conduira lui-même à Montevideo !... il vous conduira sur son bateau... votre bateau !... Vous êtes la maîtresse ici !... Tout vous appartient !...

le navire, les hommes, l'officier, le sous-officier, le maître d'équipage et moi-même, senhora !...

Et il appela d'une voix retentissante : « Antonio ! »

Le jeune officier se présenta, dans une attitude toute militaire :

— Antonio ! donnez les ordres ! nous partons tout de suite ! nous allons à Montevideo !...

— Non ! fit Irène... nous allons rejoindre au plus tôt le *Bahia*.

— Comme vous voudrez ! senhora ! *Ma Casa* est bonne marcheuse !... Et le *Bahia* fait une courte relâche à Santos !... Nous l'aurons rejoint avant qu'il en soit parti, soyez-en assurée, senhora !

Languéquétrou paraissait si malheureux de la peine et des ennuis qu'il avait causés à Irène, que celle-ci finit par lui tendre la main :

— Je vous pardonne ! lui dit-elle.

— Vous me pardonnez ! s'écria Languéquétrou... Le cœur de Languéquétrou déborde !... Il aurait payé un million un malentendu qui lui vaut le plaisir de rester quelques instants de plus avec la senhora !...

Déjà on avait levé l'ancre... les matelots précipitaient la manœuvre. Le jeune officier, qui lançait un ordre, ne put se retenir de sourire en voyant qu'une entente aussi rapide réunissait deux personnes dont l'une au moins avait toutes sortes de raisons pour en vouloir à l'autre.

— Je vous l'avais bien dit ! senhora ! fit-il à mi-voix en passant près d'Irène.

Languéquétrou l'arrêta d'une main ferme qui lui broyait l'épaule.

— A-t-il été convenable, au moins ? demanda-t-il à l'artiste.

Si elle eût hésité à répondre il eût peut-être jeté son officier par-dessus bord. Elle se hâta de déclarer :

— Oh ! tout à fait ! tout à fait convenable !... Seulement un peu timide... après qu'il eut renvoyé le canot, il est allé s'enfermer dans sa cabine et je ne l'ai plus revu.

Ce fut sa seule vengeance. On sortait de la rade. On avait mis le cap sur Santos. Irène n'avait plus aucune raison de garder rancune à ces braves gens. Le déjeuner,

auquel avait été invité Antonio fut des plus gais : le champagne de bonne marque et servi frais. Irène, qu'Antonio dévorait des yeux, faisait des grâces. Encore un qui se fût fait tuer pour elle ! Comme elle ne demandait généralement point ce sacrifice, ni aucun autre, du reste, et qu'elle se déclarait le plus souvent satisfaite d'une muette adoration, elle était bien excusable de se croire sans péché. Mais il fallait plaindre ces pauvres hommes !...

Quand Antonio eut quitté la salle, Irène, en allumant une cigarette et en regardant de coin Languéquétrou, lui dit :

— Mon cher prince, vous ne m'avez toujours pas dit comment avait pu se produire cette *heureuse* méprise, et je ne vous cache pas que jusqu'à plus ample informé, je ne suis pas loin de croire qu'il y va beaucoup plus que vous ne me l'avez avoué, de votre faute !

— Tout est de ma faute ! acquiesça ingénument Languéquétrou.

— Qu'avez-vous fait de cette dame qui devait partir avec vous ? demanda-t-elle malicieusement.

— Mais il n'y a jamais eu d'autre dame que vous ! s'écria Languéquétrou.

— Oh ! alors ! vous m'accorderez que vous méritez tous les châtiments.

— Tous !

— Je n'ai jamais dû partir avec vous, moi ! et si vous aviez eu vraiment le désir de me conduire vous-même à Montevideo, il eût été beaucoup plus simple de me le dire hier soir !... Et vous n'auriez pas eu à inventer tout cet imbroglio auquel je n'ajoute aucune foi !

— Mais justement ! fit Languéquétrou, je ne pouvais vous faire cette proposition hier soir attendu que mon yacht n'est arrivé en rade que cette nuit ! Et vous allez voir comme tout est simple, au fond ! Ayant appris par mon maître d'équipage l'arrivée de *Ma Casa* en rentrant chez moi, je donne immédiatement des ordres pour qu'il se tienne prêt à repartir ce matin. Je lui dis encore : « Je dois venir avec une dame qui doit prendre le *Bahia* et qui fera le voyage sur *Ma Casa*. Il se peut que cette dame vienne avant moi, auquel cas vous ne la ferez pas attendre et vous la conduirez immédiatement

à bord. » Je pensais, en effet, qu'après vous avoir prévenue, j'aurais encore à régler quelques petites affaires à Rio. Et j'espérais bien que vous ne me refuseriez pas la faveur que j'allais vous demander !... Jugez donc de mon dépit quand, me présentant à l'hôtel ce matin, on m'apprend que vous êtes déjà à bord du *Bahia* et que votre femme de chambre vient de vous y rejoindre avec vos malles ! Je rentrai chez moi où ma présence était nécessaire, tout à fait désolé mais décidé à une nouvelle tentative dans la matinée. Je voulais me faire conduire à bord du *Bahia*, quand un messager de Patagonie, arrivé par le bateau de Puntas-Arenas ce matin même, demanda à me voir sur-le-champ. Cette entrevue, des plus importantes, m'a retenu beaucoup plus longtemps que je ne l'eusse voulu. Heureusement que sur ces entrefaites j'apprenais par mon maître d'équipage tout ce qui s'était passé et que vous étiez à mon bord ! Vous voyez ma joie !...

— Votre joie !... Eh bien ! et ce grand désespoir que vous m'avez montré quand vous m'eûtes rejointe !... fit-elle en lui souriant, car en effet, tout s'expliquait et le plus normalement du monde...

— On ne peut rien vous cacher, senhora !... C'est vrai ! Le cœur de Languéquétrou était dans l'allégresse à votre vue !... car ce pauvre Languéquétrou, jusqu'au dernier moment, craignait de trouver à son bord une autre dame qui eût pu, elle aussi, avoir été sur le quai dans le dessein de prendre le *Bahia !*

— Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait passer un mauvais moment !

Languéquétrou lui baisa la main comme un bon chien fidèle :

— Battez-moi ! dit-il.

Non seulement elle ne le battit point, mais elle ne lui retira pas sa main tout de suite...

Le roi des Patagons soupira avec la dernière humilité :

— Le bonheur de Languéquétrou serait parfait, dit-il, si la senhora lui permettait de la conduire, comme il le lui a déjà proposé, à Montevideo ! Que la senhora songe qu'elle arrivera là-bas bien avant le *Bahia*. Celui-ci est un gros et lourd navire qui fait toute la côte depuis

la Guyane jusqu'à Buenos-Ayres avec des escales dans tous les ports un peu importants. Avec lui, vous vous arrêterez à Santos, Pararragua, Laguna. Rio Grande do Sul. est-ce que je sais, moi ! Tout ceci n'offre aucun intérêt pour la senhora !...

— Prince, vous êtes un grand enfant !... Ce que vous me demandez est impossible !... Je ne puis rester sans robe et sans linge et sans femme de chambre...

— Mais nous nous arrêterons à Santos pour prendre votre femme de chambre et vos malles !... et ainsi vous pourrez tranquilliser tout le monde sur votre sort et rassurer votre impresario qui doit être inquiet !...

— Évidemment ! c'est une solution ! fit Irène.

— Songez, senhora, que si vous acceptez, nous aurons tout le temps de passer vingt-quatre heures dans le *sertao* et que Languéquétrou pourra vous faire les honneurs de sa fazenda !

— Qu'est-ce que c'est que ça, le *sertao ?*

— Comment ! vous n'êtes jamais allée dans le *sertao ?*... Mais c'est extrêmement curieux !...

— Ah ! prince !... vous me tentez !... vous me tentez !... Savez-vous bien qu'avec vos airs de bon toutou coupable, vous me faites faire tout ce que vous voulez !

Quand ils arrivèrent à Santos, ils apprirent que le *Bahia* venait d'en repartir.

— Nous l'aurons rejoint avant la fin du jour ! dit Languéquétrou. Il avait sur nous plus de trois heures d'avance et nous venons de le manquer de peu.

De fait, ils aperçurent bientôt le *Bahia* devant eux, à l'horizon.

Ma Casa força ses feux. Irène était de plus en plus tranquille. Une mer d'huile, une traversée heureuse, des esclaves à ses pieds. Sa cabine était coquette. Elle y goûta un doux repos !...

Quand ils arrivèrent devant Pararragua, où était le *Bahia*, elle trouva très naturelle cette nouvelle proposition de Languéquétrou :

— Pourquoi vous déranger, senhora !... Mon officier (ou moi-même si vous le désirez) ira à bord du *Bahia* avec une lettre de vous à votre femme de chambre et

la ramènera avec les malles. Vous donnerez également une lettre pour votre impresario.

Elle se mit à écrire dans le salon-fumoir, sur le papier à en-tête de la *Casa*, un joli petit papier bleu, couronné d'or, sans doute les armes du roi des Patagons (un bouclier soleil croisé de deux flèches)... « Ma chère Sylvie, vous devez vous demander ce que je suis devenue. Je vous raconterai cette aventure qui est la plus drôle que vous puissiez imaginer. Je suis à bord de *Ma Casa* avec le roi des Patagons qui est délicieux pour moi et qui fait toutes mes volontés. Faites comme lui et je continuerai à vous traiter comme une amie que vous êtes devenue pour moi. Suivez l'officier qui vous remettra cette lettre et n'oubliez aucune malle ! J'écris en même temps à Hauptmann qui doit être dans un bien triste état !... Mais il n'y va point de ma faute si je ne l'ai pas prévenu, comme je le lui expliquerai. A bientôt, ma chère Sylvie ! » Et elle signa : « Irène de Troie (de la Comédie-Française). »

Elle remit la lettre à Languéquétrou qui la mit dans sa poche et remercia avec effusion.

— Attendez ! fit-elle... il faut encore que j'écrive à mon impresario.

— A vos ordres !... fit l'autre en s'inclinant. Et il alla faire un tour sur le pont... Elle écrivait encore quand Antonio entra dans le fumoir.

— Vous êtes content, dit-elle au jeune officier, de me conduire à Montevideo ?...

— Je voudrais vous faire faire le tour du monde toute ma vie, illustrissima senhora ! répliqua l'autre en la regardant d'un air languissant.

— A bord de *Ma Casa* ce serait charmant ! fit Irène avec politesse...

— Oh ! on ne manque de rien à bord de *Ma Casa !*... Du reste nous avons eu tout le temps de nous approvisionner à Rio !...

— Mais vous y êtes arrivé de nuit, lui dit-elle.

— Oui, mais nous y sommes restés huit jours !...

— Comment cela ! fit-elle, stupéfaite... quand je suis venue à votre bord, vous étiez là depuis huit jours ?...

— Huit jours pleins, senhora !...

Languéquétrou lui avait donc menti, en lui affirmant que *Ma Casa* venait d'arriver à Rio et qu'il lui eût été impossible de lui proposer de voyager plus tôt... Elle se mit à réfléchir tout en continuant d'écrire à Hauptmann. La voyant occupée, Antonio, discrètement, s'en fut. Et elle arracha la lettre qu'elle écrivait à son impresario. Sur ces entrefaites Languéquétrou se présenta et vit le papier en morceaux.

— Vous êtes embarrassée pour expliquer votre escapade à M. Hauptmann !... fit-il en souriant.

— Oui, dit-elle, j'ai réfléchi !... Il vaut mieux que je le voie moi-même. Après, nous pourrons continuer ce charmant voyage tranquillement et j'aurai l'esprit plus libre !

Languéquétrou ne broncha pas :

— Comme la senhora voudra ! dit-il. Et il sortit sur le pont...

Quelques instants plus tard, comme elle se félicitait à tout hasard de sa ruse, et se préparait à quitter le bord, elle se souvint que Languéquétrou avait toujours dans sa poche la lettre à Sylvie. Elle alla la lui demander :

— La lettre que je vous ai donnée est devenue inutile ! Vous seriez tout à fait aimable de me la rendre !...

— Je l'ai donnée à Antonio qui devait se rendre sur le *Bahia*.

— Veuillez, je vous prie, la lui demander !...

— Je n'y manquerai pas, senhora !...

— Au fait, je la lui demanderai moi-même. C'est lui qui doit m'accompagner à bord du *Bahia ?*

— Non, senhora !...

— C'est vous, alors ?

— Non plus, senhora !

— Et qui donc viendra avec moi à bord du *Bahia ?*

— Personne, senhora !

Dans le même moment une certaine trépidation parcourut le joli petit navire... c'était la machine qui se remettait en marche... Et *Ma Casa* recommença de glisser sur les eaux.

— Comment ! nous repartons ! s'écria Irène.

— Oui, senhora !... vous n'avez plus confiance en Languéquétrou... Languéquétrou n'a plus confiance en

vous... Vous ne seriez plus revenue à bord de *Ma Casa !*

— Ah ! par exemple !... s'écria-t-elle... Vous allez donner l'ordre de stopper tout de suite !... Savez-vous bien, monsieur, que ce que vous faites là est indigne d'un galant homme !

— Languéquétrou n'est pas un galant homme puisqu'il est indigne de la confiance de la senhora !

— Mais, vous m'enlevez, monsieur !... Cette fois-ci, vous m'enlevez !... Réfléchissez bien !... Cela peut être très grave !...

— Je vous enlève ! dit Languéquétrou... je vous enlève jusqu'à Montevideo !... c'est un crime, je le sais !... mais si vous devez tuer Languéquétrou, ne le tuez, je vous prie, senhora, qu'en arrivant !... Languéquétrou aura passé quelques heures de plus avec la senhora !...

En disant cela, le regard de Languéquétrou se voilait étrangement... Languéquétrou était redevenu « Cœur sombre ».

Irène le regarda avec une grosse inquiétude... puis elle le quitta brusquement, furieuse ! Elle sentait bien qu'elle le supplierait en vain d'aller rejoindre le *Bahia.*

Elle s'enferma dans sa cabine... Elle fit savoir qu'elle ne dînerait pas...

La nuit tombée, elle sortit un instant sur le pont. Elle y rencontra Antonio.

— Ce que fait là votre patron, lui dit-elle, dépasse toutes les règles de la plaisanterie permise. On ne se conduit point de la sorte avec une femme comme moi ! Votre patron est un sauvage ! Vous pourrez le lui dire de ma part ! Il a perdu toute mon estime !... Quand serons-nous à Montevideo ?

— Cela dépend du temps que la senhora passera à la fazenda, soupira l'officier avec douleur.

— Je ne veux plus aller à sa fazenda !... dites-lui encore cela de ma part ! ne l'oubliez pas !... A propos, rendez-moi ma lettre !

— Quelle lettre ?

— Ma lettre, qu'il vous a remise et que vous deviez porter au *Bahia !*

— Il ne m'a remis aucune lettre !

— Mais c'est effrayant ! s'exclama Irène... mais où

suis-je ?... Il peut faire de moi tout ce qu'il veut, cet homme-là ! et, avec ma lettre, il pourra prétendre que c'est avec mon consentement !... mais c'est abominable !... Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Où me mène-t-on ?...

— Dans le *sertao !* répondit l'autre d'un air fort lugubre.

Il poussa encore un soupir et s'éloigna.

Elle se traîna dans sa cabine, s'y enferma à nouveau, poussa les verrous... Elle claquait des dents. Et çà n'était pas de rage... Irène avait peur !...

XII

Partez !... Partez !... Vous savez ce que vous ne devriez pas savoir !...

Macbeth. — SHAKESPEARE.

Elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Le matin on lui apporta du linge, une jupe et une veste de coutil blanc, comme les femmes en portent souvent à bord. Elle ne voulut pas toucher au linge, qui était cependant des plus fins et tout neuf, elle se résigna à passer le vêtement blanc qui était à peu près à sa taille ; elle ne pouvait garder éternellement sa toilette de la fameuse soirée de gala, la robe de surah très décolletée avec laquelle elle avait fait sa conférence sur les « bienfaits de la civilisation » au Théâtre municipal et sur laquelle elle n'avait eu que le temps de jeter son manteau en quittant le palace.

Malgré l'art avec lequel elle savait user des crayons et de la poudre, il n'était point difficile de voir qu'Irène de Troie avait passé une fort méchante nuit. Malheureusement pour elle et pour les autres, et en particulier pour le jeune Antonio, ses malheurs, en donnant à ses yeux un cerne sombre et naturel, l'avaient faite plus belle encore. Une mauvaise nuit, cela va très bien à une jeune et jolie femme ; cela la rend intéressante.

La journée s'annonçait merveilleuse. Irène sortit sur le pont, prête à prendre la direction de l'aventure puisqu'elle était obligée de la courir. Languéquétrou vint aussitôt à elle. Il était sérieux et un peu triste.

— Je sais, lui dit-il, que vous ne me pardonnerez

jamais. Mais Languéquétrou sait souffrir ! Quel jour faut-il que la senhora soit à Montevideo ?

— Le plus tôt possible, répondit Irène.

— Mais enfin ! quel jour aura lieu la représentation ?

Elle mentit d'un jour sur la date qu'elle avançait.

— Bien ! fit Languéquétrou. Vous y serez et nous aurons encore le temps de passer vingt-quatre heures à la fazenda...

— Je ne veux pas aller à votre fazenda !

— C'est tout près d'ici, dans le *sertao !*

— Pour moi, c'est comme si vous me disiez qu'elle est dans la lune !... Je n'irai pas dans la lune, même avec vous, surtout avec vous !... Je vais à Montevideo !...

Et elle le laissa là, entrant dans le fumoir où elle espérait trouver Antonio. Mais Antonio n'y était point.

Il y avait un atlas sur la table, un des derniers livres parus sur la géographie du monde. Elle le feuilleta. Elle arriva au Brésil.

Elle en regarda les cartes, les photos, elle lut le texte, qui était court et substantiel. « Au Brésil, la forêt est partout présente autour des villes qu'elle enserre. Dans cette zone côtière, le domaine de l'homme ne déborde guère au delà de la superficie des villes. Malgré l'effort prodigieux et intelligent accompli par un gouvernement que n'arrête aucune difficulté et qui fait tout pour augmenter le réseau des chemins de fer, on peut dire que le développement du sol d'où sortiront d'incalculables richesses est à peine commencé.

» Presque partout, l'agriculture est routinière, gênée par l'indolence, l'apathie, l'irrégularité de la main-d'œuvre nègre (depuis la suppression de l'esclavage) et le manque de communications. Seules les plaines et les vallées proches de la côte sont mises en valeur. L'intérieur est à peine entamé. Là, chacun a sa vie propre, *est séparé des autres par une sorte de cloison étanche.*

» Passé cette zone côtière, on se trouve dans la forêt vierge, domaine des Indiens, qui forment des peuples divers, avec toutes les variétés possibles de taille, de physionomie, d'intelligence, de dialecte et de mœurs. Certaines tribus ont encore une existence absolument primitive, comme nos ancêtres de l'âge de pierre ou du

bois, ne sachant ni cultiver le sol, ni domestiquer l'animal, ni tisser les fibres textiles, ni même souvent nager ni construire un canot. Absolument nus, les lèvres, les oreilles déformées par des ornements de bois, ils s'abritent sous des huttes formées de quelques feuilles soutenues par des branches d'arbres, ramassent les fruits sauvages, chassent ou pêchent avec le lasso, l'arc ou la sarbacane ; les sons rauques qui s'échappent de leurs lèvres méritent à peine le nom de langage humain.

» Ces peuplades sont les plus rares. D'autres tribus avaient, même avant la conquête, une civilisation moins rudimentaire. Les Indiens de ces tribus savaient construire des huttes, tissaient des hamacs et des filets, confectionnaient des poteries ornées de dessins grossiers. Ils entrèrent en contact avec les missionnaires et ne repoussèrent point d'emblée les bienfaits de la civilisation. D'autres, après y avoir semblé prendre un certain goût, s'en lassèrent vite, à cause du travail qu'on leur imposait. Les indigènes purs jouissent encore aujourd'hui avec volupté de leur droit de ne rien faire. Même ceux qui consentent à s'employer pour un temps au service des planteurs retournent le plus tôt possible à l'ombre des grands bois où la nature leur fournit sans peine le peu dont ils ont besoin, et où ils « vivent de paresse ». Les anthropophages sont rares. Le *sertao*, qui est immense, est formé par cette région, qui, au delà de la zone côtière, s'éloigne des centres civilisés. C'est là le domaine des Indiens. »

Elle savait maintenant ce que c'était que le *sertao* ; elle en savait peu de chose en vérité, mais cela lui suffisait pour passer une très mauvaise journée et lui couper l'appétit.

En effet, elle ne toucha guère au repas qu'on lui apporta dans sa cabine puisqu'elle refusait de s'asseoir à côté de Languéquétrou.

Cependant le joli petit navire continuait immuablement sa route, longeant, par moment, la côte brésilienne. Il avait laissé loin derrière lui le *Bahia*, mais on avait toujours le cap sur Montevideo. Que redoutait-elle au fond ? Elle fit un gros effort pour dominer une fois de plus son émoi et tâcha d'envisager normalement

la situation. *Il* ne la débarquerait pas de force. Rien jusqu'alors dans ses manières ne pouvait lui permettre de supposer la possibilité d'un tel attentat ! Et puis Languéquétrou paraissait se rendre parfaitement compte de ses actes. S'il faisait une chose pareille, il pouvait s'attendre à mille ennuis avec un gouvernement qui ne tenait certainement point à ce que le Brésil fût considéré par le monde entier comme un repaire de sauvages, car dans le monde entier ce serait un joli tapage, le jour où l'on apprendrait que l'on avait forcé Mlle Irène de Troie (de la Comédie-Française) à faire un tour en forêt malgré ses protestations !

Elle réfléchit encore...

Au fait, il ne s'agissait que d'aller faire un tour en forêt ! Languéquétrou, dans son obstination de barbare, nouveau venu aux bienfaits de la civilisation, n'était en réalité coupable que d'un geste un peu trop audacieux : il voulait faire les honneurs de sa fazenda à une artiste qui eût préféré se rendre d'une traite à Montevideo ! Le monde entier crierait-il autant que cela ?

Et il ne pouvait être question que de cela ! Elle voyait du drame alors qu'elle n'en était qu'à la comédie ! Et ça n'est du reste que dans les mélos, tout à fait passés de mode, que l'on enlève les jeunes et jolies femmes pour attenter à leur vertu avec menace de mort !

Dans les mélos, Irène ! Dans les mélos et dans les journaux qui rapportent les faits divers de Paris, de Londres et de quelques autres capitales que n'entoure point le *sertao !*

Que de femmes découpées en morceaux, dépecées après « les derniers outrages », jetées au poêle ou enfouies dans un trou, dans dix trous... un par morceau !

Pourriez-vous jurer, Irène, que Languéquétrou n'est pas capable de commettre un crime et de creuser dix trous ?...

Alors que dans cette Europe, que la civilisation submerge de ses bienfaits, on peut — bien souvent impunément — commettre de pareilles horreurs, pourquoi un Patagon, qui vit dans la forêt vierge, loin des sergents de ville, se gênerait-il ? Je vous le demande, Irène, je vous le demande !

Hélas ! Irène aussi se le demandait !... C'était la seconde nuit qu'elle ne pouvait fermer l'œil... Elle s'enveloppa dans son manteau et s'en fut respirer un peu sur le pont... Elle tomba sur un banc à l'arrière.

Elle ne vit que le timonier debout sur la dunette. Languéquétrou dormait, lui !... Tout était si calme à bord, et dans le ciel et sur la mer !...

Languéquétrou dormait, du sommeil de l'innocence peut-être, et elle était là, elle, à se faire des imaginations !...

Soudain, émergeant de derrière un rouf, une ombre apparut. Elle reconnut Antonio. Il prenait des précautions pour ne pas être aperçu du timonier et il vint échouer près d'elle, derrière elle. Enfin il se blottit contre son épaule.

— Pauvre, pauvre senhora ! murmura-t-il à l'oreille d'Irène, dans un souffle qui lui caressa désagréablement la nuque...

Elle tressaillit, non point parce que cet homme était vraiment trop près d'elle, mais parce qu'il l'avait plainte...

— Dites-moi tout ! fit-elle, en lui prenant la main et en la lui pressant de cette façon assurément *encore* correcte mais si joliment amicale que don Manoël de Carangola avait tellement appréciée sous les ombrages enchanteurs du Paseo Publico... dites-moi tout et je vous considérerai comme un ami !...

— Plus bas ! lui souffla-t-il, si *l'on* savait que je suis ici et que je vous parle en cachette, *sa* colère serait redoutable. On ne sait pas ce dont cet homme-là est capable au fond !

— Pourquoi le servez-vous ?

— Parce qu'il le faut !... Je ne descends jamais à terre ! Je suis recherché par la police... j'ai tué une femme qui me trompait... et puis il paie cher !... j'amasse mon pécule... dans deux ans, j'irai me réfugier en Europe... Il paraît que là-bas la police vous laisse faire tout ce que vous voulez !...

— Vous avez tué une femme !... Vous me dites cela comme la chose la plus naturelle du monde !... mais savez-vous bien que vous êtes terribles dans ce pays-ci !...

— Je crois que dans tous les pays, tous les hommes qui aiment peuvent devenir terribles... quand une femme se joue d'eux, vraiment !... Cependant je ne suis pas méchant... j'ai un caractère très doux !... Enfin, n'en parlons plus !... Adieu, senhora, je me sauve parce que si *l'on* m'apercevait jamais !... Je le crois très jaloux... Vous ne l'aimez pas, dites ?

— Oh ! non !... mais ne vous en allez donc pas comme cela !... A cette heure-ci, il dort !

— Oui, il dort, sans quoi je ne serais pas ici ! mais il y en a d'autres qui ne dorment pas !...

— Pourquoi avez-vous dit : « Pauvre femme ! » (elle lui serra à nouveau la main). Quel danger croyez-vous donc que je cours ?

— Je n'en sais rien !...

— Mais enfin, que va-t-il m'arriver ?

— Je n'en sais rien !

— Alors, pourquoi avez-vous dit : « Pauvre femme ! »

— Parce que justement je ne sais point ce qui peut vous arriver !

Il soupira encore : « Pauvre femme ! »

Ces deux mots la mettaient hors d'elle. Elle lui serra encore la main, cette fois avec une véritable fièvre...

— Voyons : vous en savez plus que vous ne me dites ! parlez, je vous en conjure !...

— Eh bien, je vais vous dire une chose !... une chose !... ça n'est peut-être rien... on ne sait pas !... mais ça peut être épouvantable, est-ce qu'on sait ?...

Elle l'écoutait, haletante. L'autre se rapprocha encore : ses lèvres touchaient presque son oreille.

— Vous n'êtes point la première femme qui vient ici !... Il y a eu avant vous des Françaises... Il adore les Françaises... Voilà pourquoi il a gardé son magasin de la rue do Ouvidor... Il leur fait le plaisir de les inviter à sa fazenda... Elles partent joyeuses !... je ne les ai jamais revues !... Et maintenant, partez !... quittez-le ! le plus tôt possible !... *Vous savez ce que vous ne devriez pas savoir !...*

Il s'était levé à demi, prêt à se glisser à nouveau derrière le rouf... Elle le retint, s'accrocha à lui.

— Mais il m'est impossible de partir !... Comment voulez-vous que je parte ?

— Vous ne serez pas toujours à bord !... quand vous serez à terre, à la première occasion, échappez-vous !... avant d'arriver à la fazenda... puisque... puisqu'elles n'en sont jamais revenues !...

— Mais où est sa fazenda ?

— Je n'en sais rien !

— Il y a pourtant des gens qui y sont allés ?

— Je ne connais personne qui puisse dire qu'il est allé à sa fazenda... personne !... absolument personne !...

— Ne vous en allez pas !... Antonio ! Antonio ! mon ami !

— Plus bas, plus bas ! au nom du ciel, plus bas, senhora !...

— Comment voulez-vous que je m'échappe toute seule dans ce pays désert !...

— Je ne sais pas, moi... Au premier champ, à la première culture, sauvez-vous... Vous ne tarderez pas à découvrir une fazenda ! et je vous souhaite que ce ne soit pas la sienne !...

— Antonio !... mon cher Antonio !... Mon enfant ! écoutez-moi encore !... Vous me disiez que vous vouliez quitter l'Amérique, aller en Europe ! eh bien ! je vous ramènerai en Europe, moi !... et l'on ne vous tracassera plus pour cette vieille histoire !... une faute de jeunesse, Antonio !... j'en fais mon affaire !... Partons ensemble, Antonio !

Antonio la regarda... La main d'Irène était plus pressante que jamais... et il la lui serra, lui aussi, nerveusement, douloureusement...

Il se pencha sur elle...

— Vous le voulez ?... implora-t-il.

Les lèvres d'Irène remuèrent... mais elle n'eut pas même le temps de dire oui !... Il y avait collé les siennes... Ce fut un baiser brutal, sauvage, qui lui déplut souverainement, mais qu'elle subit tout de même.

Quand elle put parler, ce fut elle, cette fois, qui lui dit :

— Partez maintenant !... que l'on ne nous surprenne pas !

— C'est entendu ! dit-il, la voix rauque... Tout est entendu !... quand vous serez débarquée, je quitterai *Ma Casa* sans que l'on s'en aperçoive... et je vous suivrai !... et je vous jure que je vous sauverai !...

Il partit après lui avoir demandé encore un baiser que, réflexion faite, elle n'osa pas lui refuser...

XIII

De la chambre nuptiale
Quel est celui qui sort ?
C'est Azraël, c'est l'ange de la mort !

Talaba. — SOUTHEY.

Accablée par ses précédentes insomnies, Irène, revenue dans sa cabine, céda à un sommeil de plomb. Quand elle se réveilla dans la matinée, elle fut surprise du bruit singulier qui venait du pont. Des pas précipités, des commandements, puis le silence, puis une espèce de litanie répétée par une douzaine de voix dans cette langue qu'elle ne connaissait pas.

Elle se leva vivement, passa son manteau et arriva sur le gaillard d'arrière pour voir un corps, enveloppé dans un sac glisser sur une planche qu'inclinaient deux matelots et plonger dans la mer qui se referma sur lui.

L'équipage rangé autour de ces deux hommes répéta sa litanie, puis sur un commandement de Languéquétrou, qui avait sa casquette à la main, se dispersa en silence.

Irène cherchait Antonio, très impressionnée par cette lugubre cérémonie.

— Ne cherchez plus Antonio, lui dit d'un ton fort triste Languéquétrou, le pauvre jeune homme est mort ! Il lui est arrivé un malheureux accident cette nuit... Pourquoi me regardez-vous comme cela ?... C'est affreux, évidemment, mais Languéquétrou n'y peut rien !...

— Ne m'approchez pas, vous me faites horreur !...

Et elle recula, s'agrippant derrière elle au bordage pour ne point tomber. Elle était d'une pâleur de cire

et ses yeux agrandis considéraient avec épouvante le roi des Patagons.

— Qu'imaginez-vous donc ? lui dit celui-ci à voix basse et sur le ton le plus lugubre... Le malheureux garçon est tombé dans la cale par l'écoutille qui était ouverte et qui aurait dû être fermée !... Il s'est brisé la colonne vertébrale !... je le déplore au moins autant que vous !... Il m'était très utile et jusqu'au jour de votre arrivée ici très dévoué !... j'avais eu l'occasion de lui rendre un gros service dans un moment critique et il faisait tout pour m'être agréable... Et puis brusquement il a changé... j'ai bien vu qu'il était devenu amoureux de vous !... Qui ne le deviendrait pas ?... Alors il n'a plus su ce qu'il faisait ?... Son service en souffrait... Cette nuit encore il l'a négligé pour vous entretenir de je ne sais quoi pendant plus d'une heure... Ne le niez pas, je le sais !... Je sais tout ! L'on me dit tout !... Il est sorti de cette... conversation tel un homme ivre... Pendant que vous étiez rentrée et que vous dormiez, il errait autour de votre cabine comme une ombre... Il s'est glissé ensuite sur le gaillard d'avant et a poussé lui-même le panneau de l'écoutille, sans faire le moindre bruit, ce qui n'était pas facile, du reste... Qu'allait-il chercher là-dedans ?... Quelque provision ?... Quelque caisse ?... Quelque objet qu'il y avait caché ?... S'il avait besoin de quelque chose, il n'avait qu'à me le demander... je ne lui ai jamais rien refusé !... Il a tâté du pied l'échelle de cale, il a dû la manquer... faire un faux mouvement... et il est allé se tuer, là en bas !... Voilà !... Languéquétrou vous a tout dit !

Elle ne lui répondit pas. Elle rassembla ses forces pour le quitter, ne plus le voir, ne plus l'entendre.

Il y avait de tout dans cet homme qu'elle avait devant elle : une infernale astuce, de l'hypocrisie, une apparente naïveté, une intelligence aiguë... et *du crime !...*

Il l'arrêta :

— Pardon ! me croyez-vous ?...

— Lâchez-moi, râla-t-elle... lâchez-moi !

Il la lâcha, mais elle ne put s'enfuir si vite qu'elle n'entendît ces paroles prononcées sur un ton assez sévère

— Je ne suis pas responsable de sa mort, moi !...

Cette dernière phrase devait la poursuivre longtemps. C'était en effet par elle qu'Antonio était mort ! mais l'assassin ?... L'assassin !... Et elle était au pouvoir de cet homme !... Était-elle si coupable d'avoir essayé de lui échapper même au prix d'un baiser ?...

Elle se jeta sur sa couchette et, la tête enfouie dans l'oreiller, elle pleura... elle pleura !...

Car elle savait bien que si Antonio avait pu penser que pour risquer une pareille affaire, où il y allait de sa sécurité, et aussi d'une trahison envers un homme qui lui avait rendu un immense service, il n'obtiendrait d'Irène rien d'autre qu'un baiser, si Antonio avait pu prévoir cela, il aurait certainement trouvé que c'était payer un peu trop cher sa dangereuse aventure !... mais quoi ? Qu'aurait fait une autre à sa place ? Elle aurait été moins vertueuse ? Elle aurait promis davantage ! Elle se serait donnée toute ? Est-ce qu'Antonio aurait échappé par ce fait à la vengeance de Languéquétrou ?... Le malheureux n'en serait pas moins mort !...

Cette dernière réflexion sécha ses larmes

XIV

Le sertao

Deux heures plus tard, le joli petit navire, longeant au plus près de la côte, entra dans une crique profonde puis s'enfonça dans un labyrinthe d'îles ombragées par des lataniers et des palmes, puis pénétra dans une rivière d'une inappréciable fraîcheur sous un gigantesque berceau de mangliers qui formaient d'étranges enlacements avec leurs lianes et leurs racines. Le courant charriait des fleurs, d'admirables orchidées. Languéquétrou, étendu sur le pont dans un rocking-chair, semblait goûter cette minute suave.

Il ne tournait pas la tête vers Irène qui, à quelques pas de là, le guettait avec une angoisse farouche.

Alors « Cœur sombre » demanda une guitare qu'on lui apporta et il chanta d'une voix profonde et pleine d'un charme douloureux la plus heureuse des Redondilhas de Camoëns :

Agnella captiva
Que me fee captivo
Porque nella vivo...
Jel nao quer que viva
Eu nunca virosa...

. . . . . .

« Cette captive qui me tient dans les fers (puisque je vis en elle) ne veut plus que je vive ! Je n'ai jamais aperçu dans un bouquet, une rose qui me charmât davantage, je n'ai jamais aperçu de fleurs dans la campagne, ni d'étoiles dans les cieux, qui puissent rivaliser

d'éclat avec l'objet de mes amours... Elle possède, avec un visage adorable, des yeux doux, sombres et languissants et cependant qui m'assassinent ; je trouve en elle la fin de tous mes maux ; elle est la captive qui me tient captif elle ne veut plus que je vive, mais puisque je vis en elle, il faut bien que je vive ! »

Quand il eut terminé il se leva et passa près d'Irène, sans la regarder mais en prononçant :

— Mon excuse est dans ces vers ! Que la senhora me pardonne !

Et il alla s'enfermer à son tour dans sa cabine.

Irène était de nouveau en proie à des sentiments contradictoires. Ce chant avait fait sur elle une impression assez troublante... Elle haïssait déjà moins Languéquétrou... Comme elle était loin, avec lui, de la littérature de bibliothèque de M. le secrétaire perpétuel !... Un homme qui avait cette voix-là et qui sentait comme lui la poésie de l'auteur des *Lusiades*, était-il vraiment un méchant homme ?

Ce qu'il avait dit de l'accident arrivé à Antonio était, en somme, fort plausible...

Il ne lui avait même point caché à elle qu'il s'était aperçu de l'amour d'Antonio. Mais il n'en avait rien dit à Antonio. Il avait l'orgueil d'un prince qui ne saurait s'intéresser aux passions des petites gens et que ces passions ne sauraient atteindre. En ce qui la concernait, il lui avait sans doute fait l'honneur également de la placer si haut qu'elle ne pouvait entendre les soupirs d'un Antonio !... Tout cela ne manquait point d'une certaine allure...

Bref, Irène était étrangement perplexe. Si le seul crime de cet homme était de l'aimer et de lui faire visiter sa fazenda pour la garder quelques instants de plus près de lui, il n'était pas à maudire, mais à plaindre. Il l'aimait et elle allait partir !...

Tout de même, en dépit de tous ses beaux raisonnements, Irène eût voulu être déjà partie...

Maintenant c'étaient les paroles d'Antonio qui lui revenaient à l'esprit : « Partez ! partez !... quittez cet homme le plus tôt possible ! *Vous savez ce que vous ne devriez pas savoir !* »

Or, au fond, elle ne savait rien !... Et lui non plus ne savait rien !... Il le lui avait avoué : « C'est peut-être épouvantable... ce n'est peut-être rien du tout ! »

Quelques demoiselles avaient pris le chemin de la fazenda et Antonio ne les avait jamais revues !... mais puisqu'il ne quittait jamais son bord !...

Bien d'autres chemins que celui-ci devaient conduire à la fazenda... Ces demoiselles n'étaient pas absolument obligées de revenir sur le bateau d'Antonio !... Il y avait des ports le long de la côte !... d'autre part le Paraguay n'était pas si loin ! si loin !... Et depuis quelques années, on ne cessait de construire des chemins de fer qui s'enfonçaient dans la forêt, et dans ce fameux *sertao* qui n'était peut-être pas si sinistre, après tout !

Ainsi allaient les pensées d'Irène, propres à calmer l'angoisse qui lui pesait parce que, justement, la contrée qu'elle traversait était des plus plaisantes. On ne pouvait s'imaginer autrement le paradis terrestre, avec ces arbres géants, ces fleurs, cette lumière, cette atmosphère odorante et le chant des oiseaux... La gent ailée n'était point tenue en cage ici comme dans les jardins de M. le secrétaire perpétuel !...

Ah ! si Irène, au lieu de ces oiseaux lumineux, se fût trouvée en face d'un vol de vautours !... si seulement il avait fait nuit au lieu de faire jour... elle n'aurait pensé qu'à Croquemitaine !... Nous aussi, du reste ! En vérité, nous sommes tous des enfants !

Ma Casa stoppa soudain devant une petite plage où se trouvait réuni un peuple d'indigènes qui saluèrent son arrivée par des cris joyeux. Ces hommes étaient à peu près nus et tatoués des pieds à la tête. Ils n'avaient rien cependant de féroce. C'est tout juste si l'on remarquait dans leurs faces de bon accueil une mâchoire un peu proéminente, ce qui, du reste, ne signifie rien, car nous connaissons des messieurs qui sont depuis de longues années au régime végétarien et qui ont la mâchoire plus déplaisante que celle de certains carnassiers. Enfin nous avons vu les bouches les plus civilisées ne rien laisser autour des os de côtelettes !

Le débarquement des malles et ballots divers se fit avec une promptitude remarquable, grâce à une glis-

soire qui établit la communication entre le yacht et le rivage. Les matelots de *Ma Casa* n'eurent même pas à descendre. Quand l'opération fut terminée, Languéquétrou vint à Irène et lui offrit le bras :

— La senhora ne refusera pas de faire un tour dans ma propriété ?

— Nous sommes donc arrivés ? demanda-t-elle.

— Pas tout à fait, mais cela ne tardera guère.

Elle eut un mouvement d'hésitation. Mais quoi ! s'il avait de mauvais desseins, pourrait-elle être en pire danger qu'à bord de ce yacht où il la tenait à son gré prisonnière ? Tandis qu'à terre, si elle le jugeait nécessaire, il lui serait beaucoup plus facile de s'enfuir... Antonio n'avait-il pas été de cet avis ? Pauvre Antonio !...

Elle résolut de dissimuler son inquiétude et mit la main sur le bras de Languéquétrou...

Une litière l'attendait ; une admirable litière, tout à fait confortable, avec des coussins de soie brodés d'or au milieu desquels, en d'autres circonstances, elle se serait étendue avec volupté. Quatre porteurs magnifiques, aux torses de bronze, la soulevèrent dès qu'elle y fut assise et établirent solidement tout cet édifice sur leurs épaules. Elle découvrit alors un petit négrillon, haut comme une botte, qui portait un chasse-mouches fait de feuilles de palmier, avec une gravité des plus comiques. Cléopâtre n'eût pas été mieux servie.

Derrière elle, la caravane s'organisait, les porteurs chargeaient les bêtes. Languéquétrou était monté à cheval. Il venait le dernier et paraissait rêver...

On se mit en marche, suivant une piste qui pénétrait dans la forêt.

A hauteur de sa litière, elle eut bientôt remarqué un indigène. Il semblait commander aux autres et avoir reçu l'ordre de veiller sur elle, car il ne la quittait point.

C'était un noble vieillard très décolleté, selon la mode du *sertao*, mais les cercles et autres figures géométriques que l'on apercevait, distribués en abondance sur sa peau de parchemin, n'étaient pas plus désagréables à voir que les marques des ventouses sur le dos de ces

dames dans les nuits de dancing de notre chère vieille Europe.

La figure avait de belles lignes. L'étrange de cette physionomie résidait dans l'absence totale de cils et de sourcils. Ne nous étonnons point trop : l'épilation chez nous a déjà commencé son œuvre et nous ne savons où elle s'arrêtera.

Il portait haut la tête et, près d'Irène, se renfermait dans un dédaigneux silence. Cependant, jamais elle n'avait senti autant le besoin d'un confident.

Il savait peut-être le portugais. Elle lui adressa un fort joli compliment sur la façon dont il avait organisé la caravane et sur le plaisir qu'elle avait à pénétrer dans ce pays merveilleux.

Il lui répondit qu'il n'était point de ce pays, que son pays était beaucoup plus au nord mais que, chassés depuis des siècles par les blancs, ses ancêtres étaient venus se réfugier dans cette forêt pour vivre la libre vie, la seule qui fût vraiment digne de l'homme tel que Tarou l'a créé !

— Qui est ce Tarou ?

— C'est un Dieu juste mais terrible ! Il punira les blancs !

— On ne vous a jamais parlé des bienfaits de la civilisation ? demanda Irène.

— Je connais encore ce mot-là, proféra-t-il amèrement... *vos piayes*...

— Qui sont les « piayes » ?

— Vos prêtres, vos sorciers me l'ont répété vingt fois par jour... mais les actions des « civilisés » démentent leurs beaux discours ! Faites-vous de beaux discours, vous aussi, senhora ?

— Non ! déclara nettement Irène qui tenait à se faire un ami du noble vieillard.

— Le silence vaut mieux que le mensonge ! lui dit-il en manière de compliment. Je n'aurais pas voulu vous entendre, comme tous les visages pâles, nous dire que c'est par humanité que l'on nous arrache l'héritage de nos ancêtres... et nos territoires de chasse !...

Un sourd ricanement sortit de sa poitrine.

— La civilisation ! Je l'ai rencontrée plus d'une fois

sur mon chemin !... Les visages pâles la portent aux canons de leurs fusils !

— De quelle tribu êtes-vous ? demanda Irène qui regrettait maintenant cette conversation.

— De la plus illustre ! Nous sommes peut-être ici tout ce qui reste encore au Brésil des « Botocudos » !

— Les « Botocudos » ! s'écria Irène, mais j'en ai entendu parler comme d'une tribu anthropophage !

— Qu'est-ce, anthropophage ? demanda le noble vieillard.

— Ceux qui mangent leurs prisonniers, des hommes qui se nourrissent de chair humaine !

— Bien ! bien ! fit l'autre... je ne connaissais pas ce mot-là, mais nous sommes les derniers anthropophages !...

XV

Les trois Vierges

Des anthropophages ! Irène était tombée au milieu d'une tribu d'anthropophages ! ou plutôt on l'y avait conduite ! Et qui ?... Un planteur, habillé comme vous et moi, et plus riche assurément, qui avait autos, yacht, etc... et commanditait une maison de modes dans la rue de la Paix de Rio-de-Janeiro ! Oui, mais qui s'appelait Languéquétrou !

Décidément, il faut des générations pour faire d'un sauvage un véritable civilisé. Un bon tailleur, une belle conférence n'y sauraient suffire.

C'est déjà très dangereux d'être coquette avec un monsieur de la bonne société, mais avec un roi des Patagons, on ne sait pas où l'on va !...

Étendue dans sa litière, déjà à demi-morte et prête pour le repas des cannibales, Irène jetait autour d'elle des regards égarés. On avait quitté la voûte odoriférante de ces bois, qu'elle comparait tout à l'heure au paradis terrestre, pour entrer dans le vrai *sertao* qui est une brousse immense aux hautes herbes desséchées par un soleil de plomb, puis on arriva aux premiers contreforts d'une chaîne de montagnes et l'on pénétra dans l'horreur obscure de la forêt vierge.

A la limite de cette forêt se dressaient encore quelques pans de murs délabrés de ce qui pouvait avoir été autrefois une fazenda.

Le noble vieillard, d'un geste tragique, montra ces ruines et prononça d'une voix sourde : *Tres virgens !* (les Trois Vierges).

Après quoi, il disparut derrière la litière cependant que Languéquétrou venait prendre sa place.

Le roi des Patagons ne sembla pas s'apercevoir de l'état d'anéantissement dans lequel se trouvait Irène et il raconta en portugais une terrible histoire que nous pouvons traduire à peu près en ces termes :

« Il y a une quarantaine d'années, pas davantage, la fazenda des « Tres Virgens » contenait une nombreuse famille composée du père, de la mère, des aïeuls, de deux *rapazes* (garçons) et de trois *moças* (jeunes filles). La beauté de celles-ci était renommée. Aussi, une foule de prétendants soupiraient pour elles, mais sans parvenir à toucher leur cœur. La plus jeune se décida pourtant à accepter un époux. Un rapaz d'Iguapé réussit à se faire agréer, et le mariage fut résolu entre les grands-parents. A l'époque fixée pour la célébration, le rapaz se rendit avec les personnes de sa famille à la demeure de sa fiancée. Mais il trouva le fazendeiro et tous les siens plongés dans la désolation. Depuis la veille, la moça avait disparu.

» On battit les bois, on organisa même une expédition dans la forêt, car on avait eu vent de l'apparition de chasseurs botocudos dans le voisinage. Toutefois, on ne rencontra pas les sauvages, et il fallut se résigner à pleurer la belle moça, sans savoir ce qu'elle était devenue.

» Plusieurs mois s'écoulèrent.

» A son tour, l'aînée des filles du fazendeiro s'attendrit enfin, en faveur de l'héritier d'un riche senhor d'engenho (exploitation sucrière).

» Un soir, la moça et son futur époux devisaient non loin de l'habitation. L'heure du repas était arrivée. Les frères de la jeune fille, ne voyant personne apparaître, se rendirent au lieu où, d'habitude, les deux fiancés se retiraient pour causer à l'écart. Un affreux spectacle s'offrit à leurs yeux. Un homme gisait ensanglanté au pied d'un arbre ; c'était le fils du senhor d'engenho. Quant à leur sœur, ils ne la retrouvèrent pas. C'est en vain qu'on prodigua des soins au rapaz pour le rappeler à la vie ; une flèche lui avait percé le cœur ; il expira sans pouvoir prononcer un mot. C'est en vain aussi qu'on fit appel à tous les chasseurs de la contrée, et qu'un déta-

chement d'Indiens civilisés (soldados da conquista) s'enfonça dans les grands bois. Les sauvages s'étaient évanouis comme par enchantement, sans laisser de traces de leur passage.

» Lors de l'enlèvement de sa plus jeune fille le fazendeiro avait pu soupçonner quelque ennemi de sa famille d'être l'auteur de ce crime. La flèche à pointe elliptique (ouagické comm) qui traversait le corps de son gendre futur disait clairement de quelle main était parti le coup. Le senhor avait encouru, sans le savoir, la haine des Botocudos, et les Indiens s'acharnaient contre les objets de sa tendresse.

» Devenu défiant par ce double attentat, le fazendeiro usa de ruse et employa contre les Botocudos les stratagèmes dont ils se servent eux-mêmes afin de ne pas être surpris. Il fit creuser des chausse-trapes devant son habitation ; il plaça des chevaux de frise en maints endroits, et il exerça une surveillance de tous les instants. Ces précautions furent vaines. La dernière des trois sœurs disparut également sans qu'on eût signalé la présence d'un Botocudo dans les environs.

» Le malheureux père et sa femme inconsolable pensèrent mourir de chagrin. Les frères organisèrent une formidable expédition qui ne dura pas moins de quinze jours. La disparition des sauvages tenait de la magie ; on n'en rencontra pas un seul.

» Cependant on retrouva des traces de leurs haltes au milieu des bois. Des os à demi-rongés, des branches à moitié consumées, une chevelure suspendue à un arbre, indiquaient assez le genre de festin auquel se livraient les Botocudos quand ils avaient dû s'enfuir.

» Un des fils du fazendeiro, après avoir attentivement examiné la chevelure oubliée, crut y reconnaître la teinte blonde qui distinguait les cheveux de sa sœur. Il voulut continuer seul la poursuite des Indiens. On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre toute l'insanité de ce projet. Il se laissa ramener pourtant, et il opéra sa retraite avec ses compagnons.

» L'insuccès de cette expédition et l'idée du sort affreux que les Botocudos avaient fait subir aux trois

filles du fazendeiro accablèrent celui-ci et conduisirent sa femme au tombeau.

» La fanzenda fut abandonnée.

» Ce ne fut que deux ans après cet événement qu'on parvint à connaître le destin des trois moças. Une bande de Botocudos se laissa surprendre par des « soldados da conquista ». Ceux parmi les sauvages qui ne gagnèrent pas à temps les profondeurs des forêts tombèrent sous le plomb des Brésiliens. On fit six prisonniers qui avouèrent tout.

» La chevelure retrouvée et les os qui couvraient le sol appartenaient bien à la malheureuse jeune fille que recherchait l'expédition. On fut également instruit du sort de ses deux sœurs. L'explication des Indiens était simple.

» Leur chef, vaillant guerrier et « piaye » redouté, voulant donner plus de solennité à la fête de l'initiation, avait décidé qu'elle serait suivie d'un grand festin. Les chasseurs prirent leurs arcs et se répandirent dans la forêt ; lui-même partit avec quatre Indiens. Son absence dura plusieurs jours. Lorsqu'il revint au campement il ramenait avec lui une Brésilienne d'une rare beauté ; c'était la plus jeune des trois sœurs. Après l'initiation des guerriers, la victime fut conduite au sacrificateur qui ne se laissa émouvoir ni par ses charmes ni par ses prières. Le festin commença, qui se prolongea jusqu'au lever du jour. La jeune fille venait d'être dévorée.

» Une nouvelle fête se préparait. Le chef s'éloigna une seconde fois, et la même scène sanglante se renouvela.

» Félicité par ses compagnons sur la chair de ses victimes, le chef ne craignit pas de déclarer qu'il avait un « garde-manger bien garni » à l'extrémité de la forêt et qu'il leur réservait pour la prochaine occasion une meilleure surprise encore.

» Le chef tint parole et la dernière des trois sœurs subit le sort des deux autres [1]... »

Telle est l'histoire de la fazenda des « Tres Virgens », conclut le roi des Patagons. Vous n'en ignorerez plus rien,

1. Cette histoire est rapportée tout au long dans le livre de M. Charles Expilly sur le Brésil.

senhora, quand vous saurez que le terrible « piaye » en question est ce noble vieillard qui commande votre escorte !

Irène, agonisante, lui jeta dans un râle : « Sauvage ! » et laissa retomber une admirable tête de morte.

Cependant elle n'était point morte tout à fait, car elle perçut encore fort nettement ces paroles inattendues dans la bouche de celui qu'elle s'obstinait à prendre pour son bourreau :

— Vous pouvez le dire, senhora, ces hommes étaient les plus redoutables des sauvages... Avec les cannibales qui peuplent encore les forêts de la Guyane française, ce sont les derniers propagandistes en Amérique d'un mode d'alimentation qui, heureusement, a fait son temps. On chercherait en vain dans les coins les plus reculés du royaume de mon père des anthropophages. On n'en fait plus ! Je vous ai déjà dit, senhora, en sortant de votre magnifique conférence sur les « Bienfaits de la civilisation », quel était mon but. Je ne vous ai rien caché de mon plan pour le jour où je monterai sur le trône de mes aïeux. Je veux faire de la Patagonie une des nations les plus riches, les plus prospères, les plus civilisées de la terre. En attendant, je me suis livré au Brésil à des expériences qui sont des plus encourageantes. Je me suis attaché aux choses et aux hommes... J'ai défriché des terrains immenses, je les ai rendus propres à la culture du maïs, du riz, du tabac, du coton... j'ai vaincu des hectares de forêts et j'en ai tiré le caoutchouc... Quand je pense que la Norvège fournissait du bois au Brésil !... que les ports côtiers lui demandaient les poutres, les caisses d'emballage, les planches dont leur commerce avait besoin parce qu'une importation, si extravagante vous parût-elle, coûtait moins cher que le travail de débit de l'immense forêt, toute proche. Depuis la suppression de l'esclavage, la main-d'œuvre fait défaut. J'ai créé, moi, des entreprises, des scieries mécaniques, j'ai fait venir des machines qui m'ont donné vingt fois les résultats que j'aurais obtenus autrefois avec le travail de nègres sous le fouet des esclavagistes !... Et mes scieries expédient aujourd'hui à l'Europe leurs acajous et leurs palissandres...

» Voilà ce que j'ai fait contre les choses... Et voilà maintenant ce que j'ai fait pour les hommes !...

» Dans tous mes chantiers, dans toutes mes plantations, des écoles !... je me suis adressé à la nature la plus sauvage, la plus rebelle d'entre eux !... j'ai appris tout à fait par hasard, à Rio, cette histoire lamentable des « Tres Virgens »... J'ai su que, depuis cette époque, les planteurs épouvantés avaient abandonné ce coin du *sertao* où les derniers des Botocudos après avoir traversé tout le Brésil étaient venus planter leurs tentes et vivaient leur vie de cannibales. Je résolus d'aller créer dans ce pays une fazenda et d'y expérimenter mes méthodes.

» J'ai, comme cela, une vingtaine d'exploitations, indépendantes les unes des autres, répandues ou plutôt perdues dans l'immense territoire. Aucune n'est à mon nom. Bien peu se doutent de mon effort ; je ne fais aucune propagande. Ce pays ne m'intéresse que comme champ d'expérience et parce que la civilisation y marche à pas de géants. Je suis pour tous ces Brésiliens un être assez singulier : le roi des Patagons, doué d'une certaine intelligence, ayant l'instinct commercial et qui a réussi dans la culture du tabac. On ne me comprendra que plus tard, quand j'aurai ma statue de bronze sur la place centrale de la capitale de mon empire, capitale à laquelle je veux donner votre nom, Irène. Et ainsi passerez-vous avec moi à la postérité !...

» Pour en revenir à mes anthropophages, je n'ai pas mis deux ans à en faire les êtres les plus humains qui peuplent ces forêts. Certes ! Ils n'ont pas encore rompu tout à fait avec le passé, par exemple avec leurs traditions bassement fétichistes, mais leurs mœurs se sont considérablement adoucies : ils me fournissent d'excellents serviteurs. En ce qui concerne leur nourriture, ils ont complètement renoncé à leurs festins honteux. Je peux même affirmer que la viande humaine leur répugne !...

— Vous avez fait cela, vous ! s'écria Irène, que chaque parole de Languéquétrou semblait tirer du coma.

— Mon Dieu, oui, senhora !... répondit modestement Languéquétrou en baissant les yeux.

— Mais savez-vous bien que vous êtes admirable !

— Je ne demande à être admiré qu'après ma mort, quand mon œuvre sera accomplie, dit encore Languéquétrou, d'un air tout à fait détaché des biens de ce monde.

— Mais enfin ! demanda Irène, qui finissait par prendre aux discours de Languéquétrou un intérêt passionnant... comment êtes-vous parvenu à de pareils résultats !... pour... *pour la nourriture*, par exemple !...

— Pour la nourriture comme pour tout le reste, répondit Languéquétrou : par la persuasion !...

— Comment ! par la persuasion !... savez-vous que vous m'intriguez extraordinairement !...

— Oui... ils ignoraient ce que c'était que la cuisine, ce que vous appelez chez vous la bonne cuisine bourgeoise... Mon premier soin a été d'arriver ici avec un chef qui fit des sauces incomparables... vous en goûterez !... Au bout de six mois, ils ne voulaient plus manger d'autre cuisine que celle-là ! J'installai alors une école cuisinière sous la direction de mon chef qui trouva chez eux d'excellents élèves, d'une aptitude tout à fait remarquable, car ils sont très portés sur la bouche !...

— Voyons ! voyons ! voyons !... tout ce que vous me racontez là tient du rêve !...

— Senhora, vous n'avez qu'à interroger le « piaye »...

— Ce noble vieillard ?

— Oui, ce noble vieillard qui a fait rôtir autrefois les « Tres Virgens » et vous serez peut-être convaincue... Du reste, au fond, ce que je vous raconte n'a rien de bien extraordinaire. Voyez les indigènes, chez vous, en Nouvelle-Calédonie, n'ont-ils pas renoncé peu à peu à manger leurs prisonniers... et même à se manger entre eux ?... La civilisation partout fait son œuvre... seulement, ce dont je puis me féliciter, c'est de l'excellence de ma méthode qui a fait en quelques mois ce que la civilisation ailleurs ne réalisera qu'en quelques siècles !

— Et, du jour au lendemain, ils ont renoncé à la chair humaine ! insista Irène qui semblait tenir plus particulièrement à éclaircir ce point de la conversation...

— Du jour au lendemain, c'est beaucoup dire !... Et tenez, je vous avouerai que, dans le fait, et pour

frapper leur imagination dès le début, mon chef eut recours à un petit subterfuge. Il leur présenta d'abord ses sauces comme un accommodement de leurs repas ordinaires !... La vérité était qu'il leur servait, à sa manière, des tranches de thon !

— Des tranches de thon ?

— Oui, des tranches de thon... Une tranche de thon rose et bien sectionnée ressemble à s'y méprendre à de la chair humaine proprement désossée. Si vous l'accommodez d'un ragoût convenablement épicé, un anthropophage s'y tromperait !... C'est ce qui est arrivé !... Ils redemandaient toujours de ce plat. Au bout de quinze jours, le chef leur dévoila le stratagème. Ils ne lui en voulurent point. Ils redemandèrent du thon !

On était arrivé à la halte. Irène put assister au repas des cannibales. Elle constata en effet qu'ils mangeaient avec décence des fourmis grillées, des lézards nommés *iguanas*, très joliment écartelés comme des agneaux à l'étalage des marchandes du *largo do Rosario*, un *leitao*, appétissant cochon de lait qui s'étalait dans une jatte oblongue, entre une volaille sans tête et la *feijoada*, régal brésilien par excellence... mais l'enthousiasme devint général et toutes les dents se montrèrent dans un sourire qui ne laissa point Irène sans inquiétude, quand on sortit les tranches de thon de la conserve et qu'on les leur servit arrosées d'une sorte de mayonnaise dont ils faisaient leurs délices...

Puis, comme dessert, on leur apporta des *doces*.

— Vous voyez, dit Languéquétrou à Irène, je suis arrivé à leur faire aimer les confitures !...

Tout de même, l'attrait indéniable que ces honnêtes Botocudos montraient encore pour les tranches de thon qui ressemblent si singulièrement à « de la chair humaine proprement désossée », remplissait Irène d'un malaise dont elle n'était point maîtresse de se débarrasser. Elle résolut d'interroger, à la première occasion, le noble vieillard.

XVI

Le noble vieillard

Après le déjeuner, les Botocudos s'accordèrent une heure de sieste.

Languéquétrou, qui ne paraissait nullement incommodé de la chaleur accablante, était retourné à l'arrière-garde, si l'on peut dire, car apparemment, tous ces braves gens ne portaient point d'armes.

Le noble vieillard ne reposait que d'un œil ; de l'autre il ne cessait de surveiller Irène. Il bâilla, s'étira, vida sa gourde de ce qui pouvait y rester de « cachaça » et se rapprocha de la litière.

Son pas était ferme, mais il portait son front orgueilleux encore plus haut que de coutume. Ainsi les gentlemen qui se sont un peu trop attardés au bar en sortent-ils sur une ligne droite que rien ne semble devoir fléchir.

Irène pensa qu'il commençait à être dans cet état où l'on oublie assez facilement de déguiser sa pensée.

La petite troupe s'était remise en marche. On venait de pénétrer sous la voûte profonde que formaient les branches des quatelés gigantesques (cythis ollaria). Le vieux piaye avait allumé sa pipe sans en demander la permission à la dame. Le négrillon, oubliant tous ses devoirs, dormait comme un petit ange.

Tout en fumant sa pipe, le piaye confectionnait un chapeau de paille d' « urucuri » et paraissait fort absorbé par sa besogne. Irène lui dit :

— Le senhor Languéquétrou est un bon maître !

— Le fils de la forêt n'a point de maître ! lui répli-

qua-t-il en relevant vivement la tête et en montrant, dans l'éclair de sa prunelle, un reste de cette flamme sombre qui était comme le reflet de l'existence aventureuse que ce vieillard avait menée au fond des solitudes...

Il ajouta au bout d'un instant :

— Les Botocudos n'ont d'autres maîtres que Tarou !

Sur quoi, il se tourna vers ce que l'on pouvait apercevoir de la lumière du jour et invoqua l'astre invisible : « Tarou ! Tarou ! Tarou ! avant de détourner ton œil de la terre que tu as créée, souffle sur la mère des eaux et sur le fils de la sirène qui a vomi sa progéniture sur nos rivages. Brise le charme de sa voix qui n'est que mensonge et les Botocudos seront vengés ! »

Il ajouta tout de suite :

— Languéquétrou est un ami !...

Il grogna encore :

— Le premier sang qui l'a versé ? Qui sont ceux qui nous ont poussés devant eux comme un troupeau de « pécaris » ?

Et il se remit à tresser son chapeau de paille d' « urucuri ».

Même en parlant et jusque dans l'exaltation religieuse, il ne lâchait pas sa pipe qu'il avait incrustée entre deux dents et qui empestait mais qui chassait les moustiques.

Irène en revenait à son idée :

— Le senhor Languéquétrou a été bon pour vous ?

— Languéquétrou est un frère de la grande terre, un fils de la solitude comme nous !

Irène saisit l'occasion :

— Languéquétrou a cependant apprécié, lui, les bienfaits de la civilisation !

Pas de réponse...

Elle continua, courageuse :

— Et il vous les a fait partager !...

Pas de réponse...

Le piaye avait fini son chapeau. Il se le mit sur la tête et laissa la litière prendre les devants.

Irène lui avait cependant adressé quelques-uns de ses plus charmants sourires, mais cet homme paraissait rebelle à toute séduction. C'était le premier.

Elle eut la sensation du chasseur de fauves qui vise la bête, qui tire et dont le fusil fait long feu. C'est très désagréable.

Soudain le piaye réapparut.

— Tu me dis cela, lui dit-il, parce que Languéquétrou nous a « privés » de la chair des hommes !

— Tu veux dire qu'il vous en a « déshabitués !... »

Le piaye réfléchit et parut ne point saisir la nuance qu'Irène jugeait avec raison des plus importantes.

Enfin il prononça, comme en se parlant à lui-même :

— Qu'est-ce qui est préférable pour un vaillant soldat — je ne parle point des « soldados da conquista » ou des « capitaes de mato » (capitaines des bois) qui sont de la canaille — d'avoir pour sépulture les entrailles d'un guerrier ou le ventre des urubus et des jaguars ?

— Explique-toi mieux, soupira Irène.

— Voici : après une rencontre entre les visages pâles et les Botocudos, quels honneurs penses-tu que tes frères rendent aux restes de leurs ennemis ? Crois-tu qu'ils les enterrent ? Non ! ils les abandonnent aux bêtes immondes de la forêt !... Je te le demande, en vérité ! Lequel est le plus barbare de l'Indien « qui donne ses entrailles pour tombeau à ses ennemis » ou du civilisé qui livre le guerrier tombé à la voracité des guaras et des urubus (vautours) ?

L'horreur se confondit avec l'indignation sur le visage de Célimène.

— Ainsi donc, s'écria-t-elle, tu confesses que dans ta tribu on n'a pas encore renoncé à cette coutume exécrable ?

Le piaye prit son air le plus majestueux.

— Je n'avoue rien, déclara-t-il, si ce n'est que les visages pâles sont des pillards et des voleurs ! Rendez-nous la terre de nos ancêtres dont nous avons été chassés et nous vivrons à notre guise, comme vous vivez à la vôtre !...

Ils n'avaient plus rien à se dire ni l'un ni l'autre et ils retournèrent chacun à leurs réflexions.

Celles d'Irène n'étaient point couleur de roses.

Elle ne comprenait point que Languéquétrou eût une si grande confiance dans ces gens-là ! Dès qu'il revint près d'elle, elle lui fit part de son inquiétude.

— Bah ! fit Languéquétrou, ce vieux piaye radote ! C'est comme ça chaque fois qu'il a pris un coup de trop de cachaça ! En attendant, il lèche mes plats !

XVII

La fazenda d'amor

Depuis plusieurs heures on avançait sur la piste obscure, dans une atmosphère étouffante, humide, et cependant l'on n'avait fait qu'effleurer la forêt ; vers le soir on en sortit tout à fait, l'horizon s'éclaircit tout à coup et l'on pénétra dans un vallon verdoyant entouré à l'est et au sud par des hauteurs boisées que l'éloignement revêtait de teintes bleuâtres. A mesure que l'on avançait, les lignes faiblement estompées au flanc des monts se dégageaient de la vapeur lumineuse qui les accusait à peine et déployaient aux yeux charmés leurs imposantes proportions. Le panorama prenait à chaque seconde des tons plus vigoureux et plus éclatants. Le paysage se montrait dans toute sa majesté sereine.

Au centre du vallon coulaient les eaux miroitantes d'une rivière dont le cours semblait protégé par de grands arbres aux fleurs d'un rouge vif. A l'orient, la forêt étalait ses profondeurs mystérieuses.

En présence de cette sève luxuriante, de cette vie qui débordait de partout, des arbres, du fleuve, du ciel, de l'air que traversait, joyeux, le vol doré des « paravives », bleu des « catingas », l'éclair tricolore des « tangaras », l'âme d'Irène se détendit.

D'autant que des champs de maïs apparaissaient, précédant d'autres cultures, au centre desquelles, à un détour du chemin, surgit la plus délicieuse fazenda que l'on pût rêver.

La maison du senhor, au fond d'une immense cour

plantée d'arbres, avait déjà le meilleur air du monde avec sa silhouette de villa cossue, peinte en rose, entourée de balcons et de vérandahs où l'on accédait par de vastes escaliers à colonnades qui l'entouraient entre un jardin et des pelouses ombragées de magnolias, d'orangers, de cèdres, sous lesquels s'enorgueillissaient sottement trois paons magnifiques.

Autour de cette somptueuse demeure, les communs, de vastes hangars, les étables, les écuries, des pompes à vent qui distribuaient l'eau de la rivière dans toutes les parties de l'exploitation, aux gens et aux bêtes.

Imaginez maintenant que la casa, les communs, les hangars et chacun de ces édifices qui avait sa physionomie propre étaient revêtus de plantes grimpantes et des fleurs les plus éclatantes de cette terre enchantée, et vous comprendrez le cri d'allégresse qui s'échappa de la poitrine oppressée de notre belle comédienne. En vérité, la civilisation ne lui avait encore offert aucun accueil aussi attrayant. Elle se retourna avec un sourire qui pardonnait tout vers celui qui avait su créer un tel paradis au milieu de ces solitudes et pour tout dire, elle se réjouit de la douce violence qui lui était faite.

— « La Fazenda d'amor ! » prononça simplement le maître de ces lieux.

Irène trouva ce nom bien joli.

Elle ne savait pas, la coquette, que dans ces fazendas reculées, derrière le désert qui leur sert de barrière, le maître exerce, sans contrôle possible, un pouvoir sans limite. Comme un baron du moyen âge, il a, dans ses domaines, haute, moyenne et basse justice. Ses arrêts, pratiquement, ne sont point susceptibles d'appel. En réalité — car l'administration compétente est si loin ! — le maître dispose à son gré du repos, de l'honneur et de la vie de tous !...

Elle n'avait retenu de tout ce que l'on lui avait dit des « fazendeiros », que ceci : c'est que l'on trouve chez eux et dans les « engenhos » (exploitations sucrières), l'hospitalité la plus large et la plus bienveillante et aussi que le dernier des « lavradores » (laboureurs, petits fermiers) se croirait déshonoré s'il acceptait le plus petit présent de l'étranger qui a mangé ou bu chez lui.

Cette noble fierté se remarque, à plus forte raison, chez le grand propriétaire. Et connaissait-elle, au monde, quelque chose de plus fier que l'âme de Languéquétrou ?...

Une foule de serviteurs accouraient avec des cris joyeux. Languéquétrou les remercia d'un geste souverain et comme ils se montraient curieux de la senhora que l'on amenait dans la litière, un autre geste, non moins auguste, les renvoya en avant.

Cependant, les instruments de musique les plus bizarres, dans une harmonie douteuse, faisaient entendre une marche sautillante des plus plaisantes et telle que la civilisation n'a pu se les procurer qu'en faisant venir les *jazz-bands* des contrées les plus sauvages.

Ainsi le cortège pénétra-t-il dans l'immense cour de la fazenda.

Les intendants, les maîtres de culture venaient apporter leurs vœux au senhor et s'inclinaient avec une gravité parfaite devant la litière sans oser regarder Irène, ce qui eût été contraire aux bonnes mœurs, lesquelles rappellent d'une façon singulière les mœurs de l'Orient, aux temps où l'Orient avait encore des mœurs !... nous entendons : des mœurs orientales.

La litière s'arrêta devant le perron et Languéquétrou tendit la main à Irène qui s'y appuya pour descendre.

Des mulâtresses la conduisirent aussitôt dans son appartement qui était frais, simple, de bon goût et des plus confortables. Elles lui firent prendre un bain, la massèrent, la revêtirent d'une étoffe légère qu'elle ne repoussa point et s'éclipsèrent. Elles n'avaient pas prononcé une parole.

Curieuse, Irène ouvrit la porte par où elles avaient disparu... Elle se trouva bientôt dans un vestibule. En face d'elle, une autre porte entr'ouverte.

Derrière, elle retrouva ses négresses occupées à broder... Au milieu d'elles se trouvaient trois senhoras étendues sur des nattes et ayant la tête appuyée sur les genoux de trois mulâtresses, leurs « mucamas », c'est-à-dire quelque chose comme leurs esclaves favorites. Les trois senhoras étaient à peine vêtues, les cheveux en désordre et indolemment couchées.

Elles appartenaient, en ce moment, corps et âme, à cet enchanteur tropical que l'on appelle le « gaffonné ».

Qu'est-ce que le « gaffonné » ?

C'est, paraît-il, un plaisir de plus en plus rare. Il était très répandu au Brésil au temps de l'esclavage, mais dans certaines régions reculées il est encore fort en honneur. A l'époque des grandes chaleurs, lorsque se mouvoir et même parler devient une fatigue, les senhoras, retirées dans les appartements intérieurs, se renversent sur les genoux de leur « mucama », à laquelle elles livrent leur tête. La mucama passe, repasse ses doigts câlins dans l'épaisse chevelure déroulée devant elle, laboure en tous sens cette luxuriante toison, gratte délicatement la racine et pince la peau avec adresse. Cet exercice indéfiniment répété devient une source de délices pour les sensuelles créoles. Un voluptueux frisson parcourt leurs membres, au contact de ces doigts caressants. Envahies, accablées par le fluide qui se répand dans tout leur corps, elles finissent par succomber et se pâment sur les genoux de ces étranges soubrettes.

C'est cela que l'on appelle le « gaffonné », ou chatouillement de la tête.

A Rio et dans les grandes villes on ne le pratique plus guère, à moins que ce ne soit en secret et loin du regard des étrangers, mais au fond des provinces et dans les fazendas, à l'occasion des solennités religieuses ou nationales qui servent de prétexte à des ripailles qui durent quelquefois plusieurs jours de suite, il n'est pas tout à fait extraordinaire de voir une demi-douzaine de senhoras se renverser nonchalamment sur le dossier de leur chaise, et livrer leur tête à une jeune servante pendant que la conversation suit son cours. Mais ce sont là de vieilles mœurs appelées comme tout le reste qui faisait l'originalité de la vie à disparaître.

Les trois senhoras, qui ne paraissaient point autrement surprises de l'arrivée de cette étrangère, lui expliquèrent la chose sans interrompre le travail savant et délicat de ces demoiselles.

— Ma foi, dit Irène, nous n'avons pas idée de cela en France !

A peine avait-elle prononcé ces mots, que les trois

senhoras, qui étaient du reste des plus charmantes, bondirent sur leurs petites pattes en lâchant là leur « gaffonné ».

Jusqu'alors on s'était exprimé en portugais. Ce fut en français qu'elles s'écrièrent :

— Comment ! vous êtes Française !

— Mais oui ! dit Irène en leur souriant, je suis Irène de Troie, de la Comédie-Française !

— Pas possible ! c'est vous, Irène de Troie !...

— Mais oui ! c'est elle !

— Moi, je me suis dit tout de suite, voici une dame qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Irène de Troie, de la Comédie-Française !... Eh bien ! vrai, l'on ne pensait pas vous rencontrer ici !...

— Moi ! fit la troisième, j'ai vu son portrait dans les magazines, c'est frappant !

— Oh ! ça n'est pas de la blague ! renchérit la première, moi je l'ai vue jouer dans *Le Marquis de Priola*...

— Je n'ai jamais joué dans *Le Marquis de Priola !* déclara Irène, vous faites erreur !

— Allons donc ! je vous dis, moi, que je vous ai vue jouer dans *Le Marquis de Priola !* C'était en matinée... un jour qu'il pleuvait... Faut pas nous raconter des histoires ! J'suis de la rue Pigalle !...

— Je l'avais deviné ! laissa tomber Irène qui était légèrement ahurie de l'incident, mais vous ne m'avez pas dit, vous, mesdames, qui vous êtes, et comment vous vous trouvez ici !...

— C'est pas sorcier ! jeta l'une d'elles. Nous étions arpètes au « Roi des Patagons », rua do Ouvidor, à Rio ! C'est connu. Le patron nous a, à tour de rôle, invitées à venir visiter sa ferme... Une partie de campagne, ça va !... Croyez-vous qu'elle est chouette, sa ferme !... Moi, je n'avais jamais vu une ferme pareille !... Et ce qu'on y est reçu !... Ce qu'il est gentil, le patron !... il fait tout ce qu'on veut !...

J'étais si bien ici que je n'ai jamais voulu m'en aller !

— Ni moi !

— Ni moi !

— Et il nous a laissées. Vive Languéquétrou !...

— Dites donc, madame Irène de Troie, de la Comédie-

Française, vous verrez que vous ferez comme nous !... quand on est ici, on ne peut plus en partir !...

— Ah ! pardon ! Il faut que je parte demain, moi !...

— Pensez-vous !... Vous ne regretterez pas longtemps la poussière des coulisses, allez ! On vous en offrira souvent une loge comme la « fazenda d'amor » !

— Et puis, il y a le « gaffonné » !

— Vous verrez ! vous verrez ! quand vous aurez goûté au « gaffonné » !

Elle les quitta... décidément elles étaient restées trop arpètes... Une d'elles chantait maintenant à tue-tête d'une voix du reste charmante :

D'amor e sens danos
Me fiz laurador !
(Je me fis un beau jour,
Le fermier de l'amour !...

XVIII

Words ! Words ! Words !
(Des mots ! des mots, des mots !)
(HAMLET).

Le dîner fut servi dans une petite salle intime, aux boiseries du plus grand prix et que ne décoraient que des peaux de grandes bêtes, dépouilles magnifiques des chasses de Languéquétrou. Pas d'invités. Le « copeiro », en serviteur bien appris, occupait son poste à la droite du maître. Une « mucama » à peine vêtue, mais ayant dans ses cheveux une rose éclatante, se tenait derrière Irène, attentive au moindre de ses gestes.

Il n'y a aucune raison plausible pour que nous ne donnions point le menu :

Potage crème de lègumes aux petits pois,
Homard à l'américaine
Poularde farcie de morilles
Terrine de foie gras
Fromage à la crème
Fruits
Bombe glacée

Les vins étaient de choix et servis comme il convient. Sans parler du champagne ni d'un certain chambertin, il y avait un madère 1812 !...

Irène fit fête à ce repas. Toutes ses terreurs s'étaient enfuies. Elle regrettait que ce pauvre Antonio ne fût jamais venu à la « fazenda d'amor ». Il aurait bien ri en voyant les victimes du terrible, de l'affreux Languéquétrou. Elles n'étaient pas à plaindre, ces demoiselles de Montmartre, si elles faisaient tous les jours

une chère pareille. Cela les changeait de la dînette sur les bancs publics avec les petits oiseaux.

Irène comprenait maintenant les rapides conversions des anthropophages et elle le dit en riant à son hôte.

— Tous mes compliments à votre chef, prince ! Il n'y a pas de piaye, en effet, qui puisse résister à cela !

— Vous le lui direz vous-même, senhora ! Je ne vous cache pas que Casimir sait qui il traite ce soir. Il a voulu se surpasser. Sans compter qu'il sera très heureux d'avoir quelques nouvelles de Paris. Je l'ai pris au propriétaire d'un restaurant célèbre, qui m'a écrit des lettres redoutables !

— Est-ce possible ? Mais vous ne reculez devant rien ! Faites-le monter !

— Demain, si vous n'y voyez aucun inconvénient !... Ce soir, je vous garde pour moi tout seul !...

Sur un signe, le « copeiro » et la « mucama » avaient disparu.

— Mais, mon cher ami, vous savez bien que demain je pars !

— Hélas ! gémit Languéquétrou... qu'il soit fait selon votre désir... Ma seule consolation sera de vous reconduire moi-même à bord de *Ma Casa* et nous nous quitterons à Montevideo puisqu'il le faut !...

Et il la regarda le plus tendrement, le plus tristement du monde.

— Avouez, lui dit-elle en riant, que vous n'êtes pas très malheureux ici !... D'abord, vous avez de charmantes jeunes femmes pour vous distraire...

— Comment ! elles ont osé !...

— Ne les grondez pas ! c'est moi qui les ai surprises en plein « gaffonné » !...

— Eh bien ! fit-il, je n'ai plus rien à vous cacher !... mais sachez qu'elles ne me distraient pas du tout !... Elles ont pu m'amuser un instant !... Elles sont restées ici parce que cela leur plaît et que je n'ai pas eu le courage de les en chasser... oui... ce sont de jolis petits animaux !...

— Des Parisiennes, prince ! voilà comment vous traitez des Parisiennes !...

— Je ne les cherchais pas ! fit-il en hochant la tête, elles sont venues...

— Et que cherchez-vous donc, senhor ?

— L'amour ! fit « Cœur sombre » en la regardant bien en face.

— Ah ! ne prenez pas cet air-là, vous me faites peur !

— L'amour, senhora, est la chose la plus difficile à rencontrer sur cette terre... du moins l'amour tel que je le conçois : l'union non seulement de deux cœurs, mais de deux cerveaux... Comment voulez-vous que je sois aux genoux d'une personne qui ne me comprend pas !... Ah ! partager le même idéal !... faire reculer ensemble les bornes de la barbarie !... faire la terre et les hommes meilleurs !... Oui, cette femme, je l'ai cherchée, passionnément cherchée... Hélas ! il y a un proverbe portugais qui dit : « Une femme est assez instruite lorsqu'elle est capable de lire couramment une oraison et d'écrire la recette de la confiture de goyave ; plus de savoir serait un danger pour la paix du ménage ! »

— Molière a dit aussi quelque chose comme ça !

— Molière a eu tort !... Molière au lieu de vivre dans la société la plus civilisée de son temps, aurait dû naître sur ces bords ! Il y aurait rencontré ce qu'il cherchait !... Moi, pas !... Et je désespérais de trouver jamais ce que vous appelez dans vos romans, l'âme-sœur, quand je vous ai entendue, à cette magnifique conférence ! Avec quel enthousiasme vous avez parlé des bienfaits de la civilisation ! Irène, mon amie, ce soir-là, j'ai eu le coup de foudre !... je vous aimais pour la vie... J'ai pu croire, dans ma première folie, que vous abandonneriez tout pour me suivre, pour m'aider dans la tâche formidable que je suis sur le point d'entreprendre !... vous m'avez fait comprendre que d'autres devoirs vous rattachaient à votre chère patrie... Hélas ! J'aurai fait un rêve bien court ! N'en parlons plus !... Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas, de vous avoir amenée jusqu'ici ?

— De tout mon cœur, fit Irène très émue...

Il lui baisa passionnément la main et même le poignet et elle sentit une larme couler sur son bras nu.

De plus en plus troublée, elle se leva. Il fut debout aussitôt.

— Excusez-moi, soupira-t-il, je suis votre esclave !... Ah ! si vous aviez voulu !... Tenez ! il faut que vous sachiez tous mes projets !... entrez ici !... dit-il en poussant une porte.

Elle hésitait.

— Quoi ? vous ne voulez pas entrer dans mon bureau ?

C'était un bureau en effet ou plutôt une bibliothèque immense avec des tables sur lesquelles étaient étendues de grandes cartes coloriées, des atlas, ouverts tous à cette seule partie du monde qui intéressât Languéquétrou : la Patagonie !... Dans un coin, il y avait un lit de repos énorme recouvert de peaux de jaguars. Quand Languéquétrou ne travaillait pas, il devait dormir au milieu des instruments de son rêve... Prudemment Irène s'éloigna du lit de repos.

Mais Languéquétrou ne paraissait en aucune façon penser à la bagatelle. Repris par son idée, il feuilletait des registres, regardait les cartes, jetait des chiffres et enfin, tel Napoléon à la veille d'une bataille, développant son plan à son chef d'état-major, il expliqua à Irène comment il était sûr de conquérir la Patagonie.

Cela dura un quart d'heure pendant lequel Irène n'entendit parler que d'élevage, de pâturages, de bêtes à cornes, de vigognes, de guanacos et de nandous, de zones à céréales, de terres perméables ou imperméables, d'irrigation, de ce qu'il convenait de faire au-dessous du Rio Negro, du Chubut, du Descado, du Santa Cruz ; puis ce fut la région des lacs et des montagnes avec leurs brèches profondes qui conduisaient à des terrains aurifères, argentifères, etc...

Irène était trop intelligente pour n'être point prise par un pareil exposé. Si elle avait eu en face d'elle un pêcheur de lune, elle eût pu se détourner en haussant les épaules, mais Languéquétrou avait fait ses preuves. Dans son genre, c'était un homme de génie, de génie réalisateur. Elle était dans l'admiration. Elle partageait cet enthousiasme. A ses yeux, comme aux yeux de Languéquétrou, elle voyait une nouvelle nation naître au monde ; les moissons ondulaient dans les vallées, un prodigieux bétail paissait sur les plateaux.

Les « estancias » sortaient de terre, aussi belles et hospitalières que celles de la pampa argentine ; les cités s'élevaient sur les fleuves : un réseau de voies ferrées reliait les usines.

— Quand commencez-vous ? demanda-t-elle.

— Au plus tard, le mois prochain ! lui répondit Languéquétrou. Apprenez que le roi mon père est mort !... mon peuple m'attend !

— Mais l'argent, où le trouverez-vous ?

Languéquétrou eut un sourire des plus énigmatiques.

— L'argent, fit-il, l'argent !... J'en ai trop !... Sachez d'abord que j'ai réalisé en secret la grande fortune que j'ai acquise au Brésil... Elle se trouve dès maintenant à bord de *Ma Casa*.

— Mais quelle que soit votre fortune, c'est tout à fait insuffisant !... Il vous faudra faire appel aux fonds de l'étranger, créer des sociétés, vous mettre dans la main d'hommes d'affaires qui vous rouleront !... qui ne vous comprendront pas !...

— On ne roule pas Languéquétrou !...

— Et s'ils ne viennent pas !...

— Ils viendront, dit Languéquétrou, ils viendront si je mets un milliard ou deux dans l'affaire !...

— Un milliard ou deux ! s'écria Irène, vous possédez un milliard ou deux !...

— Je ne sais point, senhora, ce que je possède !... Le royaume de mon père est peut-être le plus riche de la terre...

Et comme elle le regardait, étonnée, il se dirigea vers un rayon de sa bibliothèque et en sortit un livre, un vieux livre.

— Avez-vous lu *Ondegardo ?*

— Mon Dieu ! non, je n'ai pas lu *Ondegardo !*

— Et *Xérès ?*

— *Xérès*... Non ! fit encore Irène en souriant... je sais que cela se boit, mais je ne savais pas que cela se lût !

— Eh bien, *Ondegardo* était un moine qui accompagnait l'expédition des Pizarres, au Pérou... Vous avez bien entendu parler de cela ?

— Certes !

— Et *Xérès* était le secrétaire de cette expédition...

Ils ont laissé des manuscrits fort intéressants ; c'est sur ces manuscrits que l'on a écrit toutes les relations de cette aventure formidable qui dépasse celle de Cortès au Mexique : la conquête du Pérou ; dans ce vieux livre, vous trouverez le texte même d'*Ondegardo* et de *Xérès !*

Languéquétrou ouvrit le bouquin et Irène put lire en effet : *Xérès, Conq. del Peru — Ondegardo.*

— Je n'ai pas à vous rappeler les richesses fabuleuses qu'ils trouvèrent chez l'Inca. Pendant des années et des années les galions de l'Espagne transportèrent en Europe les débris des temples aux corniches et aux tuiles d'or ! Chez l'Inca, l'or n'avait pas de prix. Vous savez que cet empire s'étendait de l'Équateur jusqu'à la dernière chaîne des Andes, au delà du pays que nous appelons aujourd'hui Chili, dans cette contrée, qui est encore mon royaume, à moi : la Patagonie !... Suivez-moi bien, senhora !

— Je ne perds pas un mot de ce que vous me dites, prince ! Vous me faites entrevoir des horizons tellement magiques...

— C'est que vous êtes particulièrement intelligente, senhora !... Or, si les Espagnols ont pillé le Pérou et une partie du Chili... la Patagonie, elle, est restée vierge et respectée !...

— Respectée, oui, prince !...

— Certaines de ses régions, dans les Andes, n'ont jamais connu l'étranger !...

— Continuez, je vous en prie, continuez !...

— C'est là que mes frères gardent leur secret... et leur or !... leur or improductif !... leur or qui n'ira point enrichir l'Europe, mais avec lequel je ferai de la Patagonie la rivale de La Plata et du Brésil !...

— Mais c'est merveilleux ! Et vous êtes sûr de cet or-là, prince !

— Écoutez, senhora, suivez bien mes déductions !...

— Mais je vous suis, haletante ! prince !

— L'Inca s'appelle aujourd'hui l' « Indien Quéchua ! » Il a gardé dans les Andes, et même au Pérou, toutes les mœurs, les coutumes, la religion de ses ancêtres ! Comme les Tcheouelches, il adore le soleil !... On lui a bien fait adorer aussi la Vierge Marie, mais elle ne vient qu'après

le soleil !... Lorsque la science moderne, étonnée de l'immobilité de l'Inca, c'est-à-dire de la perpétuité de ses croyances et de ses souvenirs, se demande à quel phénomène est dû un pareil miracle, elle est obligée d'envisager l'hypothèse qu'il y a quelque part, dans les Andes, un foyer sacré qui veille sur la tradition et sur l'avenir de la race ! Eh bien, je vous livre mon secret aujourd'hui, senhora !... Ce quelque part, il est chez moi ! dans mon royaume, le royaume des Tcheouelches !... Les grands-prêtres Incas, je sais où les trouver !... Ils sont venus à moi sous leur manteau de peaux de souris !

— Leur manteau de peaux de souris ?

— Oui, c'est le manteau des grands prêtres, tels que Pizarre les a connus !... Lisez *Ondegardo*, senhora ! lisez *Xérès !*

— Je vous promets de les lire... soupira Irène désappointée en feuilletant négligemment le gros livre que Languéquétrou avait poussé devant elle... mais je crains bien de ne trouver là que « des mots ! des mots ! des mots !... » Vous comprenez que cela ne m'étonne point du tout que vos Indiens soient venus vous trouver avec des manteaux de peaux de souris... Ah ! s'ils étaient venus avec de l'or !...

Languéquétrou lui saisit le poignet à la faire crier. C'était la première fois qu'il montrait quelque brutalité.

— Ils sont venus avec des lingots !

— Vous me faites mal !

— Avec des lingots, vous dis-je... Etes-vous contente ? Cela vous suffit-il ?...

Et il rejeta la main meurtrie...

Maintenant elle le regardait avec effroi. « Cœur sombre », en effet, n'était guère plaisant à voir. Il avait une face de tempête ! Tout semblait combattre en lui... la civilisation et la sauvagerie s'affrontaient dans un terrible assaut. Irène ne comprenait pas !... ne comprenait pas !... D'où était venu l'ouragan ?... D'où ?...

— Qu'ai-je fait ?... balbutia-t-elle, toute tremblante, qu'ai-je dit ?

— Rien !... Et vous avez bien fait ! Plus de phrases ! plus de discours !... Moi aussi j'en ai assez « des mots ! des mots ! des mots !... »

Il se tut. Il se laissa tomber d'un bloc sur le divan aux peaux de jaguars et s'y roula comme un enfant dément. Irène, éperdue, n'osait pas faire un mouvement.

Soudain, il se redressa, s'épongea le front, lui sourit. La civilisation avait vaincu.

— Je vous demande pardon, fit-il... Parfois le sauvage réapparaît... mais je l'étouffe !... Et puis, vous savez, c'est très rare !... Il faut des occasions... des occasions tout à fait exceptionnelles comme celle-ci !

Il sonna et demanda un verre d'eau. Il but.

La crise était tout à fait passée. Il dit d'une voix très douce :

— Pour revenir à l'or des Incas, il est à vous ! je vous le donne !... si vous n'y croyez pas, j'irai chercher les lingots !... tous les lingots que vous voudrez !... je les mettrai dans une malle et je vous déposerai avec la malle à Montevideo !...

Il lui avait repris la main, mais, cette fois, il la lui caressait... Il la lui embrassait...

Elle comprit... elle l'aimait mieux quand il lui brisait le poignet.

Elle lui arracha sa main.

— Je ne suis pas à vendre ! lui jeta-t-elle.

— Oh ! fit-il avec un gros soupir... vous m'en voyez bien heureux !... Non ! non ! vous n'êtes pas à vendre !... vous êtes une noble créature !... Si vous saviez comme Languéquétrou, dès le premier moment qu'il vous a entendue, vous a placée haut dans son estime !... si haut !... si haut !... La seule idée que vous étiez peut-être à vendre m'avait rendu un instant plus fou, plus féroce qu'une bête de la forêt !... Maintenant que je suis sûr que vous n'êtes pas à vendre, quel soulagement pour Languéquétrou !... Mais voyez son embarras !... Pauvre Languéquétrou !... Vous n'êtes pas à vendre ! bien !... Vous ne voulez pas venir avec moi civiliser la Patagonie !... Enfin ! vous n'aimez pas Languéquétrou, je le regrette pour Languéquétrou !... Languéquétrou ne sait plus comment vous séduire...

— Eh ! senhor, je ne tiens pas à être séduite !...

— Mais je suis séduit, moi !

— Par qui ?

— Par vous !... souvenez-vous de l'allée des bambous !...

— Allons ! vous voulez rire !... Ah ! vous riez ! senhor ! Je suis désolée de vous fausser compagnie, mais je vais prendre un repos bien gagné !... Vous m'avez fait passer par des émotions !...

Il l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement. Là, il lui baisa, le plus correctement du monde, la main et lui dit :

— *A tout à l'heure !*

Elle croyait avoir mal entendu... Elle fit, toute pâle :

— Comment, à tout à l'heure ?

— Oui, senhora !... à tout à l'heure !... je ne suis pas un Carangola, moi, ni un Antonio !...

XIX

Mademoiselle Amanda

— Pourquoi, dit Meloenis, chasser toute espérance ? J'appellerai, j'irai !

Mais la vieille : « Silence ! »

Louis Bouilhet.

Sitôt dans sa chambre, elle tomba aux mains des « mucamas », qui lui firent sa toilette de nuit, la frottèrent d'onguents et de pommades aux parfums subtils mais légèrement enivrants, la massèrent, la raclèrent et la laissèrent dans un bain ambré dont elle sortit aussitôt qu'elle fut seule. En vain avait-elle essayé de leur parler ; assurément elles étaient sourdes-muettes. Un moment elle avait tenté de repousser leurs soins impérieux, elles ne s'étaient même pas aperçues de sa résistance. Elle était entre leurs mains comme une carpe encore vivante, que le maître-queux prépare pour la table des maîtres sans s'émouvoir de la voir sauter dans la casserole.

Ayant jeté sur ses épaules une tunique de pourpre qui eût produit son petit effet à la Comédie-Française, Irène ne perdit point son temps à se contempler dans la glace : elle courut aux portes pour y pousser les verrous. Mais il n'y avait pas de verrous. Elle secoua les portes. Elles résistèrent. Elle avait voulu s'enfermer. On avait prévenu ses désirs. Nous pensons qu'il est tout à fait inutile de nous étendre sur l'état d'esprit de la malheureuse femme ! Il y a des moments où l'analyse psychologique devient superflue. Irène cherchait une arme ; peut-être pour se tuer. Nous n'en savons rien.

Elle n'en savait rien elle-même. On ne sait vraiment si l'on a le courage de se tuer que lorsque l'on est mort. Elle ne trouva pas d'arme. La question ne se pose plus. Elle ne cria pas. Elle savait que c'était inutile. Et c'eût été grotesque. Mais elle était décidée à se défendre comme une lionne. Languéquétrou n'était pas au bout de ses peines. Elle non plus. C'est alors que la porte de la garde-robe fut poussée et qu'une étrange figure apparut. C'était une femme qui avait un masque de soie noire sur le visage. Ce masque prenait au-des ous des yeux et descendait plus bas que le menton... Irène crut voir entrer chez elle quelque bourreau femelle. Cette fois, elle cria. Le bourreau lui fit signe de se taire. Et comme il avait de charmants yeux bleus qui lui souriaient, sous sa chevelure oxygénée, elle se tut.

— Qui êtes-vous ? demanda Irène, la voix rauque.

— Je suis mademoiselle Amanda, lui répondit le bourreau avec douceur. Vous avez bien entendu parler de Mlle Amanda ?

Et elle s'assit près d'elle en lui prenant les mains comme à une vieille amie. Elle reprit :

— Mlle Amanda, de la rue do Ouvidor !...

— Oui ! oui ! fit Irène qui essayait de rassembler ses idées. Mlle Amanda, de la rue do Ouvidor !...

— Eh bien, c'est moi, la modiste !...

— Oui, la modiste ! parfaitement ! la modiste ! Alors vous êtes ici ! vous êtes encore ici !... On vous a cherchée partout !... Vous avez eu une histoire terrible !...

— Oh ! ne parlons pas de cela ! C'est si vieux !...

— Pourquoi êtes-vous venue ? Que voulez-vous de moi ?

— Je voulais que vous me donniez des nouvelles de Paris.

— Alors, vous êtes venue pour bavarder !... Eh bien c'est entendu, mademoiselle Amanda, nous allons bavarder ! bavarder toute la nuit ! J'en ai des choses à vous raconter !... Je vous défends de me quitter, par exemple !

— Ah ! pardon ! un peu avant son arrivée !... je vous quitterai.

— Vous savez donc qu'il va venir ? dit Irène en se

penchant sur elle... Pourquoi ce masque ? Enlevez ce masque... De vous à moi, ce masque est tout à fait inutile !...

— Non ! non ! il n'est pas inutile !... Ne touchez pas à mon masque !...

— Quand doit-*il* venir ?

— Oh ! je n'en sais rien !... Le piaye est venu le trouver... et ils viennent de sortir de la fazenda tous les deux !... Mais il sera de retour bientôt... soyez-en sûre !...

Irène se dressa :

— Il n'est pas là !... Nous allons fuir toutes deux !

Les yeux bleus au-dessus du masque noir la regardèrent avec étonnement.

— Mais, madame, on ne peut pas fuir ! En admettant même que vous puissiez sortir de la fazenda, vous seriez rejointe par les Botocudos, avant vingt minutes !... Et, en admettant que vous échappiez aux Botocudos auxquels on n'échappe jamais... vous seriez dévorée par la forêt... tout simplement !

— Vous avez essayé de fuir, vous ?

— Jamais !... Et je n'en ai jamais eu l'envie !... On est très bien ici !... Je regrette bien un peu Paris de temps en temps, mais qu'est-ce que j'irais faire à Paris ? Je ne suis plus de la première jeunesse... et si vous saviez la vie que nous menons ici ! c'est un rêve !

— Oui ! je sais, le « gaffonné ! » Mais moi, on m'attend à Montevideo !...

— Vous partez demain soir ! les ordres sont donnés !... Dommage !

— Une chose m'étonne, voyez-vous, mademoiselle Amanda, c'est qu'on ne me retienne pas de force.

— Pourquoi ? si vous êtes raisonnable !

— Raisonnable ? Qu'entendez-vous par être raisonnable ? Ce qui est raisonnable pour vous, mademoiselle Amanda, peut très bien ne pas l'être pour moi ! comprenez-vous !

— Mon Dieu, oui, je vous comprends !... Je vous comprends très bien !

— Et alors ?

— Eh bien !... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi, il est très gentil, il fait tout ce qu'on veut,

cet homme-là, mais quand il a une idée dans la tête !...

— Quand il a une idée dans la tête ?

— Eh bien, il vaut mieux ne pas se mettre en travers de son idée !... Entre nous, c'est un bon conseil que je vous donne !... Il ne se connaît plus quand on lui résiste !..

— Enfin ! qu'arrive-t-il quand on lui résiste ?

— Eh bien ! eh bien...

Elle semblait hésiter à parler... Elle alla aux fenêtres, écouta derrière les persiennes, revint à Irène... elle avait sans doute réfléchi car elle se taisait...

— Parlez, mademoiselle Amanda, les instants sont précieux ! Je vous écoute !

— Nous avons le temps, fit Mlle Amanda, quand il reviendra je serai avertie par le cri du singe rouge !... dites-moi !... Est-ce que les sœurs Martens sont toujours rue de la Paix ?

— Écoutez, mademoiselle Amanda : je vous jure qu'en ce moment les sœurs Martens me sont complètement indifférentes ! Je vous demande ce qui m'arriverait si je lui résistais ?... Au fait, vous ne devez pas le savoir ! personne ne lui a résisté ici !

— Si !

— Qui donc ?

— Moi !

— Et alors ?

— Voilà !...

Mlle Amanda souleva son masque et Irène vit une chose horrible. Mlle Amanda n'avait plus de nez !... On lui avait coupé le nez !

XX

Où les malheurs d'Irène de Troie de la Comédie-Française commencent

Mlle Amanda avait rabattu son masque. Irène s'était éloignée d'elle en poussant un cri d'épouvante. Maintenant elle tremblait. Sous le choc de cette affreuse vision, ses idées commençaient à s'égarer. Allait-elle devenir folle ? Amanda eut pitié d'elle.

— Vous auriez tort de mettre les choses au pis ! dit-elle. Je vous préviens seulement pour que vous ne *le* poussiez pas à bout.

— C'est... c'est lui... qui ?

— Oui ! d'un seul coup de son couteau des bois. C'est un couteau court qui leur sert dans la forêt vierge à se tracer un chemin. Avec cela, ils abattent tout. Il n'a pas eu besoin de s'y reprendre à deux fois. Un éclair. Du sang, je n'avais plus de nez [1].

— Et !... et vous êtes restée ici ?...

— Raison de plus ! répondit simplement Mlle Amanda.

— Avec un monstre pareil ?

— Il n'est point de soins dont il ne m'ait entourée depuis. De mon côté, je n'étais pas sans reproche... On vous a peut-être dit que je le trompais à Rio avec un jeune artiste de la troupe française. C'était exact !... Raphaël m'aimait beaucoup et je le lui rendais bien...

1. L'histoire de la modiste parisienne au nez coupé par un planteur brésilien (de couleur) qu'elle trompait avec un artiste de la troupe française se trouve rapportée dans le livre de M. Expilly.

Quand Languéquétrou m'enleva de Rio, après nous avoir surpris, je ne sus ce qu'était devenu Raphaël... Il nous avait suivis jusqu'ici, par un miracle d'amour. Il voulait me reprendre à cet homme. Un jour, une vieille moça m'apporta un bouquet dont le sens était clair comme le jour. L'épine et la jacinthe exprimaient la douleur. L'amande amère qui en occupait le centre signifiait amour violent et les feuilles d'ananas qui l'entouraient rappelaient les heures de bonheur dues à l'amour. Il ne faisait plus de doute pour moi que ce bouquet vînt de Raphaël. Je demandai qui lui avait donné ce bouquet.

» Elle me répondit sans me regarder qu'elle l'avait cueilli la nuit même, à une heure d'ici, dans une clairière de la forêt que je connaissais bien, sur le coup de minuit.

» Je compris que Raphaël me donnait ainsi rendez-vous. Je m'y rendis la nuit suivante, déguisée en vieille servante. J'aperçus un feu. Je pensai que Raphaël guidait ainsi ma course, mais je trouvai ce signal imprudent. Cinq minutes plus tard, je tombai au milieu d'une bande de Botocudos qui avaient ficelé Raphaël à un gros bâton et qui le faisaient cuire.

— Quelle horreur !

— Je poussai des cris atroces auxquels répondit derrière moi la voix de Languéquétrou. Il était furieux. Il avait sa chichotte. Il en distribua des coups terribles aux Botocudos et leur ordonna de creuser immédiatement un trou dans lequel ils enterrèrent sous nos yeux, et sans qu'ils osassent faire entendre une protestation, les restes de mon malheureux ami. Puis Languéquétrou fit une croix avec deux bâtons et la planta dans cette terre fraîchement remuée. Après quoi il lava la tête aux Indiens.

— Comment !... il lava la tête aux Indiens ?

— Oui ! il leur adressa des reproches énergiques, leur disant qu'ils trahissaient sa confiance, qu'il n'aurait jamais pensé qu'après tout ce qu'il avait fait pour eux, ils retourneraient si vite à leurs ignobles coutumes et qu'il finirait par se désintéresser tout à fait de leur sort. Ils se jetèrent tous à ses genoux, implorant son pardon et lui promettant de ne plus recommencer.

» Nous rentrâmes tous ensemble à la fazenda. Que pouvais-je faire ? Je marchais derrière lui. Nous ne nous étions pas adressé la parole. Il me suivit dans mon appartement. Là, il me dit :

— Ce pauvre garçon n'a pas de chance d'être tombé sur eux. Il n'y a pas encore assez longtemps que j'essaie de les civiliser. Je ne saurais trop leur en vouloir. Mais s'ils recommençaient une chose pareille dans un an, je les ferais tous périr sous la chicotte, le piaye en tête.

» Là-dessus il s'approcha de moi et voulut m'embrasser. Je le repoussai avec indignation. Il faut vous dire, madame, que depuis notre arrivée à la fazenda, pleine de rancune de la violence qui m'était faite et de désespoir de me voir séparée de Raphaël que j'aimais pardessus tout, j'avais refusé les hommages de Languéquétrou ; ce n'était point après l'horreur du spectacle qui venait de m'être offert et qui avait fait naître en moi des soupçons terribles, (que je crois maintenant injustifiés sans en être, du reste, tout à fait sûre), que j'allais me soumettre aux embrassements de Languéquétrou.

» Je le repoussai donc et assez brutalement. Peut-être même soulignai-je mon geste de quelque injure dont je ne pouvais, dans l'état où je me trouvais, apprécier toute l'importance. Tant est que je vis passer devant mes yeux, comme je vous le disais tout à l'heure, un éclair, et que le sang jaillit de mon visage affreusement mutilé, cependant que mon nez tombait à mes pieds. »

Mlle Amanda avait à peine terminé son récit que, dehors, par trois fois, se fit entendre le cri du singe rouge.

Elle se hâta de prendre congé et disparut. Irène, chancelante, se releva pour la suivre ; elle pénétra dans la garde-robe, mais il lui fut impossible de trouver la porte qui avait livré passage à Mlle Amanda.

Elle se traîna à nouveau dans sa chambre. Une glace était devant elle. Elle put se voir des pieds à la tête. Elle se fit l'effet d'un spectre. Instinctivement ses mains se portèrent à son nez. Il était glacé. Mais il était toujours là. Pour combien de temps y était-il encore ? Question abominable si l'on songe que ce nez était le plus beau nez qui se pût voir, en ce sens que c'était un fort beau nez

de femme mais qu'il avait quelque chose aussi de noblement masculin. Considéré séparément, puis dans sa liaison avec le front, il annonçait la fierté, le courage, la résolution et la dignité. Jules César avait ce nez-là.

A ce moment des pas furtifs se firent entendre dans la garde-robe. Irène crut que c'était Mlle Amanda qui revenait. Elle était résolue à ne plus se séparer d'elle. Elle y courut.

Elle se trouva en face du piaye et de deux autres Botocudos qui eurent vite fait d'étouffer ses cris et de l'envelopper dans une couverture. Ils l'emportèrent hors de la fazenda. Et elle reconnut la voix de Languéquétrou qui disait derrière elle :

— Démonio ! ne faites pas de bruit !

Ce n'était plus le sort de Mlle Amanda qu'elle redoutait, c'était celui de Raphaël.

Languéquétrou la livrait aux cannibales !

XXI

Comment les Indiens Botocudos préparent la « barbaque »

On ne lui avait pas bandé les yeux. Elle put voir qu'on la déposait sur une civière qui ne ressemblait en rien à la magnifique litière dans laquelle elle avait fait son entrée triomphale à la fazenda. C'était une toile grossière entre deux bâtons que deux Botocudos portaient sur leurs épaules.

Sur l'ordre du piaye, ils prirent le pas de course et traversèrent ainsi dans la nuit claire la zone des cultures qui entouraient la fazenda. Ils pénétrèrent ensuite sous bois, dans une obscurité profonde, mais qui ne semblait nullement les gêner. Ils devaient voir la nuit, comme les chats-tigres.

Languéquétrou était resté à la fazenda. Sans doute sa cruauté n'allait-elle point jusqu'à se réjouir du hideux spectacle de la mort infâme à laquelle il avait condamné celle qui avait refusé de s'asseoir sur le trône de Patagonie.

La malheureuse ne douta plus de son sort quand elle aperçut la lueur d'un feu à travers les arbres et qu'elle déboucha dans une clairière qu'elle n'avait jamais vue mais qu'elle reconnut tout de même. Non loin d'un grand feu, se dressait une croix de bois, celle que Languéquétrou avait plantée de ses propres mains au-dessus des restes du pauvre Raphaël.

Autour du feu, il y avait ce que l'on appelle encore là-bas une *toldoria*, qui est une réunion de tentes (toldos),

qui abritent le plus souvent les Indiens Tobas et quelquefois même les Indiens Mangos, qui sont des Indiens atteints déjà par la civilisation. Seulement ces tentes n'appartenaient ni à des Tobas, ni à des Mangos. Elles constituaient la demeure des derniers Botocudos.

Bien qu'ils ne dussent point manger cette nuit-là la cuisine de M. Casimir, leurs faces avaient un rictus affreux qui accusait déjà de la réjouissance.

On avait déposé Irène sur le sol qui était encore tout noirci des foyers antérieurs, entre le feu qui crépitait avec des étincelles joyeuses et la petite croix de bois.

Bientôt il y aurait deux croix dans cette clairière. Et encore ce n'était pas sûr. Languéquétrou n'était pas là pour rendre à Irène les derniers devoirs. Elle le regrettait. S'il avait été là, elle eût gardé une dernière espérance. Mais, en vérité, après avoir tant travaillé à faire perdre aux Botocudos le goût de la chair humaine, il eût été contraire à ses principes de sembler présider à un festin qui avait toujours eu sa réprobation.

Le plus étonnant de l'affaire était qu'Irène n'eût point succombé déjà à l'horreur de la situation, qu'elle ne se fût même point évanouie, qu'elle eût même les yeux grands ouverts.

Passé une certaine limite de l'épouvante, la bête humaine devient comme toutes les bêtes, incapable de la moindre réaction.

Soumise à la fatalité, elle attend.

Avez-vous vu un bœuf à l'abattoir ? Il a résisté souvent avant d'y entrer. Un instinct sûr l'avertit de son prochain trépas. L'odeur du sang répandu, les meuglements de ses frères que l'on pousse au champ de massacre l'ont incité à une dernière révolte. Il s'est arc-bouté en tremblant sur ses jambes... mais le voilà dans l'abattoir. Pour lui, c'est déjà fini !...

Son regard est fixe et sans éclat et quand le maillet se lève, il n'a pas un recul. Il tombe foudroyé, mais il était déjà mort.

Ainsi Irène n'eut pas un mouvement quand le piaye s'approcha d'elle avec son couteau.

Elle ne recommanda même pas sa belle âme à Dieu. Elle n'avait plus de pensée ni pour le ciel, ni pour la

terre, ni pour rien. Et si elle eût pensé, elle n'eût certainement point imaginé que le piaye glissait son couteau sur sa poitrine uniquement pour couper ses liens.

Elle ne recommença à associer deux idées que lorsqu'elle se vit libre de ses mouvements. Elle se redressa. La vie recommença de battre en ses artères. Et alors, la peur la reprit.

Un grand chaudron était un peu au-dessus du feu. De temps à autre, quelques Indiens en remuaient le contenu avec un long bâton et en la regardant avec leur sourire hideux. Les autres étaient assis autour d'elle avec des couteaux.

Elle eut le courage surhumain de demander au piaye ce que tout cela signifiait. L'autre lui répondit :

— Nous allons faire un long voyage. Nous ne savons combien de jours il durera. Alors nous sommes obligés de mettre de la viande en conserve. Nous faisons fondre des morceaux de graisse dans ce chaudron. Puis nous la laissons refroidir. Nous l'étendons ensuite sur la viande cuite en nous arrangeant de façon que l'air ne puisse l'atteindre. La viande alors se dessèche rapidement et devient noire comme du charbon. Quand nous voulons la manger, nous raclons la couche desséchée et nous retrouvons la viande qui a gardé toute sa saveur. Arrosée de *cachaça* ou de *ginebra* (genièvre) c'est fameux. C'est M. Casimir qui nous a appris à l'arroser de « cachaça » et de « ginebra », mais le procédé est aussi vieux que nos pères et nous appelons cette viande de la « barbacoa ».

— A Paris aussi ! ne put s'empêcher de dire Irène qui n'était pas ignorante des mots les plus répandus de l'argot.

« Barbacoa » au Brésil, « barbaque » à Paris. Comme tout se tient dans le vaste univers !

— Mais la viande, où est-elle ? demanda-t-elle soudain, reprise de la plus grande inquiétude.

— Elle vient d'arriver ! fit le piaye en se levant et en la laissant sur ce dernier mot qui la replongeait au fond de l'abîme.

XXII

Tu donneras ton nom à ces races nouvelles,
Et dans un chant divin qui ne doit plus finir
Apollonide Ion ! nos lèvres immortelles
Diront ta jeune gloire aux races à venir.
LECONTE DE LISLE.

Elle ne commença à être rassurée que lorsqu'elle vit d'énormes morceaux de bœuf et de venaison déjà cuits et prêts pour la barbaque, qu'apportaient sur leurs épaules quelques Indiens qu'Irène reconnut pour lui avoir servi de première escorte.

Ils se hâtaient tous à la besogne et ne semblaient plus s'occuper d'elle. Le piaye, qui avait un instant disparu, excita leur zèle. Tout à coup il fit un signe. Le silence le plus absolu régna aussitôt dans le camp et le feu fut éteint.

En quelques secondes les tentes furent par terre et roulées. Quelques bêtes de somme furent réunies. Languéquétrou survint alors. Il était sur un cheval encore tout écumant de la course qu'il venait de fournir.

Irène fut de nouveau jetée sur sa litière et toute la troupe s'enfonça au plus épais de la forêt.

Languéquétrou se rapprocha d'Irène et s'excusa de la façon un peu précipitée dont on lui avait fait quitter la fazenda.

— Rien, dit-il, ne faisait prévoir un pareil événement. Un détachement militaire vient de descendre sur la côte et traverse le *sertao*. Il est déjà arrivé aux « Très Virgens ». Le Brésil mobilise contre moi. Nous verrons bien !

Irène se dressa frémissante :

— Tout, au contraire, devait vous faire prévoir qu'on ne vous laisserait pas traiter Irène de Troie (de la Comédie-Française) comme vous avez traité Mlle Amanda !... Le monde entier se mettra contre vous ! Revenez de votre folie ! Il en est temps encore ! Réfléchissez !

— C'est tout réfléchi ! répondit Languéquétrou. Maintenant, un conseil : si vous tenez encore à la vie, ne poussez pas un cri !

— Je ne tiens plus à la vie ! lui jeta Irène. Je n'y tiens plus depuis que je vous connais !...

— Ne criez pas tout de même ! fit Languéquétrou, qui la laissa passer devant lui avec ses deux porteurs et le piaye, lequel, cette nuit-là, ne fumait pas sa pipe mais ne lâchait pas son couteau.

Elle garda donc le silence, mais presque aussitôt des clameurs et des hurlements frappèrent ses oreilles. La forêt parut remplie d'une agitation extraordinaire. Le bruit se rapprochait de plus en plus. Les porteurs précipitaient leur marche. Un immense espoir gonfla le cœur d'Irène. Elle crut un instant que les soldats indigènes et les « capitaes de mato » avaient réussi à les rejoindre et qu'elle allait enfin sortir de ce cauchemar.

Elle le crut d'autant plus que, à la lueur incertaine qui tombait du ciel étoilé, à travers les branches, elle aperçut soudain, autour de la troupe qui l'emportait, une véritable armée d'ombres qui gesticulaient en poussant des cris effroyables.

Il y en avait partout et jusque dans les arbres qui paraissaient s'animer. Des centaines d'acrobates velus couraient même au-dessus de leurs têtes, se balançant au bout des lianes. C'étaient des quadrumanes d'une audace irritée, qui semblaient décidés à barrer le chemin à ces nouveaux « indésirables ».

Mais Languéquétrou ayant visé le plus effronté d'entre eux qui s'était établi dans la fourche d'un cacaoyer et montrait des dents qui se choquaient avec fureur, tira et le singe bascula. Aussitôt le feuillage s'agita comme une tempête et l'armée des quadrumanes, sautant d'arbre en arbre, ne tarda pas à disparaître dans les profondeurs.

A l'aurore, les mules et les chevaux qui portaient les tentes furent emmenés par une dizaine d'Indiens qui

s'engagèrent sur une autre piste. Ainsi la tribu se sépara en deux tronçons, manœuvre certainement destinée à tromper ceux qui la poursuivaient.

Languéquétrou était à pied maintenant, fermant la marche de la colonne qui emportait Irène sur sa civière. Elle céda à la fatigue, physique et morale, et ferma les yeux. Quand elle sortit de cette sorte de coma, elle s'aperçut que la troupe était arrêtée au bord d'un ruisseau. Elle se leva et procéda à quelques ablutions. Un indigène lui lava les pieds.

On lui donna à boire du lait concentré. Quand on se remit en marche, comme on suivait le ruisseau, elle ne voulut point remonter tout de suite dans sa litière. Elle avançait en proie aux plus sinistres pensées. Chaque pas, chaque détour, l'enfonçaient au plus tragique de son aventure : sa séparation d'avec le reste des humains.

Elle n'était plus qu'un jouet entre les mains du plus trompeur et du plus féroce des sauvages, qui sont les sauvages récemment civilisés et qui transportent dans les mœurs de la vieille société la ruse, la longue patience, l'hypocrite candeur des êtres nouveaux pour qui il n'est point de véritable triomphe sans le massacre, le viol et la douleur.

Elle n'était point la première à être tombée dans leurs embûches. D'illustres exemples auraient dû l'instruire. La semaine passée, Sylvie ne lui lisait-elle point la terrible aventure survenue à la Malibran ? Un journal rapportait, suivant le manuscrit de M. Lavocat, comment le pharmacien Oudard, qui était venu s'installer au Mexique, était, un beau matin, tombé sur cette scène aux environs de son hacienda : « Il lui semblait apercevoir des formes humaines qui s'agitaient, tandis qu'au loin une volée de vautours, toujours en quête de proie, tourbillonnaient en se rapprochant du sol.

Il accourut et que vit-il ? Une famille de cinq personnes nues comme vers, rôtissaient sous les feux d'un soleil ardent tandis que les moustiques — commençant l'œuvre des vautours — les dévoraient.

La famille comprenait : le père, la mère, un garçon et deux filles. Le père et le fils étaient attachés chacun à un arbre ; la mère et les deux filles ne sachant où de-

mander du secours et n'ayant, pour tout abri, que leurs cheveux se répandaient en gémissements.

Oudard ne fait qu'un bond. Sautant de cheval, d'un coup de sa navaja, il coupe les cordes qui retiennent les hommes captifs et lorsqu'il a appris à tous ces infortunés qu'il peut les sauver, des cris de joie éclatent autour de lui. Il jette son manteau aux femmes. Il court à son hacienda et en revient avec des vêtements.

Quelle était donc cette famille si intéressante ?

— C'étaient les Garcia ! c'était la Malibran, qui était venue à Mexico donner des représentations théâtrales. Les Garcia avaient réussi au delà de toute espérance et c'est au moment où ils venaient de quitter la ville avec une véritable fortune qu'ils avaient été dépouillés de tout et réduits en cet état par des indigènes, qui avaient peut-être, la veille, applaudi la Malibran dans le grand théâtre de Mexico, assis dans un bon fauteuil d'orchestre et des fleurs à leur boutonnière. »

L'histoire ne disait point, si parmi ces gentilshommes, il y avait un Languéquétrou amoureux. Irène trouvait la Malibran moins malheureuse qu'elle. Et cependant ce n'est pas une chose gaie que d'être abandonnée toute nue, dans la savane, à la voracité des vautours.

Mais quoi ! Irène n'en avait pas fini avec les Botocudos ! Si, quelque matin, la « barbaque » manquait

Elle avançait difficilement au milieu des hautes herbes quand, tout à coup, elle s'arrêta et se mit à trembler d'horreur. Sa bouche, grande ouverte, ne pouvait laisser échapper aucun son.

— Pas un geste ! fit la voix de Languéquétrou derrière elle, et priez *Nossa-senhora de Victoria !* (Notre-Dame de la Victoire).

Des sons rauques — prières ou imprécations — sortaient du plus profond de la poitrine des Botocudos... En face d'Irène, à quelques pas, se dressait, aussi haut qu'elle, un monstre !

C'était comme un énorme câble noir et jaune qui se tenait debout et barrait le chemin. Le *giboya* (boa constrictor) ne faisait aucun mouvement. A peine si un léger clignotement de la paupière indiquait qu'il ne fût pas endormi.

Pour les indigènes, c'était le redoutable *Panga*, dieu des reptiles.

Il eut, soudain, un mouvement, comme pour se détendre et bondir sur Irène, mais Languéquétrou s'était élancé. Il y eut un éclair entre Irène et le « giboya » comme celui qui avait privé à jamais Mlle Amanda de son appendice nasal. Et le monstre s'agita en deux tronçons qui rampaient furieusement l'un vers l'autre, comme pour se ressouder. Le *façâo* (ou couteau des bois) de Languéquétrou avait fait son œuvre.

On dut porter Irène dans sa litière.

Deux jours et deux nuits, on marcha encore dans la forêt.

La nuit, les cris des animaux faisaient sortir Irène de sa fiévreuse torpeur. C'étaient des miaulements de jaguar qui paraissaient tout proches, puis s'éloignaient, et se rapprochaient encore ; des branches s'écartaient. Irène n'osait plus faire un mouvement dans la terreur du bondissement du fauve. Le fauve en effet surgissait sur la piste. C'était un Botocudo qui était allé faire son tour dans les environs et qui empruntait le langage du chat-tigre pour instruire ses frères qu'aucun danger ne les menaçait.

Depuis l'affaire du « panga », elle n'avait plus revu Languéquétrou qui était retourné à l'arrière-garde. Elle n'avait pas eu l'occasion de le remercier. Le quatrième jour elle découvrit soudain qu'ils étaient arrivés sur la côte. Ils n'avaient pas eu à traverser la brousse. Ils étaient arrivés là sous le couvert de la forêt qui accrochait ses dernières racines aux rochers mêmes d'une crique sauvage.

On créa, avec des branches, une installation de fortune. Irène eut une hutte spéciale. Languéquétrou vint la visiter. Elle sortit de la hutte immédiatement. Elle avait les tempes battantes. Languéquétrou était très calme.

— Vous me détestez bien ! lui dit-il.

— Oui ! pourquoi m'avez-vous sauvé la vie ?...

— Parce qu'il le fallait ! répliqua-t-il d'un ton assez glacé... votre vie est sacrée. Elle ne vous appartient **ni à vous ni à moi !**

— A qui donc appartient-elle ? demanda Irène, stupéfaite une fois de plus car cet homme était une énigme nouvelle, chaque fois qu'ils s'abordaient !

— *A nos enfants !*

— A nos enfants ?

— Oui ! à la race qui sortira de nous ! A nous deux, nous serons l'union de deux mondes et de cette union sortira la Patagonie nouvelle !... L'esprit d'Ouénétrou est en moi !

— Et vous m'emmenez en Patagonie ?

— Nous y serons dans quelques jours !

— Mais vous m'aviez promis de me déposer à Montevideo !

— C'est Languéquétrou qui vous avait promis cela ! Mais Languéquétrou est mort !... Ouénétrou a parlé !... Ouénétrou veut que nous ayons de beaux enfants !...

XXIII

Dans lequel Irène retrouve Sylvie

Ils restèrent trois jours sur cette côte, cachés dans ce creux de rocher, où venait mourir la forêt. Irène passait son temps à se demander d'où lui viendrait du secours. Elle interrogeait l'horizon qui ne lui répondait pas. Que faisait l'armée ? Que faisait la flotte brésilienne ?

Le soir du troisième jour, elle aperçut une petite fumée qui venait du nord-est puis elle distingua un bâtiment qui longeait la côte ; ce devait être le premier navire de la flotte qui avait mission de la délivrer. Mais elle se rendit bientôt compte que ce léger bâtiment n'était suivi d'aucun autre. Au surplus, s'il avait quelques canons et s'il surprenait le camp des Botocudos, il pourrait faire l'affaire...

Ceux-ci semblaient ne s'être aperçus de rien. Languéquétrou, retiré dans sa hutte, passait son temps à aligner des chiffres. Sans doute établissait-il sa liste civile, préoccupation fort absorbante pour un nouveau souverain.

Une heure plus tard, Irène jugea qu'il était impossible que ce vapeur n'eût été aperçu que d'elle seule, et la sérénité parfaite avec laquelle les Botocudos le voyaient s'approcher n'était point pour la réjouir. Bientôt, elle reconnut *Ma Casa*. C'était le yacht de Languéquétrou qui allait la transporter en Patagonie !

Languéquétrou se montra sur ces entrefaites et la confirma dans cette pensée :

— Oui, oui, senhora !... bientôt vous serez dans mon royaume !

Ma Casa stoppait en ce moment devant eux. C'était le même joli petit navire tout blanc, avec ses deux mâts qui paraissaient cirés à l'œuf, ses voiles et ses pavillons frais, sa même cheminée courte et penchée qui semblait toujours dire : « Venez avec moi, senhora, nous ferons un joli petit voyage ! »

Le canot automobile qui s'en détachait, elle le connaissait bien ! Maudite était l'heure où elle était descendue dans cette coquette embarcation pour la première fois !

Avant de quitter la côte, Languéquétrou fit un long discours aux Botocudos, leur promettant qu'il les ferait venir dans ses États, s'ils continuaient à se bien conduire, et qu'il créerait pour eux une garde spéciale du palais.

Il donna l'accolade au piaye, qui ne lâcha pas sa pipe pour si peu, et il descendit dans le canot en faisant passer Irène devant lui.

Quand ils abordèrent *Ma Casa*, le yacht arbora le pavillon de Ouénétrou, qui était tout blanc avec un soleil rouge en forme de bouclier croisé de quatre flèches. Aussitôt, se détachant de l'équipage, un homme parut qui se prosterna trois fois. C'était une sorte de géant aux longs cheveux, au teint de cuivre doré, qui pouvait mesurer 1 mètre 90 et qui était revêtu d'une robe assez singulière.

Le roi de Patagonie le présenta à Irène en ces termes :

— Celui-ci est « Couron-Lafquène » (Lac noir). Reconnaissez mon grand-prêtre à son manteau de peaux de souris. C'est lui qui nous mariera !

Elle ne répondit pas. Elle courut à sa cabine. Elle avait hâte de prendre un bain, ce qui lui avait été défendu au bord de la côte par le piaye, non point à cause des requins, mais parce que l'Indien était au plus mal avec la « Mère-des-Eaux », cette sirène qui, depuis des siècles, jouait aux Botocudos de si méchants tours.

Chose incroyable, l'idée de retrouver une baignoire, une glace, un jeu de brosses et des draps fins, après les misères de la forêt vierge, effaçait en un instant toute autre préoccupation dans l'esprit d'Irène, qui commen-

çait à se faire aux plus grandes épouvantes. Si sa vertu, qui n'avait transigé avec rien, même devant le supplice, devait un jour se lasser, ce serait pour un seau d'eau !

Elle se préparait à pousser une porte derrière laquelle elle allait trouver cette chose inestimable : un peu de confort. Déjà elle se réjouissait, mais nous renonçons à dépeindre son exultation quand, la porte poussée, elle retrouva sa femme de chambre.

Oui ! Sylvie était là. Sylvie en personne, avec sa figure de tous les jours, d'une correcte austérité, son teint effacé, ses yeux vert pâle, intelligents, mais sans flamme, ses cheveux lisses, sa robe noire et son petit tablier de dentelle.

Elle était assise et cousait.

Irène poussa un grand cri et lui tendit les bras. Elle eût retrouvé une sœur chérie dont elle eût été privée depuis dix ans qu'elle n'aurait pas eu vers elle un plus tendre élan.

Sylvie se leva, un peu étonnée, et dit :

— Je n'attendais pas madame si tôt !

— Embrassez-moi, Sylvie !

Sylvie lui baisa humblement la main :

— Voyez, madame, je mettais de l'ordre dans le linge de madame !

— Je vous dis de m'embrasser !

— Oh ! madame !

Ce fut Irène qui la prit dans ses bras. Elle l'y serra à l'étouffer. Sylvie se demandait si madame n'était point devenue un peu folle. Surtout quand madame se prit à sangloter sur son épaule.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ?... Mais madame est brûlante ! madame a la fièvre !...

Jusqu'alors, elle l'avait mal vue, à contre-jour. Mais cette scène les avait déplacées et elle apercevait Irène pour la première fois dans toute sa misère et dans toute sa détresse.

Elle eut une exclamation de pitié :

— C'est le roi des Patagons qui a mis madame dans cet état !...

— Un monstre, Sylvie, un monstre !

— Madame en était si enthousiaste dans sa lettre !
— Quelle lettre ?
— Mais la lettre que vous m'avez écrite !... et qui me commandait de vous rejoindre !... D'abord je croyais trouver madame sur ce yacht !... on m'a expliqué ensuite que vous aviez pris les devants avec le roi des Patagons et que je retrouverais madame à Montevideo !... Nous ne devons plus en être loin maintenant, de Montevideo !...
— Ah ! Sylvie ! Sylvie ! si vous saviez !... mais d'abord, un bain, Sylvie, vite un bain !... je vous raconterai tout cela dans le bain !
— Oh ! je vais bien soigner madame !... madame en a besoin !... c'est épouvantable l'état dans lequel madame me revient !

Quand Irène fut dans son bain parfumé de son essence favorite, elle ferma d'abord les yeux pour mieux goûter la douceur ineffable de cette minute qu'elle avait cru ne plus jamais retrouver.

Sylvie disait :

— Et moi qui croyais madame si heureuse avec son roi ! Je pensais : « Comme il faut qu'il soit gentil pour que madame ait tout oublié pour lui et laisse se débrouiller ce pauvre M. Hauptmann avec sa tournée ! Sans madame il ne doit certainement pas faire des ors et des argents ! »

D'un signe amical, Irène qui avait toujours les yeux clos, pria Sylvie de se taire... Quand elle les rouvrit, ce fut elle qui interrogea :

— On vous a apporté ma lettre à bord du *Bahia ?*
— Mais non, madame, on m'a apporté votre lettre à Rio-de-Janeiro !
— Je ne vous comprends plus !
— Mais moi non plus je ne comprends plus rien !... Il y avait beau temps que le *Bahia* était parti sans moi !
— Comment ? Vous ne vous êtes pas rendue tout de suite à bord du *Bahia*, en sortant de l'hôtel... comme je vous l'avais dit ?
— Mais si, madame ! avec toutes vos malles !
— Voyons ! voyons ! voyons ! nous n'en sortirons pas ! Vous allez me dire, Sylvie, ce qui vous est arrivé à vous, depuis que je vous ai quittée, et je vous dirai ensuite les horribles traverses par où j'ai passé !

Sylvie commença :

— Madame se rappelle qu'elle m'a quittée avec M. le secrétaire perpétuel ?

Et elle se mit à rougir.

— Oui, Sylvie, je me rappelle cela et je vous remercie, ma fille.

— C'est moi qui remercie madame !

Et elle rougit davantage.

— A propos, il ne veut plus se tuer, M. le secrétaire perpétuel ?

— Non madame !... mais je suis sûre que maintenant il se ferait tuer pour madame !

Et elle devint écarlate.

— Vous l'avez fait sortir avant le petit jour ? Personne ne s'est aperçu de rien ?

— Pas même lui, madame !... Oh ! M. le secrétaire perpétuel a été parfait ! parfait !

— Passons, Sylvie. Alors ?...

— Alors, à la première heure je suis sortie moi-même du Palace et je me suis fait conduire à bord du *Bahia* avec les malles. Là, je fus bien étonnée d'apprendre que madame n'était pas sur le bateau. Mais vous ne pouviez tarder à venir et c'est ce que je dis à M. Hauptmann et à tous les artistes de la troupe qui commençaient à être inquiets. Je l'étais plus qu'eux !

» Une demi-heure avant le départ, M. Hauptmann jurait et parlait d'aller vous chercher. Il m'interrogea. Je lui dis que vous étiez sortie avant moi, au tout petit jour, et nous commençâmes à nous demander si vous n'aviez pas été victime d'un attentat. Quels instants nous avons passés là ! Enfin, dix minutes avant le départ, il demanda au capitaine de faire donner sa sirène sans cesser. Ne vous voyant toujours pas arriver, il s'arrachait les cheveux : « Que voulez-vous que j'aille faire à Montevideo sans elle ? Il faut que j'aille la chercher ! »

» Il donna ses ordres à son secrétaire et la troupe resta à bord. Il descendit dans un canot et moi je descendis avec lui et avec toutes les malles dont j'avais la responsabilité.

» Nous nous fîmes conduire à l'hôtel. On ne vous avait pas revue. Le groom qui vous avait accompagnée nous dit tout ce qu'il savait ! Pendant ce temps, le *Bahia* quittait la rade. Hauptmann courut chez le préfet. C'est là-dessus que les choses commencèrent à se gâter pour madame !

— Comment cela !

— On fit une rapide enquête et l'on sut, je ne saurais dire comment, que M. le secrétaire perpétuel était venu, la veille au soir, à l'hôtel avec des fleurs et qu'il n'était rentré chez lui qu'à la première heure du jour. On sut qu'il avait passé toute la nuit dans l'appartement de madame !

— Mais c'est abominable !

— On courut chez M. le secrétaire perpétuel que l'on eut toutes les peines du monde à réveiller. Quand il sut de quoi il s'agissait, il pâlit. Le préfet lui demanda de ne rien lui celer des événements de la nuit, mais il sut garder une discrétion à toute épreuve. Je le répète : dans toute cette malheureuse affaire, le rôle de M. le secrétaire perpétuel a été parfait ! parfait !

— Ce qui n'empêche personne de croire que don Manoël...

Elle ne précisa pas davantage sa pensée, mais dans un tumultueux jaillissement, Irène sortit de sa baignoire plus furieuse que Diane surprise au bain par Actéon !...

— Que madame se calme ! *On le croyait avant !* fit Sylvie en épongeant sa maîtresse... et que madame me permette, à ce propos, de lui signaler une erreur qui m'est propre et dont je ne m'étais rendue coupable que pour avoir trop prêté l'oreille à la calomnie. Jamais M. le secrétaire perpétuel, ni par son attitude, ni par ses paroles, ni même par son silence, n'a laissé entendre qu'il y avait entre madame et lui autre chose qu'une loyale et pure amitié ! Je le répète à madame... M. le secrétaire perpétuel est un parfait galant homme !

— Vous le défendez bien, Sylvie !

— Si madame savait comme il aime madame !...

— Vous êtes mieux renseignée que moi, ma fille !

— Cela s'est vu surtout, reprit Sylvie avec candeur,

lorsqu'il a pensé qu'il était arrivé un malheur à madame !... C'est lui qui a découvert que vous aviez été victime du roi des Patagons !... C'est lui qui s'est mis à la tête de l'enquête, qui a dirigé toutes les recherches, car M. Hauptmann avait déjà frété un petit vapeur et était parti rejoindre sa troupe à Montevideo. On peut dire que don Manoël de Carangola a remué pour vous tout le Brésil. Il levait une troupe, l'embarquait à bord d'un aviso pour donner la chasse au yacht du roi des Patagons, se faisait donner carte blanche par le gouvernement et jurait, lui qui n'était jamais sorti de sa bibliothèque que pour soigner ses petits oiseaux, qu'il saurait vous retrouver, fût-ce au fond de la forêt vierge !... En même temps il pensait à tout. Avant de s'embarquer, il avait fait le tour des journaux, des agences... et s'était assuré le silence de toute la presse !... Il en faisait une question de patriotisme ! Le monde devait ignorer que Mlle Irène de Troie, de la Comédie-Française, avait couru le plus petit danger sur le sol brésilien !...

— Ça, c'est bien ! s'écria Irène... Vous avez raison, Sylvie, j'ai méconnu cet homme !...

— Je voulais le suivre avec toutes les malles. C'est lui qui me conseilla, qui m'ordonna de rester à Rio dans votre intérêt. « Tant que vous serez à Rio avec toutes les malles, me disait-il, on pourra toujours prétendre que votre maîtresse ne l'a point quittée et que si elle n'a point suivi la troupe à Montevideo, c'est qu'elle est souffrante. C'est du reste ce qu'annoncera Hauptmann si votre maîtresse ne le rejoint pas à temps. Comme cela nous évitons le scandale de cette fabuleuse aventure ! »

— Mais il est parfait ! Il est parfait !

— Quand je le disais à madame !... Il y avait quelques jours que j'étais sans nouvelles de lui, quand un jour on vint frapper à ma porte. C'était un jeune homme de couleur qui m'apportait une lettre. Je crus que c'était le grand maître qui m'envoyait un message. Jugez de ma joie quand je reconnus sur l'enveloppe l'écriture de madame !... Et jugez aussi de ma stupéfaction quand j'appris que madame, sur le sort de laquelle tout le monde s'apitoyait, avait fait simplement une fugue avec le roi

de Patagonie et qu'elle était à bord de son yacht uniquement de son plein gré !... Alors, je partis à rire ! Je partis à rire !... Je ne m'arrêtais pas de rire ! Non pas à cause de M. le secrétaire perpétuel, qui s'était conduit comme un héros, mais à cause du bon tour que madame avait joué à ce brigand d'Hauptmann qui, lui, n'avait de craintes, dans toute cette affaire, que pour son business !...

» Je dis tout de suite au jeune homme que j'étais prête à le suivre. Il me recommandait la discrétion... Vous pensez que c'était bien inutile. Nous prîmes le train de nuit pour Sao Paulo et de là pour Santos : je compris que nous faisions des détours pour tromper les recherches.

» La nuit suivante, à Santos, nous embarquions sur un canot automobile, avec toutes les malles, bien entendu. Nous rejoignîmes bientôt dans un coin de la côte le yacht qui nous attendait, tous feux éteints. Là j'apprenais que vous étiez subitement redevenue raisonnable et que vous étiez partie rejoindre au plus tôt Hauptmann à Montevideo, avec le roi des Patagons. Je trouvais naturel également que, pour éviter les commentaires, après tout ce qui s'était passé, vous n'entriez pas officiellement sur le navire du roi dans la capitale de l'Uruguay.

» Comme madame a dû le voir, j'étais bien tranquille, tranquille et heureuse, parce que je croyais que madame l'était aussi et que je pensais qu'il n'était pas trop tôt que madame prît enfin quelque distraction. »

— De la distraction ? Sylvie, eh bien, je vais vous dire maintenant comment je me suis distraite !

Sa toilette était achevée depuis beau temps qu'Irène de Troie parlait encore.

Quand Irène eut achevé son affreux récit, Sylvie se leva, dans un mouvement où elle avait mis toute sa colère et toute son indignation et qu'elle avait copié, du reste, sur les plus nobles attitudes de madame.

Presque aussitôt on entendit le bruit encore lointain d'un coup de canon... puis deux, puis trois coups de canon !... En même temps il y avait un grand branle-bas sur le pont.

— Je parie que c'est Carangola qui arrive ! s'écria-t-elle.

Elle bondit sur le pont. Irène la suivit presque aussi vite qu'elle.

A quelques milles dans le nord un petit navire de guerre tirait à blanc sur *Ma Casa* pour lui ordonner de stopper.

C'était en effet M. le secrétaire perpétuel qui arrivait !

XXIV

Le royaume de Ouénétrou XIV

« Cœur sombre », sur la dunette, considérait longuement par le truchement d'une longue-vue, l'aviso bombardeur. A côté de lui « Lac noir », agitant ses deux bras, entrait dans une lutte épileptique avec *Honacouvou* (l'Esprit du mal). Les Patagons l'appellent encore *Gualitchou*, à cause de tous les maux dont il accable l'humanité, mais c'est là un terme vulgaire dont un sorcier qui tient le rang et qui a reçu l'éducation de Courou Lafquène ne saurait se servir dans ses exorcismes.

« Cœur sombre » pria « Lac noir » de mettre un terme à ses invocations pour qu'il pût donner les ordres nécessaires. Ceux-ci furent promptement exécutés. *Ma Casa* sortit toutes ses voiles et le mécanicien força ses feux.

Fut-ce l'effet de l'intervention du grand-prêtre auprès des puissances divines, ou le résultat des dispositions prises par Languéquétrou ? Toujours est-il que la distance parut augmenter entre les deux navires.

Aussitôt « Lac noir », s'agenouillant dans son manteau de peaux de souris, remercia l'esprit de Ouénétrou-le-Père d'avoir protégé son fils Languéquétrou, devenu Ouénétrou XIV, contre les maléfices de *Honacouvou*, vulgo : *Gualitchou* (Le Diable).

Sûrement Ouénétrou qui était aux cieux avait envoyé à ce vaisseau diabolique, prêté aux blancs par la Mère-des-eaux, un accident de machine.

Quand le soir tomba, l'aviso brésilien avait disparu. Le lendemain, toute la journée, il resta invisible. Ce fut

ce jour-là que l'on passa au large de l'estuaire de La Plata, à hauteur de Montevideo, puis de Buenos-Ayres. Irène perdait tout espoir. Comme elle en manifestait une douleur encombrante, on l'enferma avec Sylvie dans sa cabine.

Quelques minutes avant le crépuscule, on permit aux deux femmes de se montrer sur le pont et tout à coup réapparut en même temps, dans le nord, l'aviso de M. le secrétaire perpétuel.

Il avait recommencé de tirer, mais, cette fois, il ne s'agissait plus d'un simple avertissement. On voyait les obus ricocher au loin sur les flots.

La nuit tomba sur ce commencement de drame maritime qui se continua le lendemain.

Ma Casa s'était rapprochée de la côte. Le yacht doubla une presqu'île qui le masquait entièrement et, là, il stoppa.

Aussitôt Irène et Sylvie furent jetées à terre avec trois ballots, deux caisses que protégeaient d'énormes ferrures et une malle à chapeau.

« Lac noir » et « Cœur sombre » se trouvaient déjà sur la plage.

Languéquétrou avait une ceinture toute garnie de revolvers, de cartouches, et portait en bandoulière une carabine dernier modèle, chef-d'œuvre de l'armurerie de la rue do Ouvidor.

Dans cet attirail, il ne rappelait en rien M. le secrétaire perpétuel qui, lui, n'avait jamais touché à une arme à feu et qui avait eu la prétention de se suicider avec de vieux pistolets à pierre.

Ma Casa, tous feux éteints, avait repris le large.

Maintenant l'aviso brésilien pouvait poursuivre le yacht pendant des jours et des nuits et même l'atteindre. Don Manoël ne trouverait pas à son bord le trésor qu'il y cherchait : nous parlons, bien entendu, d'Irène.

Elle n'était cependant point le seul trésor que Languéquétrou eût descendu sur la côte. Ces deux caisses, aux solides ferrures, contenaient ce qu'il avait, en quelques semaines, réalisé de sa fortune.

On passa la nuit dans une sorte de salle crayeuse,

pratiquée dans la falaise même. En pénétrant dans ce réduit pour troglodytes, Languéquétrou s'excusa :

— J'avais rêvé, senhora, de vous recevoir dans mon royaume avec plus de magnificence, mais les circonstances ne l'ont pas voulu. Nous ne pouvons même nous risquer à allumer du feu. Le mieux, pour le moment, est de dormir. Nous aurons besoin de toutes nos forces demain matin !

Les deux femmes se roulèrent dans leurs manteaux. Elles apercevaient la haute silhouette de « Lac Noir » qui veillait à l'entrée de la grotte. Languéquétrou était sorti et ne reparut plus de toute la nuit.

Irène, silencieusement, pleurait. Sylvie lui serrait la main en soupirant.

Sylvie n'aurait pas donné sa place pour un empire, à moins que ce ne fût l'empire de Languéquétrou. Elle n'avait jamais vu un si bel homme. Dommage qu'il fût si féroce !... Mais sait-on jamais ce qui se passe dans la cervelle d'une demoiselle d'un certain âge, au teint effacé, aux cheveux lisses et aux yeux vert pâle ?...

Mlle Sylvie Vernot, qui était une personne d'ordre, curieuse de tout et surtout de s'instruire, ne pouvait manquer de prendre des notes au cours d'un voyage qu'elle n'avait pas espéré aussi exceptionnel.

Voici quelques pages détachées de son carnet, dans lesquelles elle nous retrace les premières étapes de Mlle Irène de Troie, de la Comédie-Française, et de sa fidèle servante dans le royaume de Ouénétrou XIV...

« Ce fut le 18 mai que nous fîmes les premiers pas sur le sol désert de la Pampa, dans la direction ouest ; mais cette époque de l'année, qui coïncide avec l'hiver de ces régions, nous faisait entrevoir plus de mauvais que de beau temps. En effet, le jour même de notre départ, une pluie torrentielle, qu'augmentait encore un vent violent et glacial, soufflant des profondeurs de la Patagonie, nous assaillit cruellement. Ce mauvais temps dura quatre mortels jours, pendant lesquels nous fûmes contraints, pour nous reposer, de nous étendre sur la terre détrempée, sans qu'il nous fût possible de faire du feu.

» Ce fut seulement le quatrième jour que la pluie cessa,

et que survint fort à propos un rayon de soleil qui nous permit de faire sécher nos vêtements.

» Pendant tout ce temps, le roi Ouénétrou XIV n'avait cessé d'être aux petits soins avec ma pauvre maîtresse. Nous ne possédions qu'une bête de somme, un vieux cheval que le roi avait emprunté sans doute à l'un de ses sujets pendant la première nuit que nous avions passée dans la grotte de la falaise. Le vieux cheval, qui pliait déjà sous le poids des ballots et des conserves que l'on nous avait jetés du bord, ne pouvait malheureusement pas porter Madame. Aussi, bien souvent, quand ma malheureuse maîtresse, qui était fort déprimée, ne pouvait plus se traîner, bien que je l'y aidasse de tout mon pouvoir, le roi la prenait dans ses bras et la transportait ainsi pendant des heures jusqu'à ce que la fatigue le forçât à me la rendre.

» Alors elle s'accrochait à mon bras, et, s'appuyant de l'autre sur un roseau que le roi avait coupé à son intention, elle nous suivait comme elle pouvait, avec un grand courage, sachant du reste que si elle restait dans ces solitudes, une mort certaine l'y attendait.

» Soit qu'elle fût à pied, soit qu'elle fût dans les bras du roi, celui-ci ne cessait de lui adresser de bonnes paroles, lui promettant que, sortis de ce désert, nous ne manquerions plus de rien.

» Madame ne lui répondait jamais.

» C'est en vain que j'essayai de lui faire entendre raison là-dessus. Il ne parvenait pas à lui tirer une parole. J'imagine que ce n'était point là de la bonne politique et qu'il finirait par se lasser, cet homme !

» Quant à moi, je n'existais pas pour lui.

» Il me commandait par signes, comme à une bête, mais je n'ai jamais eu à me plaindre de ses mauvais traitements.

» Je ne lui en voulais pas, car il faut apprécier les gens suivant le mode d'éducation qu'ils ont reçue.

» Et j'admirais aussi sa grande patience et sa parfaite bonté avec madame. Si bien que, me rappelant tout ce qu'elle m'avait dit de son aventure de la fazenda, je pensai que madame s'était créé bien des imaginations sous le coup de la terreur que lui inspiraient les Boto-

cudos, mais que Languéquétrou, que j'appellerai maintenant Ouénétrou, selon la mode de son pays, n'était vraiment coupable que d'un trop grand amour.

» Une telle considération, à mes yeux, n'était point pour me faire mépriser le monarque de la Patagonie.

» En ce qui concerne le grand-prêtre Courou Lafquène, il avait de fréquentes conférences avec son maître. Lui aussi était très chargé et portait la malle à chapeaux de madame.

» Cette malle à chapeaux était pour moi une énigme, car, enfin, nous avions autre chose à emporter du bord qu'une malle à chapeaux.

» J'avais cru d'abord que c'était par mégarde et j'avais pris sur moi de renseigner le roi sur son contenu. Comme toujours, il me répondit par un geste signifiant que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas.

» Le plus beau était qu'il ne cessait de veiller que cette malle à chapeaux ne souffrît point du voyage. Quand il pleuvait, il l'enveloppait de sa propre couverture et quand il faisait du soleil il la garantissait des rayons de l'astre du jour. Si bien que j'avais fini par me persuader qu'il avait dû mettre dans cette malle quelques objets de prix auxquels il tenait beaucoup et qu'il avait peut-être extraits des deux caisses à grosses ferrures qui étaient intransportables et qu'il avait enfouies dans quelque coin de la falaise pendant la première nuit de notre séjour en Patagonie.

» Ces caisses contenaient en effet son trésor particulier, mais en ce qui concernait la malle à chapeaux, ma conjecture était entièrement fausse. Quand on l'ouvrit, plus tard, elle ne contenait que les chapeaux de madame !

» Beaucoup en riront et j'en ai ri la première. Eh bien ! J'avais tort, comme on le verra par la suite. Ouénétrou connaissait bien les hommes. Il était digne d'être roi.

» Donc, le quatrième jour, la pluie avait cessé. Durant les quelques heures que nous nous reposâmes, il nous fut loisible d'admirer les immenses plaines vertes et touffues qui se déroulaient sous nos yeux jusqu'à l'horizon sans bornes et dont le soleil couchant faisait ressortir toute la beauté.

» Madame, elle, ne cessait de regarder du côté de l'orient, dans l'espérance qu'elle verrait enfin arriver le secours que nous ne cessions d'espérer.

» Quand le soleil fut à l'horizon, Courou-Lafquène s'agenouilla et tendit vers lui ses mains pieuses. Le roi s'agenouilla derrière lui. Et moi aussi, je m'agenouillai. Mais madame, à qui je dis tout bas de faire comme nous, ne voulut rien entendre. Elle resta debout, dans son inébranlable fierté. Elle semblait en vouloir à Dieu même de son infortune.

» Pendant ce temps le grand-prêtre disait la prière du soir. Je la transcris textuellement :

« *Oh ! Chachai !* — Oh ! Père ! — *Vita Ouénétrou.* » — Etre suprême. — *Reyne mapo.* — Roi de cette terre. » — *Frénéan votrey,* — fais-moi faveur, cher ami, — *file* » *arreteux,* — tous les jours, — *comé qué hiloto* — d'une » bonne nourriture, — *comé qué ptoco,* — de la bonne » eau, — *comé qué omaotu,* — d'un bon sommeil ! »

» Puis il montra au soleil agonisant un morceau de « barbaque » qu'il avait tiré de son sac et il termina de la façon la plus touchante :

» *Povré lagan intché.* — Je suis pauvre, moi. — *Hiloto éleamy ?* — As-tu faim ? — *Tefa quinié ouésah !* — Voilà un mauvais manger ! — *Hiloto tuffiguay !* — Mange si tu veux !...

» Après cette humble offrande (que du reste, le grand-prêtre remit dans son sac), nous nous relevâmes. Ce n'est, bien entendu, que plus tard, que je compris les termes mêmes et toute la beauté de cette prière du soir, mais déjà j'en avais goûté la primitive poésie.

» Nous couchions sur la terre détrempée, enveloppées de nos manteaux et d'une couverture que le roi avait abandonnée à ma maîtresse et qu'elle avait la bonté de partager avec moi.

» Au matin, notre marche reprit. Elle devenait de plus en plus difficile. Nos chaussures nous quittèrent vers le soir alors que nous étions engagés dans un bas-fond vaseux, dont nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer.

» Dès lors, nous en fûmes réduites à affronter pieds nus un sol hérissé de pierres anguleuses et d'épines qui nous

déchiraient. Mes pieds saignaient, moins que mon cœur quand je voyais l'état pitoyable de ceux de ma maîtresse.

» Elle, qui avait été habituée à toutes les douceurs du luxe le plus raffiné, ne se plaignait pas. Elle se contentait de regarder Ouénétrou XIV d'une façon terrible, même quand celui-ci la prenait dans ses bras pendant des heures.

» Je le répète, cette attitude, qui était d'un orgueil admirable, n'était point faite pour améliorer notre situation.

» Après tant de fatigues et de privations, Ouénétrou XIV, jugeant sans doute qu'il était à l'abri de toute poursuite, nous accorda deux jours de repos. L'endroit où nous étions était favorable. Grâce à de nombreuses touffes de « generium » qui encadraient un étang, il nous fut facile de nous abriter et de nous faire un lit convenable. La fièvre nous quitta. Mais le lendemain le temps devint menaçant.

» Le roi et le grand-prêtre nous construisirent un petit réduit dans un pli de terrain, à l'aide de pierres plates. Pendant quarante-huit heures, assiégés par une affreuse tourmente, nous restâmes là comme ensevelis.

» Le roi soignait les pieds de ma maîtresse et les frottait d'un onguent qui fit merveille.

» Mais personne ne s'occupait des miens. Je dus les soigner moi-même.

» Quand la tempête s'apaisa, le roi s'en fut à la chasse et nous revint avec quelque venaison qu'il fit cuire sur un feu d'épines *mamouël ceton*.

» Nous reprîmes notre marche, et le pays, au fur et à mesure que nous avancions, prenait une plus riche apparence. Nous rencontrâmes la trace de nombreux foyers, ce qui nous annonçait le voisinage des Indiens.

» Tout à coup, ils surgirent fort nombreux, comme par enchantement, de tous les replis du terrain et vinrent à nous en poussant des cris gutturaux tout en brandissant leurs lances, leurs *boleadoras*, boules reliées par une corde qui leur sert à la chasse et dans les combats, — en patagonais *locayos* — et leurs lassos.

» Ils étaient des plus menaçants, mais lorsqu'ils eurent

reconnu Courou-Lafquène et quand Ouénétrou XIV eut levé la main où brillait un singulier anneau orné d'une pierre bleue, à laquelle la nature s'est plu à donner une forme presque humaine, ils firent entendre des glapissements de joie et se prosternèrent comme ils ont coutume de le faire aux heures de la prière devant le soleil.

» Cette pierre bleue, nommée *calfoucousat*, avait été envoyée dans sa jeunesse au petit prince Languéquétrou par Honacouvou (l'Esprit du mal) aux fins de protéger le véritable héritier du trône de tout danger et pour le rendre invincible.

» A ce talisman, ils reconnaissaient celui qui leur avait été promis et qu'ils attendaient.

» Rien ne me parut plus bizarre que l'aspect de ces êtres demi-nus, montés sur des chevaux ardents qu'ils manient avec une sauvage prestesse, ainsi que la couleur brûlée de leurs robustes corps, leur épaisse et inculte chevelure, tombant autour de leur visage, et laissant entrevoir un ensemble de traits hideux, qui exprimaient une férocité infernale.

— C'est cela, votre peuple ? demanda Mlle Irène de Troie, de la Comédie-Française, au roi Ouénétrou XIV.

» — Oui, madame, répondit Ouénétrou, et j'en suis fier. Ceux-là ne se sont point encore mêlés, comme tant de leurs frères, aux éléments impurs que la vieille Europe a déversés sur nos côtes. Ils n'ont point troqué contre de mauvais fusils les armes terribles qui ont suffi aux ancêtres à s'illustrer dans maints combats. Ils boivent à même l'eau des sources et ils ignorent l'eau de feu que l'on débite dans les bars de Santa-Cruz ou de Punta-Arenas. Nous les prendrons tels que la nature nous les donne pour en faire des hommes de lumière et dignes de la vraie civilisation !

» — Vous aurez fort à faire ! lui répliqua madame avec ce sourire d'une ironie souveraine qui n'appartenait vraiment qu'à elle et qui lui valut de si beaux triomphes dans la comédie classique.

» C'est alors que je jugeai que malgré tant de traverses et de si cruelles avanies, notre Célimène nationale n'était point morte.

» Je ne sais si Ouénétrou s'aperçut qu'elle se moquait de lui, mais je ne fus point trop rassurée pour madame à cause de la façon dont il lui répondit : « Avec votre aide, senhora, je serais un bien grand coupable de douter de moi-même ! »

» On nous donna des chevaux, ce qui nous permit de fournir les dernières étapes sans trop de souffrances. Et ainsi nous engageâmes-nous, accompagnés de tous nos sauvages, dans les défilés des derniers contreforts de la Cordillière des Andes où nous nous trouvâmes tout à coup en face d'un vaste camp qui était comme la capitale du roi Ouénétrou XIV. Toute la horde était déjà rassemblée devant les tentes et les caciques s'avancèrent les premiers.

» — Vous connaissez déjà mon peuple, je vais vous présenter mes courtisans ! » dit le roi.

XXV

La « Cour » de Ouénétrou XIV

» Je vais essayer de vous les décrire. Les vêtements des caciques se composaient d'une sorte de chemise à manches courtes, faite de six cuirs de veaux marins superposés et doublés d'une peau de lama. Le tout était enjolivé de dessins bizarres, d'un aspect des plus grotesques. Dans les combats, ces vêtements leur tiennent lieu de cuirasse ; ils y ajoutent une sorte de coiffure plate et ronde, formée de deux cuirs épais cousus ensemble et surmontée d'une plume d'autruche.

» Cette tunique bariolée et ce chapeau étrange distinguent les courtisans du peuple qui, lui, est à peu près nu. Enfin, ils usent des fards, ce qui constitue pour eux un privilège dont ils sont fort jaloux.

» Ils se peignent en noir l'origine des paupières et les cils, se mettent du rouge sur les joues et du bleu sur les lèvres.

» Tout fraîchement peints en l'honneur du roi, ils le saluèrent très bas et firent de grands serments que Ouénétrou accueillit avec une froide dignité, comme un prince qui connaît sa valeur et qui sait ce qui lui est dû.

» Et ce fut le tour de la horde qui, après s'être prosternée, se prit à nous considérer, madame et moi, avec une curiosité farouche.

» Sur quoi nous passâmes dans la salle du festin qui était servi par les trente-deux femmes de Ouénétrou XIV, sous une vaste tente qui, à côté des autres abris, pouvait être considérée comme un palais ! Ces trente-deux femmes

lui appartenaient de droit, ayant appartenu à son père et à ce frère qui devait régner.

» C'est ce que Ouénétrou expliqua à madame.

» — Mais votre frère qui devait régner, ne pourrait-il point revenir et troubler la fête ? dit-elle au roi dans l'attente, à peine déguisée, de lui être désagréable.

» — Non ! répondit Ouénétrou, je ne crains point cela !

» — Est-ce que l'on sait jamais ?... Où donc est-il ?

» — Demandez-le aux vautours ! répondit le roi.

» Depuis notre arrivée au camp, Ouénétrou ne nous montrait guère de belle humeur.

» Madame avait sûrement grand tort de l'agacer, mais s'il faut que je dise ici mon sentiment, j'imagine que le mécontentement du roi lui venait moins de l'attitude dédaigneuse de madame que du très petit effet que nous avions produit sur ses sujets.

» Après nous avoir regardées avec une curiosité inquiétante, ils avaient été à peu près tous d'accord pour nous marquer, par leurs façons d'être, leur mépris ou leur indifférence.

» Certains — et c'était pis — riaient sottement en nous fixant, quand le roi ne les regardait point.

» A la vérité, avec notre pauvre figure et nos habits en loques, nous n'étions guère plaisantes à voir et tous ces gens devaient se demander pourquoi leur prince amenait avec lui des étrangères aussi misérables quand il y avait d'aussi belles femmes chez lui.

» Du reste, chaque peuple a sa façon de comprendre la beauté des femmes et nous n'étions point, comme on dit, leur « genre ».

» Celles qui étaient là et qui avaient été choisies parmi les plus séduisantes, étaient de formes puissantes et massives, car elles développent leurs forces physiques en maniant le lasso et la « boleadora » avec beaucoup d'adresse ; leurs épaules larges et carrées encadrent une poitrine qui ne saurait passer, aux yeux des Patagons, pour gracieuse, si, à force de massages spéciaux, cette poitrine ne s'était allongée, détirée comme une outre. Cette outre, si appréciée à cause de son volume exceptionnel, est destinée ainsi, dans la pensée des Patagons, à contenir une plus grande quantité de lait pour la nour-

riture des enfants qu'elles ont ou qu'elles ne sauraient manquer d'avoir.

» Dieu merci ! nous n'avions rien de semblable à offrir à ces messieurs.

» Les façons des caciques à notre égard devenaient si déplaisantes que le roi nous ordonna brusquement de nous retirer sous nos tentes.

» On nous mettait nettement à la porte, ce qui était tout à fait pour plaire à madame, mais ce que je regrettais sincèrement, car j'eusse été curieuse d'assister au dîner du roi.

» Les courtisans étaient assis en rond, à l'orientale, et le roi au milieu d'eux sur des peaux de vigogne et de puma.

» Au moment où nous nous retirions, accompagnées de Courou-Lafquène, ces dames offraient à ces messieurs le premier plat qui était de foies d'autruches et de rognons de gamas crus nageant dans du sang caillé.

» Courou-Lafquène nous poussait devant lui fort rudement et nous montrait une humeur copiée sur celle de son maître.

» Sur notre passage, nous n'entendions que ces mots : *Théoas-oniguécaès*, ce qui veut dire, comme je l'appris plus tard : chiennes de chrétiennes !

» Courou-Lafquène était le seul de ces sauvages à savoir quelques mots d'espagnol avec lesquels il ne nous faisait point de compliments.

» Nous arrivâmes devant deux tentes, une grande et une petite, qui avaient été préparées pour nous et qui se touchaient presque. La grande, qui était pour madame, naturellement, était confortable et toute garnie et décorée de fourrures et de plumes d'autruches qui faisaient à la couche un somptueux baldaquin.

» Notre stupéfaction fut grande de découvrir alors toute la garde-robe de madame. Elle était en vérité un peu chiffonnée. Deux esclaves captives, appartenant à une tribu ennemie, sortaient les toilettes de ces gros ballots que notre vieux cheval avait eu tant de peine à traîner jusqu'au pays des Tcheouelches !

» La fameuse malle à chapeaux était là, comme vous pensez bien. Les chapeaux n'avaient nullement souffert.

» Devant toutes ces merveilles, les deux captives poussaient de petits cris d'admiration.

» Courou-Lafquène dit à madame qu'il lui fallait s'habiller au plus vite et revenir avec sa plus belle toilette dans la tente du roi.

» Madame s'étendit alors sous le baldaquin de plumes d'autruches, et comme elle eût fait à Paris pour quelque invitation importune, déclara que ce soir, elle avait « sa migraine » et qu'elle priait qu'on ne la dérangeât point.

» Courou-Lafquène nous quitta en nous lançant des regards affreux, cependant que madame chassait les servantes.

» Quant à moi, j'étais épouvantée des conséquences possibles d'une si audacieuse attitude...

XXVI

Le roi dit : « Je veux ! »

» La porte de cuir de la tente ne tarda pas à se soulever. Des esclaves nous entourèrent. Je crus que l'on venait nous couper le cou, mais c'étaient les serviteurs de cuisine qui nous apportaient du lait, des œufs et des gâteaux de maïs.

» Nous réparâmes nos forces et madame parut presque gaie.

» — Que ceci, Sylvie, me dit-elle, vous serve de leçon. Si vous connaissiez le cœur des hommes, vous ne vous étonneriez point de la façon dont *je mène* notre sauvage. Je ferai de ce roi de la montagne un bien petit garçon et M. le secrétaire perpétuel, avec toutes les forces que le Brésil a mises à sa disposition, aura tout le temps d'arriver avant que Ouénétrou XIV ait eu ça de moi !

» Parlant ainsi, elle faisait craquer l'ongle de son pouce entre ses dents éclatantes.

« Eh bien, vrai, pensai-je, madame a de la résistance ! » et je ne pouvais, une fois de plus, m'empêcher de l'admirer.

» Sur ces entrefaites, Courou-Lafquène réapparut et me fit signe que j'eusse à le suivre.

» — Voyez ce que l'on vous veut ! me dit madame, et revenez ici tout de suite !

» Courou-Lafquène, en passant, me montra ma tente. J'y jetai un coup d'œil. Il n'y avait là que des murs de méchante toile et un lit de terre battue recouvert d'une natte grossière.

» Il me conduisit sous la tente du roi. Je tombai dans la plus étrange tabagie que l'on puisse imaginer.

— » Le roi a quelque chose à vous dire, me fit le grand-prêtre, attendez !

» En attendant, je regardais.

» Après leur repas, les caciques avaient pris leurs calumets tout allumés de la main des femmes. C'étaient des pipes de pierre, de la forme d'un parallélogramme taillé très étroitement et orné de plaques d'argent et d'or.

» Les Indiens ne fument jamais le tabac seul. Ils le mêlent à de la fiente de cheval ou de bœuf sèche.

» Les fumeurs se couchent sur le ventre et fument de suite sept à huit bouffées pour ne les rendre que par les narines lorsque, à demi suffoqués, ils se sentent dans l'impossibilité de les garder plus longtemps...

» Et ils recommencent. L'effet de cette fumigation intérieure les rend effrayants à voir, car leurs yeux se retournent aux trois quarts ; on n'en voit plus que le blanc. Ils se dilatent à un tel point qu'on les croirait prêts à sortir de leurs orbites. La pipe, qu'ils n'ont plus la force de retenir, glisse de leur bouche, leurs forces les abandonnent ; ils sont pris d'un tremblement convulsif et plongés dans une ivresse voisine de l'extase ; ils renâclent bruyamment ; en même temps leurs lèvres laissent échapper des flots de salive ; leurs pieds et leurs mains sont agités de mouvements semblables à ceux d'un chien à la nage.

» La cause de leur extase et de leur ivresse doit être attribuée au mélange du tabac avec des herbes odoriférantes qui, bien que réduites à l'état de fiente, n'en conservent pas moins toute leur force [1].

» Le roi, qui avait voulu faire honneur à la coutume et aux mœurs de ses ancêtres, me paraissait lui aussi « à point ».

» Quand il m'aperçut, il trouva cependant la force de se lever et me dit :

» — Va dire à ta maîtresse que la cérémonie du cou-

1. *Trois ans d'esclavage chez les Patagons* : **récit de ma captivité par Guippard, membre de la Société de Géographie.**

ronnement et du mariage aura lieu demain et *que je lui ferai l'honneur* de lui rendre visite cette nuit, comme il est de coutume, dans mon royaume, à la veille des noces.

» Je n'avais plus qu'à saluer et à me retirer. Je rentrai dans la tente de madame.

» — Eh bien ! me dit-elle d'un ton dégagé, que te voulait notre tyran ?

» — Il m'a chargée d'une commission, fis-je, qui ne sera certainement point du goût de madame !

» — Mais encore ?

» — Il m'a ordonné de vous annoncer que le mariage était pour demain et qu'il passerait cette nuit même avec vous, suivant la coutume de ses ancêtres !...

» Elle suffoquait d'indignation. « Il n'osera pas ! » fit-elle.

» — Il est dans un état, répliquai-je, à tout oser !...

» Et je lui dépeignis l'état dans lequel je l'avais trouvé.

» — Eh bien, déclara madame, puisqu'il est ivre, il faut en profiter pour le tromper ! Ce sera moins difficile, tout bien considéré, qu'avec don Manoël de Carangola !...

» Je n'en pouvais croire mes oreilles. Mais elle se mit à me cajoler comme elle avait fait à Rio, et mon dévouement est tel pour madame que je me laissai encore persuader.

» Cependant je n'augurai rien de bon de cette nouvelle aventure.

» — Ce sont des choses, lui dis-je, que l'on ne réussit jamais bien deux fois !

» — Mais, puisqu'il est ivre !

» — Sans doute, mais demain soir, il ne le sera peut-être pas !

» — Allons donc ! le jour du mariage !...

» — Après-demain ?

» — Après-demain, nous serons peut-être délivrées, quelque chose me dit que don Manoël n'est pas loin !

— » Et si nous ne le sommes pas !

» — Eh bien, j'aviserai !... mais nous aurons eu trois jours pour penser à la conduite à tenir et peut-être préparer notre évasion. J'ai mon idée.

» Je soupçonne qu'elle n'avait aucune idée du tout,

en dehors de celle de se soustraire aux exigences de Ouénétrou XIV, mais j'aime tellement madame que je risquai encore cette affaire pour elle.

» Je lui donnai donc mon vêtement qu'elle mit et je pris sa place sous le baldaquin de plumes d'autruches.

» Nos deux tentes étaient tellement rapprochées qu'il nous avait suffi d'un coup de ciseaux (que nous trouvâmes dans le petit nécessaire de toilette) pour couper les liens qui reliaient entre elles les peaux de cuir de la tente de madame d'abord, de la mienne ensuite, sans que les gardes qui bavardaient entre eux, à quelques pas de là, se fussent aperçus de rien.

» Par ces étroites ouvertures, madame se glissa.

» Le soir était tombé. Il faisait déjà nuit sous la tente. Je me recouvris entièrement d'une couverture de peaux de puma, et j'attendis les événements. »

XXVII

Le roi Ouénétrou XIV se marie

Le texte que nous venons de donner est celui-là même de Mlle Sylvie Vernot. Ici s'arrête sa rédaction et nous ne saurions trop le regretter. Ce que nous avons encore d'elle n'est que notes brèves, petits aperçus décousus, une sorte d'aide-mémoire qui était certainement destiné à lui permettre de compléter un jour son récit.

Pourquoi n'a-t-elle pas mis son projet à exécution ? C'est que sans doute sa discrétion et, aussi une pudeur bien naturelle, y trouvèrent quelque embarras.

Quoi qu'il en soit, ces notes et aussi ce que Mlle Irène de Troie, de la Comédie-Française, a bien voulu laisser entrevoir de sa terrible aventure, nous permettent de donner ici les détails les plus complets sur les événements qui suivirent.

Irène n'était point sans inquiétude relativement aux suites que pouvait comporter pour elle — et aussi, disons-le, pour son héroïque servante — le subterfuge auquel elle venait d'avoir recours pour la seconde fois.

Que Ouénétrou XIV s'aperçût du tour qu'on lui jouait, il était bien capable de prendre la pire revanche. Dans l'état où, d'après le récit de Sylvie, l'orgie du tabac l'avait fait descendre, on pouvait tout redouter d'un amour-propre si audacieusement bafoué, et Irène se trouverait désarmée devant ce lion de Patagonie que n'enchaînerait plus son sourire ou que n'impressionneraient plus ses grands airs.

Aussi passa-t-elle une fort mauvaise nuit.

Dans les habits de sa servante et sur son lit de terre battue, dans l'attente d'un éclat terrible, elle ne put fermer l'œil.

Cependant les heures s'écoulaient et rien ne venait troubler la paix du camp ni la tranquillité de la nuit.

Au petit jour, Irène vit sortir le roi de la tente où elle avait laissé Sylvie.

Ouénétrou XIV bâilla, s'étira les bras et se dirigea vers son palais de cuir, d'un pas léger et avec toutes les apparences d'une grande satisfaction.

Aussitôt Irène se glissa sous la tente où Sylvie avait si heureusement pris sa place.

— Eh bien, chère amie, s'écria-t-elle, pleine de reconnaissance, vous voyez bien qu'il ne s'est aperçu de rien !

— Ouénétrou XIV n'est pas un homme que l'on trompe aussi facilement que le croit madame ! prononça, au fond de l'ombre, la voix grave et alanguie de la fidèle servante. Il n'était pas plus tôt près de moi qu'il a dit : « Je parie que c'est Sylvie ! » et il voulait nous faire couper la tête à toutes les deux.

— Ciel ! s'écria Irène.

— Heureusement, j'ai tout arrangé ! Mais madame me fera l'honneur de croire qu'il m'a fallu beaucoup de diplomatie... Madame croit connaître Ouénétrou XIV, je le connais maintenant mieux que madame !

— Oui, Sylvie.

— Madame le croit tout près de la nature, tantôt sincèrement tendre, tantôt féroce, capable d'une ruse naïve, le plus souvent instinctif, facilement enthousiaste, et tout cela à tort et à travers : eh bien, je puis le dire à madame, Ouénétrou XIV est tout le contraire de cela : c'est un roublard ! Un point, c'est tout !

— Peste ! Vous ne l'aimez point, ma fille !

— Ça, c'est une autre affaire ! dit Sylvie. Il n'est point défendu d'aimer un roublard ! Mais comme roublard, madame peut me croire, on ne fait pas mieux. J'ai reçu ses confidences et j'aurais bien ri si, en fin de compte, nous n'étions les tristes victimes de cette roublardise-là !

— Sylvie, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi !

— Ni moi non plus, madame !

— Vous êtes sûre qu'il est tout à fait calmé ?

— Oui, madame !... Maintenant, on ne sait jamais avec un homme aussi roublard que ça !... Je ne m'étonne plus qu'il ait fait fortune !... Ce qu'il a de tours dans son sac !

— Je vois que vous avez eu une conversation très intéressante !

— Très intéressante, madame !... Ce qu'il a enfariné de gens au Brésil ! C'est un sauvage qui devait faire son chemin dans la civilisation. Il ne l'apprécie, du reste, cette civilisation, qu'autant qu'elle le sert. Il n'en reconnaît les bienfaits qu'autant qu'elle remplit ses coffres. C'est un homme d'affaires avant tout. Et pas un rêveur, je vous prie de le croire ! Son royaume, je voudrais que vous entendiez comment il en parle sur l'oreiller !

« Je me moque pas mal de la Patagonie, dit-il ; cependant, bien lancée, elle peut devenir une affaire de banque considérable et mondiale ! »

» Son peuple ! il a entrepris de le faire travailler à son projet comme les esclaves, jadis, sous la chicote.

» Son voyage ici a été déterminé par l'idée qu'il a qu'il pourrait bien retrouver dans ces montagnes l'or des Incas. Que vous dirais-je ? Deux ingénieurs doivent le rejoindre le mois prochain pour prospecter certains terrains aurifères.

» Mais qu'il revienne bredouille de cette expédition et vous verrez si Ouénétrou XIV fera de vieux os sous la tente des Tcheouelches !...

— Tout ce que vous me dites là est incroyable ! s'écria Irène... mais moi ! Que veut-il faire de moi ?

— Sa maîtresse, tout simplement. Irène de Troie, de la Comédie-Française, c'est flatteur ! Et il ne manque point d'une certaine fatuité. Pour arriver à ses fins, il a usé patiemment de tous les moyens avant d'employer la force.

— Avant d'employer la force !...

— C'est ce qu'il m'a dit. D'abord il a paru enthousiaste du talent de madame, qu'il est incapable d'apprécier à sa juste valeur... Ensuite, comme madame est bien connue pour son patriotisme, il l'a fait au patriote

patagon... Ayant entendu madame dans sa grande conférence sur les bienfaits de la civilisation, il s'en est montré enivré. Mais savez-vous ce qu'il m'en a dit ? — car je ne veux rien avoir de caché pour madame. — Il m'a dit ceci : « Elle est d'une naïveté, sa conférence, à faire pleurer un enfant !... Mais là justement gît toute sa valeur. C'est tout à fait ce qu'il me faut pour mes sauvages qu'elle ne manquera point de séduire ! »

« J'en suis fort aise ! lui répondis-je assez vexée... C'est moi qui l'ai écrite ! »

— Vous avez eu tort de lui dire cela, Sylvie !

— Madame me pardonnera : mais chacun a son amour-propre. Là-dessus il m'a dit : « Vous êtes donc savante, Sylvie ? » Je lui ai répondu que j'avais mon brevet supérieur.

« Et madame, m'a-t-il demandé, a-t-elle son brevet supérieur ? »

» Je lui ai répliqué : « Elle a mieux que cela, elle a son talent et sa beauté ! »

— Et que vous a-t-il répondu, s'il vous plaît ?

— Ouénétrou XIV a voulu être galant, madame...

— Que vous a-t-il répondu ? Je veux que vous me le disiez ?

— Il m'a dit : « Et vous, Sylvie, vous avez tout pour vous ! »

Irène en avait assez entendu. Elle se préparait à dire à Sylvie qu'elle ne la retenait plus et qu'elle pouvait retourner sous sa tente quand Courou-Lafquène parut et prononça à peu près ces paroles :

— Le roi ordonne que la reine se prépare pour la cérémonie !

Irène se sauva, dès que le grand-prêtre eut tourné le dos.

XXVIII

La Reine

Ce fut un grand jour. Le roi, accompagné de toute sa cour et entouré de son peuple se dirigea sous la tente qu'Irène venait de quitter subrepticement, encore tout étourdie des propos de Sylvie.

Personne ne s'occupait d'elle tant elle était misérablement vêtue. Elle put voir tout à son aise les détails de la cérémonie.

Le grand-prêtre était devant la tente d'Irène et attendait le roi.

C'était Courou-Lafquène, qui, à défaut du père, devait présenter la fiancée à son futur époux.

Mais, auparavant, il tint au roi un long discours dans lequel il énumérait toutes les qualités de celle qui allait s'asseoir à ses côtés sur le trône de Patagonie.

Ce discours avait été certainement dicté à Courou-Lafquène par Ouénétrou lui-même, dans le dessein qu'il avait d'éblouir ses sujets sur l'importance d'une alliance qui plaçait désormais la Patagonie au rang des plus puissantes tribus de la terre. Ce n'était pas une princesse ordinaire que celle que Ouénétrou XIV avait ramenée de l'étranger, mais la plus illustre des sorcières (on disait dans l'antiquité pythonisse) dont la parole, qui préparait l'avenir, était écoutée avec admiration par les foules assemblées. Elle avait aussi le don de voir jusqu'aux entrailles de la terre, mais elle ne se servait de sa puissance que pour le bonheur des hommes. Aussi ces derniers devaient-ils l'écouter religieusement comme il est

de coutume avec les sorcières qui sont en communication avec Ouénétrou, l'Esprit qui éclaire le monde de ses rayons ardents et fait mûrir les moissons.

Ayant ainsi parlé, Courou-Lafquène dit à Ouénétrou XIV :

— Où sont tes présents de noces, toi qui me viens demander ma fille ?

Aussitôt les femmes poussèrent devant le grand-prêtre une jeune jument bien grasse, toute parée pour le sacrifice et destinée à fournir le menu d'un banquet succulent arrosé de nombreuses libations d'eau servie dans les *moiaho* ou cornes de bœuf.

Courou-Lafquène, qui n'avait plus aucune raison pour faire attendre plus longtemps le roi, alla chercher la fiancée.

Et il revint avec Sylvie, somptueusement habillée avec la plus belle robe de sa maîtresse, celle du moins qui avait conquis Languéquétrou le soir de la conférence. C'était cette robe très décolletée de satin « poker » noir et blanc (black and white) que coupait une ceinture de pierres éblouissantes. Elle portait également le chapeau de paillettes de jais brodé qui se relevait en forme de diadème.

Irène eut une sourde exclamation à laquelle nul ne prit garde. Elle put alors juger tout à son aise de la haute intelligence de Ouénétrou et de sa profonde connaissance des hommes.

Sylvie n'eut pas plus tôt paru dans ses magnifiques atours qu'une clameur d'admiration emplit tout le camp et que la musique « partit toute seule ». Nous entendons par là que les porteurs d'instruments obéirent à un mouvement spontané. Ils ont une sorte de guitare, faite d'une omoplate de cheval, et un flageolet pratiqué dans un os de guerrier mort, qui rendent les sons les plus curieux.

Quel triomphe pour la rue de la Paix !

Une telle vision changeait ces êtres frustes des fourreaux en peaux de mouton qui vêtaient leurs femmes sans harmonie et sans art.

Et les femmes elles-mêmes se plurent à rendre hommage à notre couture nationale en exécutant quelques pas de

danse qu'elles accompagnaient en frappant avec une ardeur étourdissante sur des sébilles de bois couvertes de peaux de chat sauvage tendues.

La civilisation venait de faire un pas de géant dans cette province reculée du royaume de Ouénétrou XIV.

Elle fit le second en se prêtant à la consommation d'un sacrifice sans lequel il ne saurait y avoir de cérémonie nuptiale.

Quatre caciques ayant renversé la jeune jument, présent du fiancé, Courou-Lafquène plaça entre les mains de Sylvie un large coutelas pointu et tranchant des deux bords et lui indiqua d'un index sûr l'endroit où elle devait frapper.

Telle une prêtresse que rien n'émeut dès qu'il s'agit d'accomplir les rites sacrés, Sylvie enfonça son couteau jusqu'au manche dans la poitrine palpitante de la victime.

La chose avait été si proprement faite que la jument expira après quelques soubresauts, sans même avoir taché de son sang la robe de la mariée.

Jusqu'à cette minute, il eût été difficile de se rendre un compte même approximatif de ce qui se passait dans l'âme d'Irène. Quand elle avait vu sortir de sa tente Sylvie habillée de sa robe et de son chapeau, elle n'avait su au juste si l'indignation de la voir user avec une telle désinvolture de sa garde-robe l'emporterait sur la reconnaissance qu'elle lui devait pour avoir pris sans hésitation une place qui n'était point sans honneurs mais qui comportait des devoirs sur la nature desquels la pensée d'Irène ne pouvait s'arrêter sans frémir.

Après le coup de couteau dans la poitrine de la bête innocente, elle se félicita que Sylvie, dont le regard vert pâle n'avait même point vacillé, eût bien voulu prendre sa place.

Ce sentiment, du reste, ne tarda point à se modifier, tant l'âme des coquettes est complexe.

Courou-Lafquène, après avoir extirpé le cœur de la jument, se pencha sur ce viscère fumant et en tira des augures si favorables pour la nation que tout le peuple, hommes, femmes, enfants, acclama Sylvie avec des gestes et des chants de triomphe.

Ouénétrou lui-même n'avait plus d'yeux que pour elle !

Les caciques, sur leurs chevaux de guerre, formèrent autour d'elle un double cercle, galopant, en poussant des hurrahs et en frappant leurs boucliers de leurs lances redoutables.

On a beau être détachée de la primitive humanité et de ses rites grossiers, le spectacle des gens d'armes faisant honneur à la reine n'est jamais méprisable, surtout quand la reine tient bien son rang, ce qui était le cas de Sylvie.

Impassible et dominatrice, elle était tout à fait à sa place. Or, elle n'était qu'à la place d'Irène. Irène n'était peut-être pas très loin de trouver qu'elle était trop à sa place.

Mais tout ceci n'était rien encore !

Un repas immense fut servi en plein air. Le gala des caciques était présidé par le roi et Sylvie, assis en face l'un de l'autre.

Les femmes avaient préparé, dépecé et servi dans son sang la jument du sacrifice.

L'usage voulait que nul ne se levât avant que l'animal tout entier fût dévoré, moins la peau et les os, naturellement.

Ces os, bien rongés, sont assemblés par les parents des époux et enterrés par eux sous un tertre dressé en souvenir de l'union qui se trouve ainsi consacrée.

Comme, dans le cas qui nous occupe, il n'y avait pas de parents, parce que, d'une part, Mlle Sylvie Vernot avait laissé son vieux père dans la vieille Europe où il continuait de planter ses clous, et parce que, d'autre part, Ouénétrou XIV avait fait empoisonner tous les siens, ce fut encore Courou-Lafquène qui présida à cette cérémonie et enterra les os de la jument.

Mais au moment où l'on croyait que tout était fini... le roi aida Sylvie à gravir le tertre et, quand elle fut sur ce piédestal, elle prit la parole sur un signe de Ouénétrou.

Quelle ne fut pas la stupéfaction d'Irène ?... Sylvie, textuellement, servait aux Tcheouelches sa conférence sur les bienfaits de la civilisation !

De temps à autre, elle s'arrêtait pour permettre à

Ouér-étrou de traduire ses paroles, ce qu'il faisait avec une grande liberté mais avec une si grande habileté, sachant ce qu'il était bon de dire ou de taire, que le succès de Sylvie dépassa toute espérance.

Le plus beau était non seulement qu'elle portât la robe et le chapeau de M^lle^ Irène de Troie, de la Comédie-Française, et qu'elle répétât un texte auquel elle n'était pas étrangère mais, surtout, qu'elle se fût approprié les gestes, le ton, la grâce dominatrice, enfin toute la savante et captivante mimique de la reine de la rampe.

Sylvie n'avait peut-être pas de talent, mais elle avait du génie, celui de l'imitation.

Elle fut acclamée avec frénésie.

Irène rentra sous sa tente. Elle n'avait jamais tant souffert.

XXIX

Mais toi il faut que tu trompes :
Il faut toujours que tes mots aient un double, un triple, un quadruple sens. Et ce que tu viens de me confesser n'était ni assez vrai ni assez faux pour moi !

(Ainsi parlait Zarathoustra).

Quand nous disons qu'Irène se retira sous sa tente, nous entendons parler de la tente de Sylvie. C'est là qu'est sa place désormais, sur cette terre nue, dans ce réduit dépourvu de tout confort où nul ne vient la déranger, en ce jour de fête qui voit le triomphe de sa servante.

Solitaire et farouche, oubliée de tous, elle ne prendra aucune part à la cérémonie du couronnement. Comme elle, nous n'en voudrons rien connaître, car les mœurs des Tcheouelches ne nous intéressent qu'en fonction d'Irène.

Cependant, vers le soir, on lui apporta quelque nourriture. C'était Courou-Lafquène qui s'était chargé de la commission.

— Voici, dit-il, ce que vous envoie le roi mon maître, sur la prière de la reine.

— Vous répondrez à votre maître qu'Irène de Troie ne mange point les restes de sa servante.

Et elle le mit dehors avec sa boîte à lait et ses gâteaux de maïs.

Elle souffrait cependant de la faim, mais sa fierté l'emportait sur les douleurs de l'estomac.

D'autres tourments l'attendaient.

Bien qu'elle se bouchât les oreilles pour ne point

entendre l'orgie nocturne, elle dut en recueillir les échos lorsque les caciques et les trente-deux femmes du roi vinrent accompagner les nouveaux époux jusque sous la tente nuptiale qui, comme nous l'avons dit, était toute proche.

Les chants et les danses n'en finissaient plus et cette damnée musique des guitares-omoplates et des flageolets-têtes de mort lui déchirait le tympan. Enfin le silence régna dans le camp.

Irène s'étendit sur sa natte de roseaux. Le lit était dur et elle avait froid.

Courou-Lafquène réapparut, les bras chargés de peaux de puma :

— La reine a voulu, dans sa bonté, partager avec vous la douceur de sa couche, dont elle vous envoie la dépouille avec la permission du roi.

Irène lui jeta ses peaux à la tête :

— Puisqu'il plaît au roi de coucher dans les draps de ma servante, qu'il les garde !... et que je ne revoie plus ta vilaine figure !

Courou-Lafquène se le tint pour dit et ne revint plus. C'était le seul qui eût pu apporter quelque adoucissement au triste sort d'Irène. Elle se l'était aliéné pour toujours.

Mais Irène ne regrettait rien, car il lui restait, pour la soutenir dans sa misère, le sentiment de n'avoir point déchu à ses propres yeux.

Les jours suivants, elle dut montrer encore le plus grand courage. On la força à remplir d'infimes besognes, comme de traire les chèvres et de préparer les fromages. Pendant ce temps, toute sa garde-robe passait sur le dos de Sylvie qui continuait à être l'objet de l'admiration universelle. Il n'était point de compliment que le roi ne lui fît sur sa façon de porter la toilette. Les fêtes succédaient aux fêtes et c'était Sylvie qui en distribuait les prix. Les chapeaux d'Irène lui allaient très bien.

Irène apprit à balayer la salle de festin, à faire la vaisselle de bois. Elle apprit aussi à charger et à décharger les chevaux, à dresser les tentes, et à enfiler des perles.

Si elle montrait quelque esprit de révolte, il en résultait pour elle les pires traitements. Elle était sous la

domination du « Silencieux » (Calli Hetchet, le non-parleur) qui était chargé des esclaves-servantes et qui avait des moyens à lui de se faire obéir sans le truchement des longs discours.

On ne lui avait jamais entendu dire que ces deux mots : *oueselma* (sotte) et *pofos* (imbécile).

Encore fallait-il qu'il fût de bonne humeur. Ordinairement son bâton lui suffisait.

Il faut que la nature ait des ressources insoupçonnées pour qu'Irène ait pu résister à cette vie d'esclavage. Mais elle ne voulait point mourir parce qu'il lui semblait que sa mort ferait trop de plaisir à Sylvie.

Elle la haïssait davantage encore que Ouénétrou.

Elle rêvait d'une revanche terrible où Sylvie périrait de sa propre main.

Un jour elle se surprit à regarder Ouénétrou d'une certaine façon qui lui fit honte. Elle fut heureuse de ce que Ouénétrou ne l'eût point vue. Du reste, il ne la regardait jamais. Mais peut-être d'autres s'étaient aperçus de l'intérêt soudain qu'elle avait montré pour son tyran. Quand on vit à la cour, serait-ce à l'office, il faut se méfier de tout. Et il n'est rien que l'on n'invente pour s'attirer les bonnes grâces de la favorite !

Toujours est-il qu'à partir de ce jour, la vie d'Irène devint épouvantable. Elle devait toujours obéir au « Silencieux », mais chacun avait le droit de la commander dès qu'il la rencontrait au camp. Elle devait la plus entière soumission, même aux enfants dont le bonheur était de lui faire des cruautés de toutes sortes. Ils lui lançaient des pierres avec leurs frondes ou lui jetaient leurs « boléadoras » à travers le corps au risque de la blesser, ou bien encore, lorsqu'ils étaient à cheval, ils la prenaient au lasso par un membre et s'amusaient à la traîner au galop de leurs bêtes.

Quand les Indiens s'approchaient d'elle dans de bonnes dispositions d'esprit, ils prenaient plaisir, par pure forme de plaisanterie, à lui souiller le visage avec tout ce qui leur tombait sous la main, quelquefois ils lui saisissaient les cheveux et les tiraient en tous sens, jusqu'à ce que la douleur lui arrachât quelques plaintes ou bien jusqu'à ce qu'il leur en restât une certaine quantité dans les

mains. A la suite de ce divertissement qui leur était très commun, Irène avait souvent pendant plusieurs jours la tête enflée et endolorie, au point de ne pouvoir toucher même à sa chevelure. Enfin elle était le plus souvent dans l'obligation de leur sourire avec un air de contentement et de gaieté, si elle voulait mettre un terme à son martyre [1].

Un jour, il y eut un grand mouvement au camp. Elle apprit que les caciques allaient retourner chacun dans son clan, avec leurs clients et que Ouénétrou XIV se préparait à une expédition dans la montagne.

Ce soir-là, Sylvie pénétra dans la tente d'Irène, toute tremblante et avec un air de grand mystère :

— Si l'on s'aperçoit que je vous ai rejointe, dit-elle, il y va de notre vie à toutes les deux !

Et elle tomba à ses pieds.

— Pauvre madame !

Irène était comme changée en statue et paraissait aussi sourde que la pierre.

Sylvie continuait :

— Ce qu'ils vous ont fait souffrir !... Mais j'étais aussi malheureuse que madame ! je n'avais pas le droit de la plaindre, de lui adresser la parole ! de la regarder ! Savez-vous ce que Ouénétrou avait inventé ? De me faire servir personnellement par madame !... Cela je ne l'ai jamais voulu ! je me serais plutôt fait tuer ! Avoir pour servante madame ! madame qui a été si bonne pour moi !... madame que j'aime tant ! Non ! non !... Je serais morte de l'humiliation de madame !... Il faut que madame sache une chose !... c'est que Ouénétrou ne m'aime pas !... Il n'aime qu'une personne au monde, c'est madame !... Il ne lui a infligé un pareil traitement que par amour pour madame !... Il a espéré la réduire, la briser, lui faire crier grâce... Madame a tout subi !... Madame a été admirable !... Je disais de temps en temps à Ouénétrou :

1. Tous ces supplices, nous les retrouvons dans la narration que M. A. Guippard, membre de la Société de Géographie ; a fait de ses « Trois ans d'esclavage chez les Patagons », vers la fin du Second Empire. Depuis cette époque, les mœurs de certaines tribus indigènes retirées dans les derniers contreforts des Andes n'ont point changé.

« — Ne craignez-vous pas que madame se tue ? Je serais à la place de madame, moi, je me serais tuée depuis longtemps !...

» Et il me répondait :

» — Non ! elle ne se tuera pas, rassurez-vous, Sylvie, car elle est jalouse de vous ! J'ai voulu qu'elle fût jalouse de vous !... Et elle l'est !... Elle ne pense qu'à une chose !... à prendre sa revanche ! ...

Ici, la statue qu'était devenue Irène s'anima étrangement et elle parla :

— Moi !... moi, jalouse de vous !... Ah ! ma fille !...

— N'est-ce pas, madame ? C'est ce que je pensais aussi !... Je ne vois pas madame jalouse de Sylvie !... Ce serait le monde renversé, madame !... Nous avons vu beaucoup de choses depuis que nous avons mis le pied en Patagonie, mais une chose pareille, non ! non ! ce n'est pas possible !...

— Non ! répliqua froidement Irène, non, Sylvie, ça n'est pas possible !... Pourquoi serais-je jalouse de vous ? Je vous le demande ? Parce que vous avez épousé ce sauvage !...

Et Irène se mit à rire, à rire, à rire comme on ne rit qu'à la Comédie-Française.

Sylvie aussi se prit à rire :

— Madame sait bien que je n'ai épousé Ouénétrou que pour faire plaisir à madame !... Aussi, si madame veut bien s'y prêter, nous allons jouer à Ouénétrou un damné tour de ma façon !

— Que faut-il faire, Sylvie ?

— Fuir, madame, tout simplement !... Vous comprenez que je n'ai montré tant de patience que pour préparer cette fuite !... Le moment en est venu !... Ouénétrou part ce soir pour cette expédition dans la montagne que j'avais fait prévoir à madame. On vient en effet de l'avertir que les ingénieurs qu'il attendait viennent de débarquer à Santa-Cruz et il a envoyé au-devant d'eux Courou-Lafquène. Il ne laisse ici que peu de monde sous la haute direction du « Silencieux ». J'ai acheté le « Silencieux ». Je l'ai décidé à aller s'établir dans la pampa argentine. Il emmènera madame avec lui et la laissera à Mendoza.

— Et vous, Sylvie ?

— Moi ! Je vais rester avec Ouénétrou pour permettre à madame de se sauver en toute tranquillité et pour endormir les soupçons de notre tyran !... Enfin je ne serai pas fâchée d'être là pour voir la tête qu'il fera quand il apprendra que madame a saisi la première occasion de prendre la poudre d'escampette. « Eh bien ! lui dirai-je, eh bien ! Prétendez-vous toujours que madame est jalouse de moi ? »... Ouénétrou s'en croit trop ! termina Sylvie. Il est bon qu'on lui prouve une bonne fois que l'on peut se passer de lui !...

Là-dessus, elle quitta Irène pour aller rejoindre Ouénétrou.

Irène resta toute pensive. Le résultat de ses réflexions fut qu'elle devait se réjouir de cette fuite au delà de toute expression, mais qu'elle n'en devait aucune reconnaissance à Sylvie.

Les choses se passèrent comme Sylvie l'avait annoncé. Les caciques d'abord se dispersèrent. Puis Ouénétrou accompagné de quelques serviteurs s'enfonça avec Sylvie dans la montagne.

Il partit sans jeter un coup d'œil derrière lui. Irène n'eut que le sourire de Sylvie, un sourire qui lui souhaitait « bonne chance ! »

— Ah ! partir ! partir tout de suite ! s'écria Irène après avoir « encaissé » ce sourire-là... que je sois loin d'ici dans vingt-quatre heures !... ou elle croira que si j'ai raté ma fuite, c'est par jalousie !...

XXX

Où nous faisons connaissance avec Rosario, la « Terreur de la Pampa »

Dès la nuit même, le « Silencieux » emmena Irène loin du camp. Ils partaient sur deux bêtes chargées de toutes sortes de provisions. Le « Silencieux » avait annoncé qu'il exécutait la consigne du maître et qu'il serait de retour au plus tard le surlendemain.

Mais, dès l'aurore, sortant de la montagne, ils se hâtèrent de prendre la direction du Nord.

Le « Silencieux » n'avait pas prononcé une parole. Il se retournait assez souvent pour voir s'ils n'étaient point suivis.

Ils longeaient prudemment les contreforts des Andes d'où coulaient des ruisseaux et des rivières qui entretenaient une végétation assez abondante et ils se tenaient prêts à la première alerte à rentrer dans la montagne sous le couvert des forêts qui, à cet endroit, venaient projeter leur ombre sur les abords de la pampa.

Chose extraordinaire, cette fuite, que rien ne semblait devoir entraver et qui eût dû remplir le cœur d'Irène d'une joie inespérée, ne la laissait qu'à moitié satisfaite. Si cette fuite avait été son œuvre, à elle, elle l'eût assurément transportée d'aise, mais l'idée, qui ne la quittait point, qu'elle lui était imposée par l'astuce infernale de Sylvie, la faisait toute mélancolique.

Cependant elle n'était point dans une situation à s'attarder à des considérations psychologiques. Elle échappait à Ouénétrou, c'était le principal. Quand on songe

à ce qu'elle laissait derrière elle et à ce qu'elle pouvait espérer retrouver après les heures de martyre qu'elle devait à l'obstination féroce d'un amoureux éconduit, il est permis de s'étonner que ce « principal » ne lui fît pas oublier tout le reste, fût-ce surtout les basses manœuvres d'une servante qui lui avait pris une place qu'elle avait dédaignée.

Ne serait-ce point que le pire martyre d'Irène lui était venu depuis que Ouénétrou s'était départi de cette obstination-là ? Elle ne l'aimait pas, mais elle l'avait vu à ses pieds et maintenant il était aux pieds de sa rivale... et quelle rivale !

Oh ! honte !... serait-elle vraiment jalouse de Sylvie ?... En serait-elle descendue là ?... N'aurait-elle tant supporté d'humiliations que pour constater qu'un aussi bas sentiment s'était glissé dans son cœur ? La haine est permise à un cœur orgueilleux, mais ça !...

O Irène de Troie, de la Comédie-Française, oseras-tu t'avouer, quand tu auras repris ta place et ton rang dans l'illustre compagnie, et que des années, sans en effacer, hélas ! le souvenir, te sépareront d'une aventure où tu as failli tout perdre, fors l'honneur (et ceci doit t'être compté, ô la plus noble et la plus héroïque des coquettes !) oseras-tu t'avouer que ce n'est pas un éclair de colère ni même de désespoir qui a jailli de ta prunelle, ce soir où, dans la pampa, est apparu soudain ce cavalier qui arrivait comme la foudre sur ton lamentable équipage !

Déjà le « Silencieux » avait fui !... mais toi, tu attendais !... Et tu avais reconnu Ouénétrou !... Pourquoi attendais-tu ?... Peut-être pour mourir, car tu ne lui aurais rien donné !... mais oseras-tu t'avouer que tu n'étais point mécontente qu'il fût venu !... Il avait tout quitté pour toi, même Sylvie ! Dans ce désert, promise aux supplices que tu connaissais bien, tu triomphais encore, Célimène !...

Il y a des moments où la coquetterie, quand elle atteint cette envergure, et qu'elle reste vertueuse, mérite d'être récompensée. Heureusement pour toi, le dieu de l'amour, qui attendait son heure, veillait. Et dans le moment que ce centaure allait t'emporter sur sa croupe, un lasso

fouetta l'air, s'enroula autour de son torse, réduisit ses bras à l'impuissance et sépara la bête en deux. Nous entendons que l'homme bascula de sa monture et fut atrocement traîné par un cavalier qui t'avait déjà, lui, jetée sur sa selle.

Ton sauveur voulait descendre, pour aller achever ton bourreau, mais tu imploras sa pitié et comme le nouveau venu n'avait rien à te refuser, il continua sa course, en abandonnant sa victime et le lasso et en te serrant sur son cœur.

Tant d'émotions ne t'avaient pas encore permis de remercier celui qui venait de t'arracher à Ouénétrou et qui te tenait si étroitement enlacée. Il avait tout du gaucho. Mais en plus il portait une énorme paire de lunettes.

— Qui donc êtes-vous ? lui demandas-tu.

Il te répondit :

— Je suis Rosario, la Terreur de la pampa.

A cette voix, tu reconnus M. le secrétaire perpétuel !

XXXI

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête,
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché
Comme le matelot brisé par la tempête
Je m'y tiens attaché...

MUSSET.

Jetant son cheval à la nage, Rosario fit traverser à Irène le Rio Chabut.

— Nous ne sommes pas loin du camp, fit-il. Nous n'avons plus rien à craindre. Sans quoi j'aurais tué ce Ouénétrou comme un chien qu'il est, malgré toutes vos prières, senhora ! Mais, maintenant, qu'il vienne vous prendre ! Il saura qui est Rosario !

Et comme il continuait de la serrer très fort, elle lui demanda la permission de respirer. Il desserra un peu son étreinte. Pas trop.

— Monsieur le secrétaire perpétuel !

— Il n'y a plus de secrétaire perpétuel ! s'écria-t-il... Mort, disparu, M. le secrétaire perpétuel ! Plus de bibliothèques ! Plus de bouquins ! Plus de petits oiseaux !... Maintenant je me bats avec les vautours !... Je suis Rosario, la « Terreur de la pampa »... Voilà deux mois que, pour retrouver mon Irène, je mène cette vie !... C'est la seule qui mérite d'être vécue !... De l'air, de l'espace, des chevaux, de la poudre et des balles... Le lasso, la boleadora !... et le *campo !*... deux mois que je sens enfin revivre en moi le sang des Carangola qui ont été les plus grands aventuriers de la terre !... Moi, bibliothécaire !... Quelle honte !... Savez-vous bien, senhora, qu'il y avait un Carangola dans l'expédition que Vasco de Gama conduisit aux confins du monde ! Et savez-vous

comment il s'appelait... il s'appelait *Adamastor !* Tout simplement !... Comme le génie de l'Ouragan ! Le géant Adamastor, qu'illustra à jamais Camoëns dans ses immortelles *Lusiades*, le géant Adamastor que le poète fit asseoir sur le cap des Tempêtes était mon aïeul ! Ne vous étonnez plus de rien, senhora !... J'ai retrouvé mon destin !... Que Ouénétrou revienne, j'en fais une bouchée !

Il était resplendissant d'enthousiasme.

— Otez vos lunettes ! lui dit Irène.

— Mais je n'y verrai plus rien, senhora !

— Ça ne fait rien ! Otez vos lunettes !...

Il ôta ses lunettes. Il avait vraiment de l'allure sous son feutre, avec sa peau tannée et ses yeux sombres ; et pas un peone, pas de ces gauchos « à la manque » qui sont devenus des serviteurs de l' « estanciero », mais un vrai gaucho, avec sa *chiripa*, dont il avait fait un pantalon souple qui sortait de ses bottes taillées dans la peau des pattes de derrière d'un poulain nouvellement dépouillé, sorte de bas de cuir où s'attachaient les molettes de ses éperons d'argent larges comme des ostensoirs ; il avait encore la ceinture garnie de pièces d'argent qui retenait dans sa gaine le grand couteau. Enfin une espèce de cape en laine appelée *poncho* lui couvrait le buste.

Il remit ses lunettes.

Et pendant qu'ils s'acheminaient, au petit trot de leur monture, vers le camp que l'on apercevait à quelques centaines de mètres à l'orée d'un bois, il lui conta son odyssée... la chasse qu'ils avaient faite de *Ma Casa* sur l'aviso brésilien qui avait eu en effet un accident de machine, mais qui était parvenu à joindre tout de même le yacht de Ouénétrou.

A bord, ils n'avaient plus trouvé personne de ceux qu'ils cherchaient : l'officier auquel ils avaient eu affaire n'avait répondu que par un sourire à leurs questions... « Discrétion d'amor », et il leur avait donné à lire la lettre qu'Irène avait écrite à Sylvie. Sur quoi le commandant de l'aviso avait été persuadé qu'Irène avait suivi Ouénétrou de son plein gré et qu'un document pareil mettait le Brésil hors de cause.

Il demanda des instructions à Rio et reçut l'ordre de revenir immédiatement avec la lettre !

En vain don Manoël avait-il essayé de persuader le commandant qu'ils étaient victimes d'une ruse infernale. Il n'avait réussi qu'à se faire débarquer.

Là, il avait réuni une petite troupe de métis, qui connaissaient bien la pampa, de gauchos qui lui juraient qu'ils reprendraient la senhora à Ouénétrou, et, avec eux, il avait remonté la côte. Ils étaient trente en partant. Quand il s'agit de quitter la côte, ils ne furent plus que vingt... Ils s'enfonçaient dans l'intérieur des terres, affirmant qu'ils avaient retrouvé les traces de Ouénétrou.

La vérité était qu'ils couraient beaucoup trop au nord, et que leur but était le chemin de fer qui remontait du Rio Negro vers Buenos-Ayres où ils voulaient aller faire la noce avec l'or de don Manoël.

A force de générosité, don Manoël retint dix de ces hommes avec lesquels ils redescendit vers les Andes où il pensait bien rencontrer les Tcheouelches de Ouénétrou, mais sept de ces dix-là, après quinze jours de recherches, ne voulurent plus rien entendre et remontèrent vers Mendoza.

Enfin, il en restait trois, trois bons, trois redoutables, qui ne reculaient devant rien. Carangola était devenu aussi gaucho qu'eux. Il leur avait tout pris : leurs manières, leurs mœurs, leur costume, leurs armes, leur adresse, leur ruse... et aussi leur férocité avec les Indiens qui refusaient de donner une indication quelconque sur l'endroit où pouvait se trouver Ouénétrou, si bien que, de si loin que les Indiens voyaient apparaître Rosario (c'était le nom dont Carangola s'était baptisé pour la pampa) et ses trois gauchos, ils s'enfuyaient en emmenant à la hâte leurs femmes et leurs enfants. Ils avaient surnommé Rosario « La Terreur de la pampa ».

Ayant ainsi tout appris de lui-même à Irène, la « Terreur de la pampa » daigna enfin s'occuper de celle pour qui il avait accompli de si grands travaux et finit par s'apercevoir de son dénuement et de toute sa détresse physique.

— *Démonio !* s'écria-t-il... Ils vous ont bien arrangée, senhora !... Mais c'est une affaire entre Rosario et Oué-

nétrou. Je lui hacherai le cœur et je le donnerai à manger aux porcs !

— Je vous supplie !... soupira Irène... je vous en supplie si vous avez quelque amitié pour moi...

— Elle demande si j'ai de l'amitié pour elle !

— Mon ami, je vous supplie de laisser tranquille Ouénétrou qui doit être, du reste, dans un bien fâcheux état... et mettez le comble à vos bontés en me jetant le plus tôt possible dans un train qui me ramènera à Buenos-Ayres... Rosario, mon ami... vous voyez, je vous appelle Rosario.

— Ah ! ce nom dans votre bouche, senhora !

— Rosario, ne pensez plus à Ouénétrou !...

— C'est comme vous voudrez ! Ouénétrou a cessé d'exister pour nous !... C'est comme s'il était déjà mort !... Ne pensons plus à Ouénétrou !... Ah ! je savais bien que, vous, vous ne pensiez qu'à moi !... Dites-moi bien, senhora... dites-moi que vous n'avez pas cessé un seul jour de penser à moi !

— J'espérais toujours vous voir apparaître, cher ami !... Vous étiez mon seul espoir !...

— Son seul espoir !... elle pensait à moi tous les jours !... et moi, je pensais à elle tous les jours et toutes les nuits !... quand je dormais même, je pensais à vous ! Et je me réveillais en flammes !... en flammes, senhora !... et je me disais : quand donc ?... quand donc reviendra-t-elle, cette nuit divine ?

— Quelle nuit divine, cher ami ?

— Comment ! vous avez oublié cette nuit-là ! s'écria Rosario d'une voix formidable.

Il était tout à fait redevenu la « Terreur de la pampa ».

— Ah ! oui, cette nuit-là ! fit-elle en baissant la tête... chut ! on pourrait nous entendre !... Non ! non ! assurément je n'ai pas oublié cette nuit-là ! Mais ménagez-moi ! Voyez comme je suis faible !

— C'est que, voyez-vous, Irène, jamais je n'oublierai cette nuit-là, moi !... Il peut m'arriver le pire, comme par exemple de me trouver tout à coup en face de doña Maria et de son confesseur, non ! non ! jamais je n'oublierai cette nuit-là ! Pour cette nuit-là, j'ai tout quitté, même mes six filles ! Pour cette nuit-là, Rosario a tué

don Manoël de Carangola !... Et quand Rosario sera mort, il pensera encore à cette nuit-là !... Voilà ce que j'avais à vous dire, senhora !... et aussi que lorsqu'on a vécu une nuit pareille, on ne vit plus que dans un espoir...

— Je vous ai prié de me ménager, mon ami !...

— Je vous demande pardon !... Du reste, nous voici arrivés et vous pouvez compter sur ma discrétion !...

— C'est là votre camp ?...

— Oui, c'est le camp !... Mais qu'est-ce que j'aperçois ?... ou qu'est-ce que je n'aperçois pas ?...

— Moi, je vois une tente !

— Justement !... Or, quand j'ai quitté le camp, à l'aurore, il y avait trois tentes !... et maintenant il n'y en a plus qu'une !...

— Et alors ?...

— Et alors, mes compagnons m'ont abandonné comme les autres !... Nous voici tout seuls dans la pampa, mon Irène !

XXXII

Ouénétrou a la rescousse

Rosario l'avait deviné. Ses derniers compagnons l'avaient abandonné après lui avoir laissé une lettre dans laquelle ils lui disaient qu'ils étaient las de cette vaine poursuite et qu'ils avaient pris la résolution de remonter vers Mendoza où ils avaient à faire.

— Ils ont plus de douze heures d'avance et des chevaux frais. Le mien est fourbu. Nous ne les rattraperons plus, déclara Rosario.

— Est-ce notre chemin de remonter vers Mendoza ? demanda Irène.

— Non ! nous devons lâcher les Andes et obliquer à travers la pampa vers Neuquen. Là, au confluent du Rio Negro et du Neuquen, nous trouverons le tronçon de chemin de fer qui, par Bahia-Blanca, nous conduira à Buenos-Ayres. Seulement, pour arriver là, nous voyagerons à découvert et cela peut être dangereux. Si vous m'aviez laissé achever Ouénétrou, la question ne se poserait même pas !...

Sur ces entrefaites, un léger nuage s'éleva de terre, du côté du Rio Chubut, qu'ils venaient de quitter. C'était Ouénétrou qui arrivait avec la rapidité d'une flèche. Irène poussa un cri de terreur. Rosario, avec un sang-froid parfait, quittait sa selle et, prenant Irène dans ses bras, la déposait sur le sol.

— Que faites-vous ?... Fuyons !

— Fuir !... Rosario ne fuit jamais ! lui répondit-il... Si Rosario était seul, il attendrait Ouénétrou, mais vous

êtes là et il s'agit de vous sauver d'abord, vous !... suivez-moi, senhora !...

Et il s'enfonça dans le bois qui était des plus épais et dans lequel ils eurent grand'peine, en se traînant sur les genoux, à se tracer un chemin !...

— Ouénétrou n'aura point de mal à retrouver notre piste ! soupira Irène qui, lasse de cette lutte sans cesse renaissante, était prête à abandonner tout espoir.

— Je compte bien qu'il la trouvera tout de suite !...

C'est, en effet, ce qui arriva. Seulement, Ouénétrou ne pouvait suivre cette piste à cheval et il dut quitter sa bête qu'il attacha à un arbre près duquel le cheval fourbu de Rosario prenait quelque repos en dévorant de jeunes branches...

Rosario, toujours suivi sur ses talons de la malheureuse Irène, avait fait sous bois un détour qui le ramenait au camp. Il s'en fut à son propre cheval et, d'un coup de coutelas, lui trancha les jarrets.

Irène ne comprenait rien à ce qui se passait. Rosario ne perdit point de temps à lui donner des explications. Il la déposa sur la selle de Ouénétrou, détacha la bête magnifique que lui avait amenée si à propos le roi des Patagons et, d'un bond qui méritait tous les suffrages des gauchos de la pampa, se trouva en selle derrière Irène.

Il enfonçait ses énormes molettes dans les flancs de l'animal qui partit comme une trombe.

Ouénétrou se montra sur ces entrefaites à l'issue de la piste que Rosario avait suivie sous bois. Rosario le salua de loin d'un grand geste, avec son chapeau.

— Maintenant il peut courir ! dit-il.

Ouénétrou tira bien quelques coups de carabine, mais la fureur devait faire trembler son bras, car Rosario en fut quitte pour une balle dans son chapeau.

— Le maladroit, fit Rosario... sans compter qu'il pouvait vous blesser, senhora ! Ce roi n'est décidément pas un gentilhomme !

Cependant, Rosario imaginait bien que Ouénétrou ne se tiendrait pas pour battu. Aussi ne perdait-il pas une minute. Les jours qui suivirent furent encore des jours de grande fatigue pour Irène. Quant à Rosario, il paraissait de fer. Irène ne pouvait s'empêcher de l'ad-

mirer. Son ingéniosité et son adresse subvenaient à tous leurs besoins. Soit au lasso, soit à la boleadora, il prenait des gamas et de jeunes nandous (autruches) dont il savait assaisonner la chair avec de certaines herbes qui, l'appétit aidant, leur fournissaient des repas dont Irène avait appris à se contenter chez les Tcheouelches.

Enfin, ils furent favorisés par le temps et ainsi parvinrent-ils à Neuquen quelques heures avant le départ du train.

Cette petite station, perdue dans la pampa, n'avait rien qui pût retenir Irène dont la pensée volait déjà vers l'Europe.

Elle s'installa tout de suite dans son wagon, cependant que Rosario s'attardait à quelques emplettes nécessaires.

Rosario s'était-il trompé sur l'horaire du train ? Toujours est-il que le train se mit en marche sans lui.

Certes, Irène, ne voyant pas arriver son compagnon, aurait pu descendre... Mais il y avait si longtemps qu'elle s'était trouvée dans un train, qu'elle n'eut pas le courage de renoncer tout de suite à ce bienfait de la civilisation.

A quelque cent mètres de Neuquen, comme elle était sur la terrasse de son wagon, el e vit accourir à une vitesse folle deux cavaliers. Le premier en tête était Rosario, le second était Ouénétrou... Ils gagnaient sur le train... Ils furent à sa hauteur... Rosario détacha son lasso et le lança sur la cheminée de la locomotive qui fut ainsi capturée.

Le mécanicien, habitué à ces jeux de la pampa, ne s'émut pas pour si peu et le chauffeur remit du charbon dans le foyer.

Cependant Rosario poussait des clameurs forcenées et ne lâchait toujours pas sa locomotive.

Là-dessus, d'un dernier bond, Ouénétrou fut à la hauteur de Rosario et, d'un coup de couteau, trancha le lasso.

Sur quoi les deux hommes et les deux chevaux roulèrent les uns sur les autres, dans une confusion dont Irène devait conserver longtemps l'image. Elle ne put

en voir davantage, car le railway faisait là une courbe et, soudain, une estancia boucha tout le paysage...

Aussitôt arrivée à Buenos-Ayres, Irène vendit un diamant qu'elle avait réussi à conserver comme suprême ressource, acheta du linge et des effets, s'en fut chez le posticheur et dans un institut de beauté et monta sur un paquebot français en partance. Une fièvre ardente soutenait ses dernières forces... Elle se fit connaître du commandant du bord qui eut beaucoup d'égards pour elle et fit envoyer, sur sa prière, un câblogramme à son mari, lui annonçant son départ d'Amérique et sa prochaine arrivée en France :

« Santé très bonne ! Complètement remise ! »

— Vous étiez donc malade ? fit le commandant, trompé par le plus savant maquillage.

— Mais monsieur, j'étais si malade que j'ai dû passer près de deux mois dans une estancia du côté du Rio Negro.

— Je n'y comprends plus rien !... déclara le commandant... Voilà des journaux de Buenos-Ayres qui ont annoncé partout que vous jouiez à Valparaiso ! A Santiago !... en Bolivie ! partout !... Du reste, je vous croyais encore au Pérou !... Voici les dernières nouvelles de Lima !...

— Oh ! par exemple ! c'est un coup d'Hauptmann !

— Qui est-ce, Hauptmann ?

— Mon impresario !... Voyant que ma maladie se prolongeait et que je ne rejoignais pas la troupe... Il aura fait jouer quelque comparse sous mon nom !...

— C'est extraordinaire !

— Savez-vous s'il a fait de l'argent ?

— Ma foi, non, madame, je n'en sais rien !...

— Ceci n'a du reste pas d'importance !... Ce qu'il y a d'important, c'est ce que doit penser Octave !

— Qui est-ce, Octave ?

— Octave, monsieur, c'est mon mari !...

XXXIII

Octave

Irène de Troie avait épousé un prince. C'était bien le moins. Encore celui-ci ne devait-il rien au pape ni à ses ancêtres. On eût pu dire qu'il était le prince de ses œuvres s'il en avait produit quelqu'une, mais une de ces modesties exagérées qui touchent aux sommets de l'orgueil lui faisait garder jalousement pour lui le fruit de son travail.

Octave était auteur dramatique et, sur la foi de quelques amis inconsidérés qui avaient monté entre eux, sur une scène privée, un petit acte dénommé *Klodowig*, le snobisme littéraire l'avait couronné Prince du Théâtre.

Octave Rampon, né en Ardèche, d'un marchand de porcelaines, n'était pour rien dans ces honneurs. Il trouvait sa principauté ridicule et fut le premier à écrire à un autre prince des lettres pour lequel il avait la plus sincère admiration, qu'il ne porterait jamais un titre qui semblait vouloir le rapprocher, sans qu'il le méritât, du plus délicieux et du plus français des poètes.

C'est ce titre, néanmoins, qui lui valut d'être distingué par Irène. Elle l'invita à l'un de ses dîners de gala. Il n'y vint point. Elle voulut le voir. Elle n'y parvint qu'avec la plus grande difficulté.

— Vous avez beaucoup de talent, prince ! lui dit-elle.

Il lui répondit qu'elle n'en savait rien, ni lui non plus.

Comme le bruit courait que les amis d'Octave préparaient en grand secret la représentation de deux nouveaux actes de lui intitulés : *Ganelon*, et dans lesquels

il devait jouer le rôle de Roland, elle lui demanda sur le ton de la plus humble prière de bien vouloir lui départir celui de la belle Aude... Il lui répondit qu'elle était la dernière personne à laquelle il pût songer pour un rôle pareil qui était tout de modestie et de grâce naïve. Elle se sentit piquée et elle le quitta assez brusquement. C'est tout ce qu'il demandait. Ce garçon ne désirait qu'une chose, c'est qu'on le laissât tranquille.

Il voulait renouveler le drame historique et faire pour le vrai théâtre ce que le premier historien vraiment digne de ce nom, Augustin Thierry, avait fait pour le livre. C'était du travail. Il avait horreur des femmes qui font perdre beaucoup de temps aux jeunes gens.

Irène n'était point contente. Elle n'aimait pas d'être battue. Elle ne l'avait jamais été. Elle revint à la charge. Octave la mit à la porte. Elle revint par la fenêtre, ce qui est une façon de parler, car, si elle était réellement revenue par la fenêtre, Octave, séduit peut-être par un geste qui n'était point dans la manière de Célimène, aurait jugé sans doute qu'il pourrait faire un jour quelque chose d'Irène de Troie, par exemple quelque chose qui ne fût point une grande coquette.

Elle revint donc par la fenêtre, c'est-à-dire qu'elle ne lui laissa plus un instant de repos. Il la trouvait partout. Il avait hérité d'une petite bicoque à la campagne. Dans cette bicoque, il travaillait ses mérovingiens avec délices. Irène loua en face un château et y donna des fêtes.

Excédé, il finit par lui dire :

— Que voulez-vous ?

Elle lui répondit :

— Etre princesse !

Il était sur ses boulets. Il céda. Ils se marièrent. En sortant de l'église, il dit à ses amis, qui le félicitaient :

— Maintenant qu'elle est princesse, elle va peut-être me ficher la paix !

Le calcul était juste. Quelques semaines plus tard, Irène partait pour l'Amérique.

Maintenant Octave avait sa bicoque et un château. Nous le retrouvons dans sa bicoque pendant que toute la domesticité d'Irène donnait de l'air au château et battait les tapis, car monsieur avait dit :

— J'attends madame un de ces jours.

Octave avait lâché ses mérovingiens et s'essayait dans l'histoire sainte, pour se distraire de ses grands travaux. Il avait une petite machine sur Judith dont il n'était point trop mécontent. La représentation privée en était proche et il faisait répéter dans son cabinet de travail une amie d'Irène qui avait un type juif d'une grande beauté, la comtesse de Tardenois née Sarah Lévy. Octave était très occupé à draper la tunique de Judith.

— Alors, demanda la comtesse, vous n'allez vraiment pas au-devant d'elle ?

— Vous voyez bien !

— Sa santé est tout à fait rétablie ?

— Il paraît !

— Qu'est-ce qu'elle avait ?

— Je n'en sais rien !... J'ai reçu deux lettres de Rio-de-Janeiro !... Et puis plus rien ! Je n'ai de nouvelles de la tournée que par les journaux... C'est ainsi que j'ai appris qu'Hauptmann avait donné toutes ses représentations à Montevideo et en Argentine sans elle et qu'on annonçait sur les affiches qu'elle était souffrante.

— Et vous ne vous en êtes pas préoccupé ?

— Si ! j'ai câblé et j'ai alors reçu de Mendoza une réponse : « Vais tout à fait mieux. Ne t'inquiète de rien. Irène. »

— C'est tout ?

— C'est tout !... Ah ! j'ai reçu également des câblogrammes de Santiago, Valparaiso, Lima : « Tout va bien ! » Je me suis dit : « Du moment où tout va bien ! »

— Et pas de lettres ?

— Ma foi non !... Elle devait être très occupée et j'ai pensé que ça n'allait pas aussi bien que ses dépêches me l'affirmaient... Oh ! il ne s'agit pas de sa santé... du moment qu'elle jouait !... Mais nous avons su qu'elle n'avait pas été accueillie là-bas avec l'enthousiasme qui lui était dû... et que la tournée, pour tout dire, ne faisait pas beaucoup d'argent. C'est difficile à avouer, cela : alors, on n'écrit pas.

— Vous vous consolez facilement ?

— Oui !

— Vous êtes un garçon bien raisonnable, monsieur Octave Rampon !

— Oui !...

— Une femme peut être tranquille avec vous ?

— Très tranquille ! Dites donc, comtesse, c'est facile de tromper son mari ?

— En voilà une question ! Que voulez-vous dire ?...

— Enfin, dans votre monde, c'est une chose... naturelle ?

— Mais jamais de la vie !... C'est une chose excusable, voilà tout, quand c'est bien fait, et quand on n'aime pas son mari !...

— Vous avez trompé le vôtre, vous ?

— Pas depuis qu'il est mort !

— Ah ! vous avez attendu sa mort... pour ne pas le tromper.

— Il était si insupportable de son vivant !

— Et maintenant, vous êtes sage ?

— Comme la Judith d'Holopherne ! Veuve, sage et jolie, dit l'Écriture sainte... Je cherche, pour remplacer mon mari, un bel homme bien portant, solide, que j'épouserais avec joie et auquel je pourrai enfin rester fidèle !...

— Oui ! on se lasse de tout !... même de l'adultère !... Comtesse ?

— Prince ?

— Ah ! ne m'appelez pas prince, ou je vous retire votre rôle !... Je voulais vous demander, vous qui fréquentez depuis longtemps Irène... on trompe facilement son mari dans le monde d'Irène ?

— Irène n'est pas une comédienne ordinaire... on peut dire que c'est une comédienne et une femme du monde !...

— Ce n'est pas très rassurant, ce que vous me dites-là !... Comtesse, croyez-vous que ma femme me trompe ?

— Irène ! vous tromper ? Non, je ne le pense pas !

— Comtesse !

— Octave ?

— Pensez-vous que l'on croie que ma femme me trompe ?

— Oui, les imbéciles !

— Ils sont nombreux !... Comtesse !

— Octave !

— Pensez-vous que l'on croie que je crois que ma femme me trompe ?

— Octave, vous m'ennuyez !... Et voilà un homme qui passe pour ne pas aimer sa femme, qui joue l'indifférent, qui ne va pas au-devant d'elle quand il bout de la voir arriver, et qui passe son temps, en fin de compte, à se demander : me trompe-t-elle ?...

— Question d'amour-propre !

— D'amour tout court, cher monsieur !... Vous avez perdu des heures précieuses à vous épater tous les deux, et vous ne savez plus où vous en êtes !... Elle a dû être belle, la nuit de noces !... je vois ça d'ici... on a dû dépenser beaucoup d'esprit !

— Erreur !... on n'a pas dit un mot !

— Vous voyez bien que vous vous aimez !

— On s'est boudé ! je lui en voulais, moi, de m'avoir forcé à l'épouser !

— Et vous ne lui avez pas pardonné avant le jour !

— Si !... je ne voulais pas qu'elle mourût de chagrin !

— Fat ! Une femme comme Irène, on vous en donnera souvent !

— Inutile ! celle-ci me suffit !...

— Ah ! mon petit, vous souffrez et vous dites que vous ne l'aimez pas !...

— Mais je ne vous ai rien dit du tout !... mais vous vous occupez de ce qui ne vous regarde pas ! Pour moi ! les femmes, ça n'a jamais compté... Il n'y a que l'art qui compte.

— C'est ce qu'elle dit, elle aussi, en parlant des hommes ! Vous finirez bien par vous entendre... et vos grandes discussions sur l'art, savez-vous comment ça finira ?

— Dites !

— Par un enfant !

— Taisez-vous ! Elle m'assassinerait !... Ah ! voilà Holopherne ! ça n'est pas trop tôt !...

Holopherne faisait son entrée. C'était un ami d'Octave, un gars assez rustique, un sculpteur qui avait une barbe à la Tristan Bernard. Octave l'avait choisi à cause de sa barbe. Il n'avait pu en trouver d'autre et les postiches lui donnaient l'épilepsie.

— Allons ! travaillons ! fit Octave... Prends la pose

sur le coude. Sois à la fois nonchalant, accueillant et fatal... et surtout n'aie point l'air de te douter de ce qui va t'arriver !... Holopherne ne se doute de rien ! Il est saoul !...

Et ils travaillèrent, c'est-à-dire qu'ils furent enguirlandés pendant deux heures par Octave de toutes les injures qu'un auteur incompris peut trouver pour se faire comprendre... et il y en a !

— Parlez comme tout le monde, n. de D... !

La comtesse en était malade. Mais pour rien elle n'eût lâché son rôle. Elle disait à Holopherne :

— Un peu nerveux, notre auteur ! C'est l'arrivée d'Irène qui nous vaut ces gentillesses !... Il a calculé, et moi aussi, qu'elle devrait être déjà là !

Mais Holopherne ne s'en faisait pas.

— Après tout, disait-il à Octave, nous n'y étions pas ! ni toi non plus !... Faudrait savoir comment ils parlaient dans ce temps-là !

— N. de D... ! Ils parlaient comme aujourd'hui, quand on n'est pas de la Comédie-Française !... Et puis f... le camp ! Non ! reste ! Si seulement le capitaine des sapeurs-pompiers avait de la barbe, je ne t'aurais pas dérangé !... Le prince du Théâtre en a sa claque !

Un domestique accourait du château :

— Monsieur, madame est arrivée !...

Il pirouetta sur lui-même, se pencha à la fenêtre.

— Ça n'est pas vrai ! cria-t-il... Où est l'orphéon ?... Montrez-moi l'orphéon !... L'orphéon n'est pas là !... Alors, il y a du bon !...

Et, retourné vers ses amis :

— Mes enfants, du courage ! remettons ça !... et, comme on dit, paraît-il, au théâtre : « Enchaînons ! Enchaînons ! »

— Mais j'ose affirmer à monsieur, insista le domestique, que madame vient d'arriver !...

— Toute seule ?

— Toute seule !

— Oh ! oh ! fit Octave, qu'est-ce que ça veut dire ? Il y a quelque chose de changé !

Et il courut au château où madame venait d'arriver toute seule.

XXXIV

Octave et Irène

Il n'y avait que la route à traverser pour se trouver devant le *Chariot d'or*. Ce chariot était celui d'Apollon (encore un grand maître des beaux-arts) qui roulait dans toute sa gloire suspendu à la grille du parc. Il avait donné son nom au château, qui avait été le rendez-vous champêtre des neuf Muses au commencement de l'autre siècle, quand une illustre dame, amie des lettres, les invitait à dîner. M. de Buonaparte, qui n'aimait point ces sortes de réunions, d'où les abeilles de l'Empire étaient impitoyablement chassées par celles du mont Hymette, avait prié la dame d'aller se promener en Suisse. A la suite de quoi Apollon avait été contraint de conduire son chariot pour le compte d'un fournisseur aux armées et le céleste cocher, après d'autres avatars aussi pénibles, en était devenu tout mélancolique. Sa détresse durait encore quand Irène passa par là. Elle eut pitié du fils de Jupiter, le prit à son service et redora son équipage qui en avait le plus pressant besoin. Elle donna là des fêtes, qui renouvelaient celles de jadis, où les neuf Muses furent réinvitées et où elles accoururent avec leurs robes directoire.

C'est à la suite de ces fêtes, qui empêchaient de travailler le monsieur d'en face, qu'Octave s'était marié avec Irène « pour avoir le droit de les faire cesser », disait-il. En y réfléchissant, il avait dû trouver que c'était là un bien spécieux raisonnement que celui qui lui faisait épouser une femme qui le gênait, pour qu'elle

ne le gênât plus. Mais avait-il raisonné ? Avait-il eu l'idée une seconde d'exiger de cette triomphante un changement de vie qui la rapprochât de la sienne ? Il avait trop le sens du ridicule pour proposer à Célimène une chaumière et un cœur. Alors ? Alors s'il avait épousé Irène, sans raisonner, c'était grave !... mais il se refusait à l'avouer et concluait : « J'ai été lâche devant Irène, sans trop savoir pourquoi ! »

Il allait l'apprendre.

Ce fut une femme de chambre qui l'introduisit :

— Madame est couchée !

Ceci l'étonna beaucoup moins que l'absence de l'orphéon. Elle aimait, comme au grand siècle, recevoir dans sa ruelle, même son mari. C'était encore une de ses coquetteries.

Les persiennes étaient tirées en abat-jour. Dans cette pénombre, il ne l'aperçut pas bien d'abord. Il s'attendait à une Irène assise dans son lit comme sur un trône, bien consolidée de coussins et lui tendant une main distraite à baiser, sous la retombée des dentelles. Ce n'est pas Irène de Troie qui se serait laissée voir en pyjama ! Mais il ne vit rien qu'une pauvre figure sur un oreiller.

— Irène ! s'écria-t-il, vous êtes souffrante !...

Elle lui fit signe que « oui ». Elle ne pouvait pas parler.

— Mon Dieu ! soupira-t-il. Comme vous êtes changée !...

Elle lui fit signe encore que « oui, elle était changée ».

Il saisit une chaise, s'assit tout près d'elle, lui prit la main :

— Mais vous avez la fièvre !... Il faut faire venir un docteur tout de suite !

— Non ! fit-elle.

— Mais c'est absurde ! Et moi qui croyais... Si j'avais su, je serais allé au-devant de vous !... Pourquoi m'avoir câblé que votre santé était tout à fait rétablie !...

Elle ne répondit pas. Elle pleurait. Il était bouleversé...

— Et vous ne m'écriviez pas !... Depuis Rio-de-Janeiro, pas une lettre !... Je n'avais de vos nouvelles que par les journaux !...

Elle lui dit enfin, au milieu de ses larmes :

— Vous lisez donc les journaux maintenant ?

— Oui ! depuis que vous êtes partie !... je lisais tous les journaux qui pouvaient parler de vous !

— Avez-vous lu celui-ci ?...

Et elle lui tendit une feuille du jour. Il la prit, s'en fut vers la fenêtre et lut :

« *Une étrange histoire.* — Nous savions que la fameuse tournée Irène de Troie dans l'Amérique latine ne remportait pas tout le succès que ses triomphes du début à Rio et à Sâo Paulo nous faisaient prévoir. Disons tout de suite que M. Hauptmann, l'impresario, a été froidement accueilli à Montevideo, à Buenos-Ayres et dans d'autres villes de la Plata où notre Célimène nationale était attendue. La raison en était simple, la grande artiste était tombée subitement malade. Heureusement nous avions appris sa maladie en même temps que son rétablissement. En effet, Irène de Troie avait pu rejoindre M. Hauptmann et donnait des représentations au Chili et au Pérou. Nous demandâmes confirmation de cette bonne nouvelle à M. Octave Rampon qui voulut bien nous montrer les dernières dépêches qu'il venait de recevoir, ce qui acheva de nous rassurer. Or, il y a quelques jours, nos correspondants de Lima et de Santiago nous télégraphiaient qu'un gros scandale était près d'éclater à propos de la tournée dirigée par M. Hauptmann. Celui-ci, effrayé du désastre financier qui le menaçait, aurait présenté sur certaines scènes, notamment à Santiago et à Lima, une Irène de Troie qui n'était que sa doublure. Nous donnons naturellement cette nouvelle sous les plus entières réserves !... »

Octave froissa le journal, haussa les épaules.

— Ils sont fous ! J'espère, ma chère Irène, que ce ne sont pas de pareilles sottises qui vous mettent dans un pareil état... Les dépêches que j'ai reçues...

— Elles étaient fausses, Octave ! C'est Hauptmann qui vous a envoyé ces dépêches pour que rien ne transpirât à Paris de la vérité et qu'on le laissât tranquille là-bas !...

— Vous n'avez pas rejoint Hauptmann ?

— Non !... je n'ai pas pu !... et je n'ai appris le beau coup qu'il avait osé risquer qu'au moment de quitter

Buenos-Ayres ! Voici le brouillon de la dépêche que je lui ai envoyée et où je le mets en demeure de cesser sa criminelle plaisanterie... Vingt-quatre heures plus tard, je recevais un T. S. F. me disant : « Donnant, donnant. Je cesse, mais de votre côté ne dites rien et vous serez assurée de ma discrétion ! »

— Vous aviez donc besoin de la discrétion d'Hauptmann ? demanda Octave, que cette histoire abasourdissait.

— Nullement ! fit-elle... et la preuve c'est que je ne lui ai pas répondu.

— Alors, tout cela est inconcevable.

— Comprenez, Octave, que je n'avais pas besoin de la discrétion d'Hauptmann parce que j'étais décidée à tout vous dire !...

— Quoi ?... Que vous aviez été malade ?... Ça n'était un secret pour personne !... Je vous assure, Irène, que je m'y perds...

— Octave, je n'ai pas été malade !...

— Vous n'avez pas été malade ! mais vous êtes méconnaissable, Irène !...

— J'ai été martyrisée !

— Martyrisée !...

Elle se prit à sangloter.

Éperdu, il la saisit dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu me dis là ? Qui t'a martyrisée ?...

— Regarde ! lui disait-elle ! regarde mes mains, mes bras, ma poitrine... ma pauvre tête !... Ah ! si tu savais !... si tu savais !

Il était épouvanté de ce qu'il découvrait.

— Mais, parle !... grands dieux, parle !... qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Elle le serra longuement, âprement, passionnément dans ses bras de bronze, sur son cœur anxieux, sur sa poitrine lacérée mais durcie, passée au feu de la douleur physique... Elle ferma les yeux... quelques instants... Puis elle souleva ses paupières. Elle vit qu'il pleurait. Alors elle le regarda comme elle n'avait jamais regardé un homme, comme Célimène était incapable de regarder un homme :

— Tu es bon ! toi ! tu es bon !... et je t'ai fait souffrir

comme les autres !... Et je vais te faire souffrir encore !... ce sera mon dernier châtiment, mais je ne peux pas te mentir... je ne le veux pas !... Ce journal, où est-il ?...

— Laisse donc le journal, parle-moi, toi !...

— Non ! tu n'as pas tout lu... tourne la page... la dernière heure... lis !...

Il ne savait plus où il en était... Il lui obéit, ramassa le journal et lut, machinalement :

« L'affaire de la tournée Irène de Troie se complique... C'est maintenant de Rio-de-Janeiro qu'il nous en arrive de singuliers échos... contre lesquels nous ne saurions trop mettre nos lecteurs en garde !... On se rappelle qu'avant son départ une grande fête fut donnée en l'honneur de Mlle de Troie. Mlle de Troie devait prendre le lendemain avec toute la troupe le *Bahia* qui s'arrête à Montevideo. Or le *Bahia* partit sans elle !... On la chercha partout. Elle restait introuvable. Don Manoël de Carangola, grand-maître des beaux-arts, était persuadé que notre grande comédienne avait été victime d'une odieuse machination. Or, on apprenait bientôt que Mlle Irène de Troie avait accepté l'invitation d'un riche planteur indigène dont le yacht devait la déposer à Montevideo. Bien qu'il n'y eût là rien qui ne fût très naturel, don Manoël n'en continua pas moins ses recherches et quitta Rio-de-Janeiro, sur un aviso brésilien, paraît-il. Depuis on n'a plus revu à Rio ni le riche planteur ni don Manoël de Carangola. Voilà, en résumé, ce que nous rapportent les journaux arrivés ce matin d'Amérique, avec des commentaires et des hypothèses dont nous faisons grâce à nos lecteurs... Nous nous serions même gardés de relever ces potins de théâtre qui sont comme la menue monnaie de la gloire qui passe, si le scandale Hauptmann, qui vient d'éclater, ne leur donnait une importance dont le sieur Hauptmann serait justement le seul à profiter. En ce qui nous concerne, nous connaissons trop le caractère et la correction parfaite avec laquelle Mlle Irène de Troie a toujours tenu la bannière de l'Art français à l'étranger pour ne point nous en tenir à l'hypothèse la plus simple : notre Célimène a été souffrante. Elle n'en a rien fait savoir pour ne point nuire aux intérêts de la troupe que le sieur Haupt-

mann avait amenée avec elle en Amérique latine, et Hauptmann aurait abusé de ce silence pour promener sur les côtes du Pacifique une Célimène que nous ne connaissons pas, puisqu'elle n'y a eu aucun succès. » Et, *in-fine* : « Nous avons envoyé, ainsi que quelques-uns de nos confrères, nos reporters au-devant du paquebot qui devait ramener Mlle Irène de Troie en France : nous venons de recevoir un télégramme nous annonçant que la grande artiste n'était pas à bord. Elle était descendue à l'escale de Vigo en déclarant qu'elle allait prendre quelques semaines de repos en Espagne. »

A ce moment, la femme de chambre frappa à la porte et annonça « qu'un journaliste désirait voir monsieur ».

— Vous direz aux journalistes et à tous autres qui se présenteront, répondit Octave, que je viens de partir pour l'Espagne rejoindre madame et que nous ne serons point de retour avant un mois !...

La femme de chambre referma la porte. Irène se taisait, regardant Octave qui allait et venait, fébrile, les mains derrière le dos, les paupières sèches, le front dur. Tout à coup, il se retourna vers elle :

— Allons, vite ! fit-il, nous partons !...

— Oui, partons !... mais où ?

— En Espagne, puisque tu as choisi l'Espagne. Autant là qu'ailleurs.

— Je veux bien, fit-elle.

Et elle se glissa hors du lit. Mais tout de suite elle bascula. Il n'eut que le temps de la retenir dans ses bras. Elle s'accrochait à lui, elle grelottait... elle claquait des dents... Elle répétait comme une folle :

— Oui, partons !... partons tout de suite !

Et elle était incapable de tenir debout.

— Je suis un misérable ! dit-il... c'est moi qui deviens ton bourreau maintenant !...

Et il la remit dans ses draps... Elle ne le lâchait plus. Elle le tenait avec la force d'une femme qui se noie :

— Dis-moi que tu me pardonnes !... dis-moi que tu me pardonnes !... J'ai été coquette avec cet homme, oui... mais pas plus qu'avec les autres !... je te jure !... je te jure, Octave !... Dis-moi que tu me pardonnes !...

— Je ne sais plus ! fit-il.

Elle l'abandonna...

— Je voudrais mourir, dit-elle.

— Irène, tu vas me jurer de me dire toute... toute la vérité !

— Sur le seigneur Dieu, je te le jure !... Cet homme, ce planteur, cet indigène enrichi, sous ses dehors civilisés, était resté un sauvage !... J'avais affaire à un sauvage !... Je ne savais pas, moi !... je me suis montrée peut-être trop aimable... j'ai eu l'air de prendre trop d'intérêt à ce qu'il disait ! Il me racontait une histoire si bizarre : qu'il descendait des vieux rois Patagons !... Enfin, il m'amusait... tu penses !... Le roi des Patagons !... Il est devenu amoureux fou !... Je ne m'en doutais même pas !... Il montait une grande affaire de plantations, d'élevage, de mines, que sais-je... en Patagonie ! Il me proposa de m'emmener avec lui... je lui ai dit que j'avais autre chose à faire en France !... Le lendemain matin, il me faisait enlever !... Je croyais me rendre à bord du *Bahia*... Je me trouvais sur son yacht !... Et une comédie !... Il me déposerait à Montevideo !... J'en étais tellement persuadée que j'écrivis à Sylvie de venir me rejoindre à bord avec les malles !... Là-dessus l'histoire de l'aviso qui nous poursuit. On nous débarque de nuit, Sylvie et moi, sur les côtes de la Patagonie... Nous étions seules avec lui et un autre sauvage de son pays ! de sa race !... et alors !...

— Et alors, ma chérie... parle... aie du courage... ne me cache rien !...

— Si tu savais !... si tu savais !...

— Je veux tout savoir !...

— Alors...

Alors elle lui conta tout... tout son incroyable martyre... Elle lui fit l'historique de toutes ses plaies !... Tiens ! toi qui n'aimes pas les postiches, ils m'ont arraché les cheveux !... Cette cicatrice à la jambe, c'est la boleidora des enfants qui me l'a faite !... Ils me crachaient au visage... pour s'amuser !... Mes bras que tu ne pouvais regarder sans admiration ! compte mes plaies ! compte mes plaies !...

— Quelle horreur !

— Mais je ne lui ai pas cédé !

— Comment es-tu sortie de cet enfer ? fit-il, les larmes aux yeux.

— Grâce à Sylvie... Comme il ne pouvait rien obtenir de moi, il s'était rejeté sur Sylvie... Oui ! Sylvie était la reine, et moi je lavais la vaisselle !... mais ne pleure donc pas... c'est plutôt drôle ce que je te dis là... et quand j'y pense, maintenant !... Enfin, pour en revenir à Sylvie qui m'avait chipé toute ma garde-robe, elle n'était pas fâchée de me voir m'éloigner, histoire de garder son roi auquel elle tenait beaucoup !... Tu penses ! Un roi des Patagons !... Ah ! tu souris !... Écoute, puisque je ne suis pas morte, mon chéri, rions !

— Quelle femme tu fais, Irène !

— Oui ! je ne suis pas banale, hein ?

— Non, ma chérie, tu n'es pas banale, mais tu es bien mal fichue !

— Ne parlons pas de ça... et rions tout le temps maintenant ! Mes malheurs sont finis !... Donc, Sylvie, pour être sûre que je ne lui chipe pas son roi, avait préparé ma fuite... qui, du reste a bien failli rater si je n'avais eu là, pour me sauver au dernier moment... devine qui ?

— Je ne sais pas, moi !

— M. le secrétaire perpétuel !

— Keksekqueça ? M. le secrétaire perpétuel ?

— Le grand maître des beaux-arts parti de Rio à ma recherche !...

— Ah oui !... c'est vrai !... et il était venu te chercher jusqu'au fond de la pampa ?...

— Écoute, mon chéri !... je vais te dire encore une chose !... M. le grand maître des beaux-arts serait venu me chercher au bout du monde !... Depuis des mois, il parcourait toute la pampa avec une troupe de gauchos !...

— Encore un amoureux ?

— Encore un amoureux !... Et celui-là, au moins, il m'a servi à quelque chose !... Un brave homme, tu sais !... Il a eu bien du courage lui aussi ! Il a fini par être lâché par tous ses gauchos !... et nous avons dû revenir tous les deux, tout seuls, à travers la pampa jusqu'à Neuquen ! Oui, mais ça, ç'a été une vraie promenade !...

— Ah !

Octave était redevenu très grave.

— Où t'a-t-il quittée, celui-là ?

— Où il m'a quittée ? Mais, mon Dieu ! à Neuquen ! après m'avoir mise dans le chemin de fer !...

— Il t'a laissée partir comme ça... après tant d'efforts pour te retrouver ?

— Je vais te dire... Il a raté le train... et je ne l'ai pas attendu.

— Le pauvre homme ! Il n'aura rien eu, celui-là, même pas Sylvie !

Irène releva la tête, puis elle la reposa vivement sur la poitrine d'Octave. Elle était très intelligente mais son cœur la faisait plus intelligente encore et son cœur venait de lui dire que Sylvie avait assez servi pour ce jour-là !...

— Tu sais tout, maintenant !... c'est à moi de t'écouter !

Et elle le serra très fort, car, au fond, elle avait très peur.

Il lui releva la tête et plongea ses yeux dans les siens :

— Irène, je t'ai dit de tout m'avouer. Pas une à ta place n'aurait supporté ce que tu as souffert !... Tu es sortie, par un miracle, d'un cercle infernal... Si tu es tombée dans ce cercle par ta faute, ou si, pour en sortir, il t'a fallu succomber, je te pardonne à l'avance, mais je veux le savoir !... Parle, ma chérie !... tu es pardonnée...

Il n'avait pas quitté ses yeux. Elle n'avait pas baissé les siens.

— Sur ta vie, prononça-t-elle lentement, sur la mienne, je te jure que ces deux hommes n'ont eu rien de moi !... Je te jure que je ne t'ai jamais trompé !

Il l'embrassa comme un fou.

— Tu m'aimes donc ?... Tu m'aimes donc ? soupira-t-elle...

— Ah ! si je t'aime !... gémit-il...

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

— Parce que je ne le savais pas !...

XXXV

Pour eux ce fut alors une douce existence...

FRANÇOIS COPPÉE.

Elle fut très malade, huit jours. Il ne quitta point son chevet. Du reste, elle ne lui permettait plus de s'absenter. Elle disait :

— C'est si bon quelqu'un qui vous aime bien ! Ils disaient qu'ils m'aimaient, les autres... ils mentaient !... ce qu'ils aimaient c'était ma beauté, c'était ma gloire ! c'était Mlle Irène de Troie, de la Comédie-Française... Maintenant je suis laide !

— Mais non, tu n'es pas laide !

— Si, si, je suis laide !... je suis mal fichue, comme tu dis ! ... Sérieusement je te demande où elle est, Mlle Irène de Troie, de la Comédie-Française !... Elle est peut-être avec Hauptmann, est-ce qu'on sait ?... Elle est peut-être à la Comédie-Française... Tout est possible !... Elle doit être dégoûtée des tournées pour quelque temps, la brave dame !... En tout cas, elle n'est pas ici... Ici, il y a quelqu'un que je connais bien maintenant, qui ne demande qu'une chose, c'est qu'on la laisse bien tranquille avec son Octave !... qu'on ne parle pas d'elle dans les journaux !... qu'on ne publie pas sa photographie, de face, de profil ou de trois-quarts, ou même de dos !... Regarde-moi ce décolleté, hein ? Si Mlle de Troie voyait ça, elle en ferait une maladie !

— Elle la fait !... murmurait Octave... et je crains bien que lorsque le décolleté ira mieux...

— Tais-toi, impie !... lorsque le décolleté ira mieux, je rentrerai dans le rang sans tambour ni trompettes !...

Je ferai mon devoir comme tant d'autres, je servirai notre bonne vieille maison et notre bon vieux Molière sans flafla !... et tout le monde sera heureux de me revoir, car au fond, je n'ai que de bons et bonnes camarades là-bas, et je n'ai jamais été rosse pour personne !... Si l'on rit de mon aventure, j'aurai l'esprit d'en rire avec les autres !... Mais Octave viendra me chercher et nous rentrerons bien sagement dans sa petite bicoque... je liquiderai le château ! N'est-ce pas ce que tu désirais ? Et puis, je te le promets, plus de flirts !... Mais toi, par exemple, tu me regarderas toujours avec ces bons yeux-là ! Tu n'auras pas l'air de te ficher tout le temps de la grande dame !... Ces airs-là, ça fait mal !

— Les flirts aussi, ça fait mal !... avoua Octave en souriant.

— Je te promets de ne plus être coquette !...

— Ma chérie, je ne te gronde pas, il n'y a peut-être pas de ta faute ! Le bon Dieu t'a faite comme ça ! tu le seras toujours !

— Jamais ! Jamais !...

— Promets-moi simplement de l'être un peu moins !...

— Beaucoup moins !...

— Enfin, ma chérie, tu feras ce que tu pourras... parce que... comprends-moi ! on se dit (on, c'est Octave), *on* se dit : ces sourires, ces confidences dans les petits coins, ces frôlements indiscrets, tout cela c'est un peu de votre femme que l'on vous prend... c'est un peu de votre femme qui s'en va... qui s'en va peut-être pour ne plus revenir !...

— Ne me dis plus rien !... ne me dis plus rien !... je te demande pardon !... Tu as raison !... moi, je suis revenue de si loin que je ne demande pas à y retourner, je te jure !... Embrasse-moi !

Ils passaient leur temps à s'embrasser... Ils finirent par chasser le docteur qui les gênait et dont elle n'avait, du reste, plus besoin... Les trois semaines qui suivirent furent les meilleures qu'ils eussent encore connues.

Et puis, elle réapparut aux Français dans la *Mégère apprivoisée*, où elle retrouva son succès habituel. Octave redoutait cette rentrée au théâtre. Rien ne fut changé. Ses camarades, qui savaient combien Irène avait souf-

fert, l'entouraient de leur franche affection et se gardaient de faire allusion à l'aventure. En dehors du théâtre elle essayait de passer inaperçue ! C'était difficile à cause de sa beauté retrouvée, mais enfin elle essayait et ceci était quelque chose de tout à fait nouveau : « Mlle Irène de Troie essayant de passer inaperçue ! »

Bref, le bonheur d'Octave et d'Irène était parfait et rien ne semblait devoir venir le troubler quand, un soir où elle jouait le rôle d'Elmire, elle aperçut, au premier rang des fauteuils d'orchestre, Rosario !

XXXVI

Elle ne parle plus !... la foule écoute encore !

LAMARTINE.

Elle était justement en train de dire à Tartuffe :

Mon Dieu ! que votre amour en vrai tyran agit !
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !

Là-dessus, elle découvrit Rosario. Il avait laissé dans le *campo* sa *cheripa*, mais il avait toujours ses lunettes, les lunettes de M. le secrétaire perpétuel ! et derrière ses lunettes, il y avait ce regard qui la brûlait... Si elle n'eût été assise, elle eût glissé sur le plateau. Elle était devenue fort pâle. Elle resta quelques secondes sans parler... puis, par un effort surhumain, elle balbutia les vers suivants :

Que sur les cœurs il prend un furieux empire !
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !

de telle sorte que l'on mit sur le compte de ce trouble étrange, le trouble réel qui commençait de l'anéantir et que le public trouva encore là l'occasion de l'applaudir pour un effet auquel il ne s'attendait pas et qui était le comble du naturel...

Quoi ! de votre poursuite on ne peut se parer
Et vous ne donnez pas le temps de soupirer ?...

Il lui sembla que le spectateur qui ressemblait si singulièrement à Rosario applaudissait furieusement ces deux vers, mais elle n'en était point sûre, car elle n'osait plus regarder de son côté. Au moins elle conservait

l'espoir qu'elle avait pu se tromper, et c'est dans cette probabilité qu'elle puisait la force de continuer.

Mais Tartuffe, lui, s'apercevait bien que son Elmire n'était point celle à laquelle il était accoutumé. Elle jouait *trop* bien ! jamais une femme, au théâtre, n'avait montré sur commande une si parfaite dépression, au moment où elle s'apprête à céder à un odieux séducteur pour instruire son époux caché sous la table. Molière faisait jouer la comédie à Elmire et il était d'usage qu'elle jouât en effet la comédie, ce qui amusait mais n'émouvait pas la salle, tandis que, tout à coup, une artiste venait *d'inventer* une chose à laquelle Molière n'avait pas pensé : elle montrait la douleur, allant jusqu'à la défaillance, qu'une femme vertueuse peut ressentir lorsque, même dans un but honnête, elle s'abaisse à une comédie qui lui répugne.

Et Tartuffe demanda tout bas à Elmire :

— Vous n'êtes pas malade ?

Et Elmire répondit entre ses dents serrées :

— Hâtons la fin de l'acte.

Tartuffe précipita son débit et cela aussi parut curieusement nouveau et tout à fait intelligent. Son Elmire ne se défendait plus que pour la frime. Il était pressé d'en finir. Il déblayait. Et Elmire arriva à ces deux vers :

> Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder.
> Qu'il faut que je consente à vous tout accorder.

— Si, senhora !... cria quelqu'un au premier rang des fauteuils d'orchestre, du côté qu'elle n'osait plus regarder.

Cette fois, elle avait reconnu *sa* voix. C'était bien lui, Rosario ! l'homme de la pampa ! Lui, M. le secrétaire perpétuel des beaux-arts, don Manoël de Carangola, descendant du géant Adamastor, celui qui l'avait arrachée aux serres de ce vautour des Andes : Ouénétrou, et qu'elle avait si joliment lâché sur la terre américaine, comme un objet qui a assez servi et que l'on jette au rebut.

Elle n'en put dire davantage. Le public attendait en vain la fin du couplet, Elmire était retombée inanimée dans son fauteuil. On baissa le rideau. On se précipita

vers Irène. On dut la porter dans sa loge. On fit une annonce au public.

Quand Irène rouvrit les yeux, ce qui ne tarda guère, elle trouva penchée sur elle la figure anxieuse de la comtesse de Tardenois qui l'avait attendue dans sa loge. C'était une excellente amie avec laquelle elle était liée depuis longtemps.

— Je n'y suis pour personne ! je ne reçois personne ! prononça Irène tout de suite en mettant tout le monde à la porte, mais en gardant la comtesse qu'elle retenait d'une main fébrile :

— Ma chère amie, lui dit-elle, vous allez me rendre un gros service ! Votre auto est en bas ?

— Oui !

— Je vous la prends ! Non, gardez-la !... Elle pourra vous servir ! Il faut qu'elle vous serve !... Vous allez emmener cet homme avec vous !...

— Emmener un homme avec moi !... ma pauvre enfant, vous êtes tout à fait malade !... je vais vous conduire chez vous !...

— Et lui ! Il nous suivra !... il ne me lâchera plus !... je le connais !

— Mais de qui parlez-vous ?

— De l'homme qui était au premier rang des fauteuils d'orchestre et qui sera là tout à l'heure ! un homme très bien, du reste ! dont vous serez très heureuse de faire la connaissance : Son Excellence le secrétaire perpétuel des beaux-arts du Brésil... Rosario !... non, pardon... don Manoël de Carangola !...

— Ah ! c'est lui ! mais les journaux en ont parlé !

— Trop !... Cet homme, j'ai mes raisons pour ne plus le revoir !... enfin, pour le voir le moins possible !... Il ne saurait être à Paris pour longtemps... Moi, je file... quinze jours, un mois... le temps qu'il faudra !... J'emmène Octave, bien entendu !... Mais vous, ne lâchez pas don Manoël, je vous le confie... Ne le laissez que sur le bateau qui le ramènera au Brésil !

— Mais c'est insensé !... je ne peux pas mettre votre Brésilien dans ma poche !

— Emmenez-le toujours dans votre auto, ce soir !... faites-lui faire une promenade au bois, racontez-lui

n'importe quoi... demain matin j'aurai filé avec Octave !...

Elle fut prête en cinq minutes, se jeta dans un couloir, traversa un petit pont suspendu au-dessus d'un toit, arriva à un escalier de service qui conduisait dans une petite cour, laquelle donnait sur le Palais-Royal... Elle arrêta un taxi (elle n'avait pas voulu prendre son auto à elle qui avait dû être repérée par Rosario) et se fit conduire à sa maison des champs.

Octave n'était point sorti cette nuit-là ; ses mérovingiens l'accaparaient de nouveau... mais il s'était endormi dessus. Elle le réveilla :

— Octave, lui dit-elle, réveillez-vous !

— Bah ! fit Octave, en se frottant les yeux, on ne se tutoie plus ?

— Mais oui, mon chéri, on se tutoie toujours... quand il n'y a personne !

— Vous amenez des invités ?

— Ne fais pas la bête !... Tu sais que j'ai maintenant le monde en horreur... que mon seul bonheur est de vivre avec toi !... Et je me suis arrangée pour prendre encore un congé d'un mois ! Oui ! j'ai fait celle qui se trouvait mal en scène !... ma santé est encore fragile, comprends-tu ? Les docteurs m'ordonnent le repos dans la montagne... Nous partons demain matin à la première heure pour la montagne. Qu'as-tu à dire à cela ?...

Maintenant Octave était tout à fait réveillé. Il dit :

— Ça va !... mais dis donc !... c'est vrai que tu as l'air toute... toute chose !... enfin tu n'es pas bien !... dis-moi la vérité ? Tu t'es trouvée réellement mal en scène ?

— Eh bien, oui !

— Parbleu, tu te surmènes ! oui, oui, tu as raison, nous partons demain pour la montagne. Là, tu te remettras tout à fait et nous vivrons comme des loups !... Et maintenant couche-toi, repose-toi, dors tranquille !... moi je vais finir mon petit travail et là-bas on n'en fichera plus un clou !... Plus de littérature, plus de rôles !... A nous le bon laitage et l'edelweiss !

— Mais, je ne me couche pas non plus !... je fais mes malles... nous partons à l'aurore !

— Tu n'en peux plus ! tu vas te coucher ! Tiens !

qu'est-ce que c'est que ça ? l'auto qui rentre ? Tu n'es donc pas revenue avec l'auto ?

— Non ! j'ai pris un taxi, j'ai cherché Jean, il n'était pas là.

Octave ouvrit la fenêtre et dit son fait au chauffeur, mais Jean protesta :

— Je n'ai pas quitté ma place et la preuve c'est que c'est Mme la comtesse de Tardenois qui m'a fait savoir que je pouvais rentrer !

Octave referma la fenêtre et se tourna vers Irène :

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ?... De quoi la comtesse se mêle-t-elle ? Tu l'as donc vue ?

— Oui, elle était au théâtre quand je me suis trouvée mal !

— Pourquoi n'es-tu pas rentrée dans l'auto ? Pourquoi ne t'a-t-elle pas accompagnée ? Qu'est-ce que cette histoire de taxi ? Je vois bien qu'il s'est passé quelque chose !... quelque chose que tu me caches !

— Oui ! avoua Irène en se laissant tomber dans un fauteuil, lasse de ses mensonges inutiles... Il s'est passé que j'ai aperçu au premier rang des fauteuils d'orchestre... cet homme qui n'a cessé de me poursuivre au Brésil et dans la Plata.

Octave lui saisit les mains : ses yeux lançaient des éclairs :

— Ton Patagon ! l'homme qui t'a martyrisée ! Il est à Paris !... Et tu veux partir ! Eh bien, pars ! cela vaut mieux, en effet... Moi, je reste !

— Octave ! Octave ! mon chéri !... non, ce n'est pas celui-là... Il ne s'agit pas de celui-là... calme-toi !... Il s'agit de l'autre !... Tu ne lui en veux pas, à l'autre !... c'est celui qui a été si gentil pour moi !...

— Comment, s'il a été gentil pour toi... mais il t'a sauvée ! et tu te trouves mal quand tu l'aperçois !...

Elle soupira, exténuée, brisée :

— Tout ce qui peut me rappeler cette affreuse aventure me tue !... J'avais tout oublié !... nous étions si heureux !... Partons !...

— Oui, répliqua Octave, les sourcils froncés, oui, nous partirons !... mais maintenant ça n'est plus si pressé !

— Mais il sera peut-être là demain matin ?

— Et après ?

— Après, est-ce que je sais, moi !... Je dois te dire que je me suis mal conduite avec cet homme... je l'ai quitté là-bas assez brusquement.

— Eh bien, ce sera une occasion pour toi de lui présenter tes excuses et de le remercier !... Moi aussi je lui dois des remerciements !... Couche-toi ! tu as besoin de repos !

— Octave, tu ne m'aimes plus !... tu ne fais plus tout ce que je veux !

— Mais si, je fais tout ce que tu veux, seulement *moi*, je n'ai aucune raison pour fuir cet homme !...

Elle se coucha et ne ferma point l'œil de la nuit.

XXXVII

Un malheur n'arrive jamais seul.

(Vieux dicton).

Le lendemain matin, elle hâtait la femme de chambre qui faisait les malles, mais Octave, qui était retourné à sa bicoque pour mettre de l'ordre dans ses affaires et écrire quelques lettres, ne paraissait point pressé de partir. Irène ne tenait plus en place. Elle vit arriver la comtesse de Tardenois :

— Je viens vous avertir, chère amie, qu'il faut vous attendre à sa visite... j'ai fait ce que j'ai pu... mais cet homme est enragé de vous !... j'ai réussi à le retenir toute une soirée ! je vous jure que ça n'a pas été facile !... je l'ai emmené souper au bois en affirmant que j'avais mission de l'y conduire et que vous nous rejoindriez là-bas... Comme vous n'arriviez point, il s'est mis à boire... Ce qu'il a pu prendre de champagne !... Je le laissais faire, vous comprenez bien !... Mais alors, ce qu'il a raconté !

— Que vous a-t-il dit ?

— Oh ! à moi, rien !... Il se parlait à lui-même !... Il évoquait des souvenirs... où il n'était question que de vous, naturellement !... Irène !... vous avez été bien imprudente avec cet homme !

— Comment, imprudente ?

— Enfin, vous me comprenez bien ! Il y a cette fameuse nuit !

— Ciel ! il vous a raconté !...

— Je vous répète qu'à moi, il n'a rien raconté du tout !... Il n'aurait pas osé... du moins je le suppose !...

Irène ! Irène !... moi je le trouve excusable, après tout, cet homme, d'être venu vous chercher jusqu'ici !... Vous avez dû lui faire une impression !

— Mais c'est épouvantable !... mais je n'en sortirai jamais... mais tout cela est horrible !... mais j'ignore ce qui a pu se passer cette nuit-là !...

— La nuit du Palace de Rio-de-Janeiro ?

— Oui !... c'est avec Sylvie qu'il a passé cette nuit-là !

— Avec Sylvie ?

— Oui ! avec Sylvie qui avait pris ma place, pour me débarrasser de lui !... comprenez-vous !

Mme de Tardenois regarda de côté son amie, lui sourit, fit :

— C'est assez ingénieux !... Alors, puisque c'est Sylvie, n'en parlons plus !... mais je vous engage à ne pas lui dire cela à lui, car de deux choses l'une : ou il ne vous croira pas, et le stratagème est inutile, ou vous pourrez lui prouver qu'il a été en effet trompé et qu'il n'a eu que la femme de chambre de Mlle Irène de Troie... auquel cas il est homme à tuer Mlle de Troie et à se suicider sur son cadavre encore tout chaud !... Vous devriez être déjà partie, Irène !...

Mme la comtesse de Tardenois n'avait pas achevé cette phrase que Rosario en personne faisait irruption dans le boudoir. Il avait dû marcher sur le corps des domestiques. Enfin, il était dans un état d'exaltation qui avait dû grandir à chaque obstacle rencontré sur sa route.

S'il avait repris un vêtement à peu près européen, il était devenu plus gaucho que jamais, dans ses gestes, dans sa façon de s'exprimer. Il ne parlait même plus portugais, mais l'espagnol mêlé d'un français qui avait l'accent du campo. Déjà il était aux pieds d'Irène :

— Io t'adore !... Io te amo !...

Irène s'était reculée :

— Ne me quittez pas ! fit-elle à son amie auprès de laquelle elle s'était réfugiée...

Et elle jeta à Rosario :

— Relevez-vous, monsieur !... relevez-vous, et songez à ce que vous dites... mon mari est ici !...

— *Sangué de dios !* fit l'autre en se relevant, qu'illé

vienné donc ! jé serai très heureux dé fairé sa connaissance ! comptez sur moi, senhora !... jé saurai mé ténir à Parisse !... A Parisse on n'est pas dans le campo !... Paris !... vous né savez pas ce que cé nom est fantastiqué dans lé campo !... où vous avez abandonné ce pauvré Rosario !... Paris et les Parisiennes !... Mais pendant des années et des années, des hommes au fond de la pampa ou des forêts vierges du Haut-Chaco, travaillent d'ouné vie dé mercenaires, mettant de côté piastre sur piastre, en se disant tout bas, dans lé fond de leur cœur : « Un jour ! j'irai voir Parisse ! » Et j'en ai connous, car ils sont tous devenus mes frères là-bas, j'en ai connous, qui étaient allés voir Parisse, qui y avaient dépensé, en oune mois, toute ouné fortune ! et qui étaient révénous dans lé campo !... Ils étaient contentes !... Ils avaient vou Parisse !... Le soir, après les danses et les chants... et le mousique !... ils racontent qu'ils ont été aimés des Parisiennes !

» Et moi ! jé né raconté rienne du tout !... car moi jé souis discrète !... et j'avais été aimé dé la plus belle des Parisiennés, dé la plus illoustre ! »

— Mon ami !... supplia Irène qui était à la torture et qui ne lâchait pas la main de la comtesse.

— Vous pensez si Rosario il voulait voir Parisse ! et sa Parisienné à loui !... la femmé de tous mes rêves... le *rêve del mondo !*

— Il est vraiment beau ! dit la comtesse tandis qu'Irène jetait un coup d'œil par la fenêtre pour voir si rien ne bougeait du côté de la bicoque.

Quand elle se retourna, Rosario était retombé à ses pieds.

— Io t'adore por la vita !... Et toi aussi tu m'adores !

— Seigneur Dieu ! taisez-vous !... Revenez à vous, monsieur le secrétaire perpétuel !

— *Demonio !* s'écria-t-il, pas cé nom-là. Non ! Rosario ne sé taira pas à moins que tu né dises : « Tais-toi, io t'aime ! io t'aime, comme tou m'aimes »... Ah ! Irène ! Jé sais qué tou n'as rien oublié de cette nouit divine et sacrée !... si ! si ! senhora ! Jé né dis plus rien !... Jé souis discrète !... Mais jé sais qué tou n'as rien oublié... tou té souvenais dans le campo, quand jé voyais tes

beaux yeux d'amor mé sourire commé la madone au roi du paradisse !... quand ta main pressait la mienne si tendrément !... qué tes petits pieds frémissaient dans ma poignette et qué jé té jétai en selle légère comme ouné ploume !... qué jé té rejoignais sur la selle et qué jé té serrais sur mon cœur et que tou mé criais en tournant vers moi tes yeux dé flammé : « En route, Rosario ! » Pour quellé route, jé vous lé demandé ! si cé n'était pas la route dé l'amor !

— Mais vous savez bien que je suis mariée, Rosario !... je ne vous l'ai pas caché !

Rosario se releva et la regarda sévèrement :

— Né mé parlé plous dé votre mari !... jé sérai convénable avec lui !... mais votre mari, je sais bien moi, qué vous né l'aimez pas !... et si jé n'avais pas raté le train dans lé pampa... vous n'auriez jamais revu votre mari !... Jé mé sérai arrangé pour lé divorcé ! et jé souis venou ici pour m'arranger pour le divorcé !... Tout sé passera convanablemente !... Et cé sérait déjà fait si jé n'avais été réténou là-bas par mon duel avec Ouénétrou !... A propos de Ouénétrou, vous n'en entendrez plous parler ! Non ! il est mort !... Je lé toué !...

On frappait à la porte du boudoir... Rosario, se rappelant soudain qu'il avait été homme du monde avant tout, prit tout de suite une attitude qui n'eût pas été plus correcte s'il était resté le très haut fonctionnaire que nous avons connu. C'était la femme de chambre qui apportait une lettre. En en reconnaissant l'écriture, Irène ne put retenir un cri de surprise. Elle la décacheta vivement quand la domestique se fut retirée et lut les premières lignes :

« Madame excusera la liberté que je prends de lui écrire, mais je crois de mon devoir d'avertir madame. Ouénétrou, sous un nom d'emprunt et sous un faux passeport, est arrivé à Paris !... Prenez garde au roi des Patagons ! »

Elle n'en lut pas davantage... elle s'affala sur un siège... la lettre glissa sur le tapis... La comtesse la ramassa et, sur la prière que lui adressait le regard agonisant d'Irène, elle lut à son tour. Après quoi, elle montra la lettre à Rosario :

— Je vois que ceux que vous tuez se portent assez bien, cher monsieur !

Le cher monsieur répondit froidement :

— Tienz ! il n'est pas morte !... eh bien, jé lé retouerai !

Et il se redressa sur ses talons, avec un air qui défiait l'univers.

On frappa de nouveau à la porte... Cette fois il garda l'air qu'il avait et fixa la porte d'un œil terrible, comme s'il s'attendait à voir apparaître Ouénétrou lui-même... mais c'était encore la femme de chambre.

— Madame, c'est une dame qui veut voir absolument madame... Elle dit que c'est une question de vie ou de mort !

Irène, qui avait déjà entendu cette phrase-là dans un moment des plus pénibles de son existence, demanda d'une voix tremblante :

— Elle ne vous a pas dit son nom ?

— Si madame !... cette dame, qui me paraît du reste une aventurière, car elle est bien singulièrement mise, m'a dit que je n'avais qu'à prononcer son nom et que madame la recevrait tout de suite... Elle dit qu'elle s'appelle doña Maria de Carangola !

— Sangue de dios ! s'écria Rosario.

Et il sauta par la fenêtre.

XXXVIII

Thomas

— Eh bien, il ne manquait plus que celle-là !... fit Irène d'une voix mourante.

— Que dois-je répondre ? demanda la domestique.

Ce fut Mme de Tardenois qui prit la parole :

— Répondez que madame est souffrante, qu'elle ne peut recevoir personne en ce moment.

Puis elle se tourna vers Irène :

— Et si vous le permettez, Irène, c'est moi qui la recevrai et j'essaierai de la calmer !

— Non ! fit entendre la voix faible d'Irène qui était prête à se pâmer. Autant en finir tout de suite ! Vous pensez que si elle est ici, c'est qu'elle guettait l'arrivée de son mari. Elle l'a certainement vu entrer. Elle doit s'imaginer qu'il est encore avec moi ! Si je ne la reçois pas tout de suite, elle va se livrer à quelque éclat ! Vous ne vous imaginez pas la femme que ça est et ce qu'elle est capable de faire pour son Carangola !... Faites-la entrer ! dit-elle à la femme de chambre. Mais vous, ma petite Sarah, je vous en supplie, ne me quittez pas !...

— Comptez sur moi, Irène !

— Merci ! Ah ! si elle pouvait être partie avant qu'Octave se doute de toutes ces histoires ! Mon Dieu, je n'en sortirai jamais ! Il me semble que je suis retournée en Amérique !

Doña Maria entra. Elle était toujours vêtue de cette façon ridiculement vieillotte que nous connaissons... Elle fit un grand salut à Irène. Contrairement à ce que celle-ci avait pensé, elle paraissait très calme. Sans doute

se contenait-elle devant une étrangère. Elle allait exploser tout à l'heure. Irène présenta la comtesse :

— Ma meilleure amie, madame ! Nous pouvons tout dire devant elle. Elle est au courant de tout ! Vous venez sans doute chercher votre mari ! Il est venu ici sans que je l'aie invité, je vous prie de le croire... et à l'annonce de votre nom, il a sauté par la fenêtre !...

— Je sais, madame ! répondit doña Maria de plus en plus calme, ce n'est pas la première fois qu'il me fait ce coup-là ! Mais cette fois, j'ai fait surveiller la fenêtre par mes filles qui tiennent maintenant leur père, qui l'ont emmené et qui ne le relâcheront plus, soyez-en assurée !

» Je suis venue ici, madame, sachant bien que don Manoël ne manquerait point de vous poursuivre. Nous sommes à Paris depuis quinze jours. Nous étions informées qu'il ne tarderait point à arriver, lui aussi... Depuis quinze jours nous vous faisons surveiller... J'aurais bien désiré vous voir plus tôt, mais nous avons craint de faire une démarche maladroite qui eût instruit don Manoël de notre présence à Paris. Il nous a déjà échappé deux fois. Nous ne pouvions prendre trop de précautions. Je disais, madame, que j'aurais voulu vous voir plus tôt, et je vais vous dire tout de suite pourquoi. J'ai de grandes excuses à vous faire.

» Je sais maintenant que vous n'êtes pour rien dans tout ce qui est arrivé, et que vous vous êtes conduite avec une vertu parfaite. J'ai beaucoup souffert quand l'enquête secrète m'a révélé que don Manoël avait passé toute la nuit qui a précédé votre départ dans votre appartement. Je ne pouvais douter de mon infortune, mais je m'offrais en holocauste au Seigneur. Vous savez que j'étais préparée à tout et qu'il n'est point de sacrifice que je n'eusse consenti pour mon époux. Je me disais : « Quand il aura satisfait sa folle passion, peut-être » nous reviendra-t-il ? » Tout de même, dans le fond de mon cœur, je vous maudissais, d'autant que, cette passion satisfaite, il ne nous revint pas du tout comme je l'avais espéré. Il voulut même nous oublier tout à fait et vivre d'une vie de sauvage dans la pampa.

» Eh bien, madame, j'ai appris que vous aviez réussi à vous dérober à ses désirs par le plus habile subter-

fuge et que don Manoël n'a tenu dans ses bras que votre servante, sans que le malheureux se soit douté un instant de sa ridicule conquête !

» Comment ai-je appris cela, madame ? Tout simplement par votre servante qui a pu nous rejoindre au moment même que nous quittions l'Amérique et qui se disposait elle aussi à revenir en France quelques jours plus tard. Peut-être s'y trouve-t-elle déjà !... En tout cas, je viens m'acquitter ici d'une commission dont elle m'a chargée. Après sa grande confidence, me voyant on ne peut mieux disposée à son égard, elle m'a dit :

« — Quand vous verrez madame, dites-lui que le roi des Patagons est ruiné, que j'ai réussi à m'enfuir et que mon unique désir est de revenir à Paris reprendre mon service auprès de madame. Je pourrais rendre encore de grands services à madame. Ouénétrou a le dessein de passer en Europe sous un nom d'emprunt qui le fera moins remarquer que celui qu'il tient de ses ancêtres, Cet homme est affreusement vindicatif. Il n'admet point que l'on échappe à son joug. Après toutes les souffrances dont il a abreuvé madame, il se gardera bien de sortir de l'ombre, mais c'est dans l'ombre qu'il frappera. Quand je serai auprès de madame, nous serons deux à nous défendre ! Madame sait combien je lui suis dévouée et tout ce que je suis capable de faire pour elle ! »

» Je vous répète textuellement, conclut doña Maria, ce que m'a dit cette pauvre fille. Elle pleurait en pensant à vous ! Elle m'a fait de vous, de vos bontés et de vos vertus, une peinture qui m'a profondément émue. Je lui ai répondu qu'elle pouvait compter sur moi. Je crois que vous pouvez compter sur elle ! Avec ce Ouénétrou, on ne sait pas ce qui peut arriver ! Le dernier mot de Sylvie a été celui-ci : « Dites bien à madame que c'est une question de vie ou de mort pour elle ! »

Prodigieusement étonnée par ce qu'elle venait d'entendre, mais nullement tentée de reprendre Sylvie à son service, Irène répondit :

— Je vous remercie, doña Maria, du soin que vous avez pris de me rapporter les propos de mon ancienne servante. Elle est arrivée, comme vous le présumiez, à Paris, car je viens de recevoir d'elle une lettre où elle

me met en garde contre les nouvelles entreprises de Ouénétrou, mais, de cette lettre et de ce que vous me dites, je conclus que Sylvie, que je commence à connaître, use surtout de Ouénétrou pour rentrer à mon service et me forcer la main. Je doute que Ouénétrou, après la façon dont il s'est conduit à mon égard, ose mettre le pied en France et surtout à Paris, où mon mari, s'il le rencontrait, le tuerait comme un chien !... « C'est une question de vie ou de mort pour madame ! » vous a-t-elle prié de me dire. J'estime que c'est surtout une question de vie ou de mort pour elle qui, si Ouénétrou est ruiné, doit être elle-même dénuée de toute ressource ! En tout cas, madame, je réfléchirai et je répondrai à Sylvie !

Il y eut encore quelques politesses échangées, après quoi, doña Maria prit congé, ayant accompli ce qu'elle considérait comme un devoir.

— Eh bien ! fit Irène, quand elle se retrouva seule avec Sarah. J'avoue qu'elle m'a étonnée !

— Et moi aussi ! dit Sarah.

— Elle ne doute point de ce que je vous affirmais, elle ! Elle croit Sylvie ! et vous, vous ne me croyez pas !

— Cette dame, dit Sarah, me paraît faite sur un moule qui a cessé de servir. Elle croit encore aux larmes et à la sincérité des domestiques ! Il y a beau temps que, pour ma part, j'ai jugé que votre Sylvie jouait la comédie dans la coulisse, avec un art consommé, et ce n'est point ce que je viens d'entendre qui me fera revenir sur ce jugement-là ! Voulant rentrer dans vos bonnes grâces, Sylvie s'est imaginé qu'elle ne pouvait vous rendre un plus signalé service que de prendre tout sur elle et pour elle ! Elle vous a envoyé une ambassadrice qui, en même temps, sans que cette brave dame s'en doute, vous apporte la paix ou la guerre... Je trouve votre Sylvie de nouveau prête à tous les dévouements mais singulièrement menaçante si vous ne les acceptiez pas !

— Bref ! s'écria Irène, vous ne croyez pas plus Sylvie que moi quand je vous affirme que don Manoël a été ridiculement trompé ?

— En principe, je prendrais le contre-pied de tout ce que pourrait affirmer Sylvie ; quant à vous, c'est une

autre affaire. Si vous voulez absolument que je croie, je vous croirai !

— Avec une arrière-pensée ! répliqua Irène sur un ton de grande amertume.

— Dame !... On n'est pas maîtresse de ses arrière-pensées. Cependant, si je vois que cela vous fait trop de peine, j'arriverai bien à les chasser !...

— Vous êtes vraiment la bonté même ! Je désirerais que vous me précisiez bien votre arrière-pensée !

— Ma foi oui ! Autant vous la dire et ensuite j'en serai peut-être débarrassée !... Mais avant tout, achevez donc de lire la lettre de Sylvie.

— C'est vrai, dit Irène, nous n'en étions qu'aux premières lignes.

Elle continua de lire la lettre tout haut :

« Que madame ne s'imagine point que Ouénétrou ne m'aime plus ! Depuis que j'ai pris la place de madame sous sa tente, j'ai conquis sur Ouénétrou un empire que madame ne soupçonne pas ! Il ne faisait plus rien sans me consulter, mais il ne se passait point de jour non plus qu'il ne me parlât de son ressentiment pour madame ! La fuite de madame l'avait mis contre madame dans un état terrible... de telle sorte que l'on pourrait dire que le cœur de Ouénétrou était divisé en deux parts, l'une toute d'amour pour moi, l'autre toute de haine pour madame. Quand je disais à madame, la veille de sa fuite, que Ouénétrou, au fond, n'aimait qu'elle, c'était pour ménager l'amour-propre de madame qui avait tant souffert ! Aujourd'hui, il nous poursuit toutes les deux, et nous n'arriverons à nous en tirer qu'en nous liant étroitement contre lui. Aussi ai-je jugé nécessaire de remettre les choses au point pour que soient bien départis nos rôles à toutes deux. Vous, madame, il vous déteste et rien de ce qui peut venir de vous ne saurait plus l'attendrir. Moi, il m'aime toujours, il m'aime jusqu'à me tuer, mais il me reste une arme ; car, malgré ma fuite qui a été déterminée par l'état précaire où nous nous trouvions tous les deux (il n'a plus retrouvé les caisses qu'il avait cachées dans la falaise) et le désir que j'avais de rentrer dans la vie civilisée, je suis à peu près assurée que je n'ai point perdu tout mon empire sur lui, mais

je n'en userai point uniquement pour moi seule ! Et s'il me faut faire encore un sacrifice, je n'y consentirai que si ce sacrifice doit nous servir à toutes les deux. Madame sait combien je lui suis dévouée ! J'ai déjà gagné à la cause de madame la plus difficile à convaincre, je parle de doña Maria, qui a dû déjà rendre visite à madame et lui dire que je ne pense qu'à madame, à sa chère sécurité et que mon plus grand désir est de reprendre mon service auprès de madame. Moi, étant là, madame n'aura plus rien à craindre ! Que madame y réfléchisse, l'affaire est des plus graves et j'attends une lettre de madame m'enjoignant de la rejoindre au plus tot. Votre dévouée servante : Sylvie ».

— L'horrible femme ! gémit Irène.

— Oui ! l'horrible femme, et puisque vous avez voulu connaître le fond de ma pensée, je vais vous la dire, fit entendre la comtesse de Tardenois. Je trouve, moi, que cette horrible femme prend dans toute cette histoire une place bien importante !... Ne vous fâchez pas !... Pensez que c'est une étrangère qui vous parle. Cette femme vous tiendrait par ce fameux subterfuge, que vous auriez, *après l'aventure*, imaginé ensemble pour parer aux dangers d'une inconséquence, d'une heure de folie ou de faiblesse en ce qui concerne Carangola, et peut-être de terreur en ce qui concerne le Patagon, lequel disposait contre vous de moyens féroces, qu'elle ne parlerait pas ou n'écrirait autrement !... L'audace, je dirais même l'insolence de sa lettre, qui n'est qu'une mise en demeure déguisée, renforce bien singulièrement chez un tiers cette arrière-pensée dont je vous parle, et dont j'ai du mal à me débarrasser. Excusez ma franchise...

— C'est effrayant ! s'écria Irène, qui avait eu peine à laisser finir son amie... Si vous ne me croyez pas, vous, qui donc pourrait me croire ?... Nous n'avons rien inventé ! Toute l'affaire tient en quelques mots : Ce n'est pas moi, c'est Sylvie qui a été la maîtresse de Carangola et de Ouénétrou !...

— Alors ! alors ! je vous dis ! s'écria à son tour Sarah : l'importance de cette fille devient une chose inimaginable !... Quoi ! C'est pour elle que deux hommes sont

devenus fous d'amour !... Enfin, on la connaît, Sylvie ! Que peut-elle avoir pour elle ?

— Je vous le demande, dit Irène... et vous devez le savoir mieux que moi, vous à qui Carangola a fait ses confidences !

— Maintenant, ma petite Irène, que je vous ai dit ce qu'une étrangère penserait... je vous quitte, en vous affirmant que la comtesse de Tardenois veut vous croire et vous croira !...

Irène se laissa embrasser et ne la retint pas.

La comtesse n'était pas plus tôt partie que la porte se rouvrait et qu'Octave pénétrait dans le boudoir. Il regarda avec une grande tristesse Irène, mais lui-même paraissait aussi accablé qu'elle.

— Il faut, lui dit-il d'une voix sourde, sauver les débris de notre amour ! Tu as reçu des visites ce matin dont tu te serais bien passée ! Je n'en aurais peut-être rien su si la femme de chambre n'était venue me trouver à la Bicoque et ne m'eût dit, tout à fait affolée : « Monsieur, une espèce d'aventurière, genre espagnol, est auprès de madame ! Elle a voulu absolument être reçue, disant que c'était une question de vie ou de mort ! J'ai cru bon de venir prévenir monsieur sans retard ! Cette femme est en ce moment avec madame et Madame la comtesse de Tardenois, dans le boudoir du rez-de-chaussée.

» J'accourus tout de suite, très inquiet, un peu rassuré néanmoins parce que Sarah ne t'avait point quittée. En route, la femme de chambre m'apprenait que cette femme avait dit son nom : doña Maria de Carangola ! Et qu'elle avait été précédée auprès de toi par un homme, un extravagant qui avait sauté par la fenêtre en entendant le nom de cette dame ! Je ne doutai point que ce ne fût son mari.

» Je fis immédiatement le tour du château pour inspecter les environs et venir sous la fenêtre du boudoir qui était restée entr'ouverte. Je n'aperçus point le mari qui doit courir encore, mais je jetai un coup d'œil sur le boudoir pour juger de l'attitude de cette femme et surprendre un geste que vous n'eussiez peut-être point vu et qui m'eût éclairé sur ses intentions. Je dois te dire que

la conséquence de tout ceci est que j'ai tout entendu de ce que te disait doña Maria.

Ici Octave s'arrêta et regarda Irène.

— Eh bien ! fit celle-ci horriblement troublée, je n'ai plus rien à t'apprendre !...

— Voilà donc, continua Octave, de plus en plus triste, la raison de la poursuite de cet homme, de son dévouement pour toi et aussi de toutes ses extravagances... Il a cru que tu n'avais plus rien à lui refuser, parce que tu lui aurais déjà tout accordé...

— Oui, mon ami, il s'est imaginé cela !...

— Et c'était Sylvie ?

— C'était Sylvie !...

Il y eut un silence entre eux, puis Octave :

— Quand doña Maria s'en est allée, je dois te dire que j'ai quitté mon poste auprès de la fenêtre... j'estimais que tu n'étais plus en danger, je n'avais plus à intervenir, je n'avais surtout plus à écouter. J'aurais été profondément méprisable de rester là plus longtemps. Je ne sais donc rien de ce qui a été dit ensuite entre Sarah et toi. Mais je désire le savoir et c'est à toi que je suis venu le demander. Qu'est-ce qu'a pensé Sarah de cette substitution de personnes, de ce subterfuge de vaudeville que Sylvie a raconté à doña Maria ? Sarah y a-t-elle cru ?

— Non, elle n'y croit point !

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle dit que Sylvie prend dans cette affaire une importance extraordinaire et qu'elle ne comprend point que deux hommes soient devenus amoureux fous de Sylvie !... et je vois, Octave, que tu penses comme elle !...

— Écoute, ma petite Irène, j'en serais fort excusable, car Sylvie, en vérité, n'offre rien de bien tentant et ce que nous savons de sa nature froide et indifférente ne nous prépare nullement à l'emballement successif de ces deux hommes dans le cas même où le subterfuge aurait été employé et qu'il eût réussi. L'un de ces hommes a tout quitté : femme et enfants ! l'autre est allé jusqu'au crime pour te garder !... Or, entre nous, elle est plutôt

terne, Sylvie !... Réponds-moi, Irène, je te parle avec ma raison, avec toute ma triste raison !...

— Oh ! moi, Octave, je n'ai plus rien à te dire, du moment que tu ne me crois pas ! Je suis lasse de lutter !... Je vois que je t'ai perdu une fois de plus !...

— Non, Irène, non ! tu ne m'as point perdu... Tout ceci est l'horrible passé... Nous venons de passer des semaines qui effacent tout !

— Mais il n'y a rien à effacer ! gémit Irène.

— Tant mieux !... achève donc tes malles et dans cinq minutes, je reviens te chercher... et nous irons loin !... loin !...

— Tu me fais l'aumône de ta pitié : je ne l'accepte pas, dit Irène...

— Hélas ! dit Octave, si je fais l'aumône à quelqu'un c'est à moi-même !... Je t'adore et je suis sûr, moi, que ce n'est pas Sylvie que j'aime !... Permets-moi d'être aussi obstiné dans mon amour que ceux qui n'ont aimé que Sylvie !... Qu'est-ce que ceci ? fit-il en ramassant la lettre de Sylvie qui avait glissé sur le tapis... Ah ! c'est une lettre de cette fille ! Tu permets ?

— Je t'en prie !...

Il lut et rendit la lettre à Irène :

— C'est du chantage !... Sylvie a besoin d'un secours, on le lui donnera !... Et nous ne la reverrons plus !... Elle ira retrouver son Ouénétrou, puisqu'il tient tant à elle !... Mais, grands dieux, qu'est-ce qu'elle peut bien avoir pour elle, cette Sylvie !...

Il quitta Irène et dit à la femme de chambre de prévenir le chauffeur d'être prêt à partir dans le quart d'heure.

Irène n'avait même plus la force de pleurer. Tout se tournait contre elle, et elle ne pouvait en vouloir ni à Sarah ni à son mari de ne pas accepter avec la foi du charbonnier une histoire qui était arrivée à Byron mais qui paraissait encore plus romanesque que romantique. S'il restait à Irène quelque esprit de justice, elle devait être reconnaissante à Octave de s'être montré si plein de vraie bonté en dépit de circonstances qui étaient plutôt révoltantes pour son amour et ridicules pour son amour-propre.

Elle poussa un long soupir où s'exhalait sa détresse et fit ses derniers apprêts pour le départ.

Puis elle se laissa retomber sur son fauteuil, attendant Octave. Elle était comme une machine. Elle ne se manœuvrait plus. Elle se laissait manœuvrer.

Octave n'arrivait toujours pas. Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulèrent ainsi.

Irène finit par se lever et alla au-devant d'Octave qui eût dû être revenu au moins depuis vingt minutes de sa bicoque. Elle poussa la porte de la rue, pénétra dans le vestibule et il lui sembla entendre des voix dans le cabinet de travail.

Elle ouvrit la porte du bureau de son mari et poussa une sourde exclamation. Elle se trouvait en face d'Octave et de Sylvie qui lui parurent singulièrement troublés de son apparition.

Elle fut quelque temps sans pouvoir prononcer une parole.

— Vous ! finit-elle par dire à son ancienne femme de chambre. Qu'êtes-vous venue faire ici ?

Sylvie reconquit vite son sang-froid et répondit :

— J'étais venue voir madame... quand j'ai rencontré monsieur qui m'a dit de le suivre ici !... Il m'a offert de l'argent pour que je disparaisse et que l'on n'entende plus parler de moi ! Mais je ne me nourris pas de ce pain-là... Puis monsieur a voulu savoir exactement ce qui s'est passé entre don Manoël de Carangola et moi ! Il m'a posé vingt questions ! Je me suis efforcée de convaincre monsieur et j'espère y avoir réussi !

— C'est exact, Irène !... Si j'avais conservé le moindre doute sur tes paroles, il serait effacé... Sylvie a bien voulu me raconter en détail cette extraordinaire comédie à laquelle vous avez été réduites pour vous défaire de Carangola ! Maintenant, je crois !

Les paroles d'Octave sonnaient étrangement aux oreilles d'Irène. Elle fixait Sylvie d'un regard foudroyant que cette dernière, du reste, soutenait avec une insupportable effronterie.

Irène n'osait regarder autour d'elle. Il lui semblait avoir remarqué, dès son entrée, quelque désordre. Elle dit simplement à Sylvie :

— Allez-vous-en !

— Madame me chasse ! releva Sylvie.

— Oui, fit Irène.

Alors Sylvie regarda tour à tour monsieur et madame et s'en alla en disant :

— Madame est une ingrate !...

Quand ils furent seuls, Octave voulut prendre la main d'Irène qui la lui retira :

— Ne me touche pas !... Ne me touche pas en ce moment, je t'en prie !

— Mais enfin, que t'imagines-tu donc ?

— Ah ! pour Dieu, ne me questionne pas ! Est-ce que je te questionne, moi !... Je ne veux rien savoir ! rien savoir ! rien savoir !...

Et dans un éclat de rire strident qui s'acheva dans une crise de sanglots, elle lui jeta :

— Le principal est que tu sois convaincu !

Et la malheureuse pensait à Thomas, l'apôtre, qui ne s'en remettait, pour croire, qu'au témoignage de ses sens.

ÉPILOGUE

Qu'est-ce donc qui me trouble ! Et qu'est-ce que j'attends ?
Je suis triste à la ville et m'ennuie au village.
Les plaisirs de mon âge
Ne peuvent me sauver de la longueur du temps !

DESBORDES-VALMORE.

Ils partirent. Irène avait obtenu de l'administration un congé qui n'était limité que par l'état de sa santé.

Pendant les huit premiers jours de ce voyage, les deux amoureux encore tout meurtris des coups qu'un trop malicieux destin leur avait cruellement distribués, furent assez mélancoliques. Et puis, comme ils étaient jeunes, intelligents et beaux et qu'ils s'aimaient et qu'Irène s'était juré de n'avoir plus de coquetterie que pour son mari, l'amour les prit tout entiers et le reste fut remisé aux accessoires.

Le reste, pour Irène, c'était le souvenir de Sylvie et de son effronterie dans le bureau d'Octave.

Cette effronterie, après tout, pouvait n'être qu'affectée, pour exciter l'imagination de madame et... (servons-nous d'une expression en usage à l'office) ...et « pour faire crever madame de dépit... »

Or, madame avait eu le bon esprit de n'en point mourir, de ne jamais vouloir être éclairée sur ce point et madame, ayant recouvré une santé admirable, ne pouvait même plus penser à l'hypothèse d'une Sylvie se glissant auprès de son mari après avoir pris sa place auprès de Carangola et de Ouénétrou sans en sourire.

Tout cela était déjà bien lointain et l'esprit revenait à Irène.

Comme châtiment de sa coquetterie, c'était complet, et cela ne manquait point d'une certaine drôlerie.

Quelle belle sérénité donne l'amour partagé !... Un jour, elle reçut une lettre de Sylvie qui avait couru derrière elle à travers toute l'Europe (nous parlons de la lettre) et qui les fit bien rire.

« Madame, disait cette lettre, je n'ai point voulu quitter Paris sans faire part à madame de la joie qui m'est échue en lui rendant un dernier service. Vous saviez sans doute que don Manoël de Carangola était retombé aux mains de sa famille. Quand le malheureux homme se vit captif et définitivement privé de son Irène, il recommença ce qui lui avait déjà si bien réussi. Il se mit en grève, la grève de la faim ! Mais cette fois, doña Maria, qui savait à quoi s'en tenir sur ce que vous savez bien, n'essaya point de voir madame, c'est à moi qu'elle s'adressa pour me supplier de rendre la raison à son mari et lui prouver que le souvenir qu'il avait gardé de madame n'était qu'une pure chimère !

» Doña Maria avait été trop bonne pour moi pour que je lui refusasse ce petit service, et j'arrivai si bien à prouver à don Manoël qu'il se faisait de madame une idée chimérique, que ce digne seigneur, qui est fort exalté et dans les veines duquel, m'a-t-il dit, bout le sang du géant Adamastor, s'est pris du plus grand amour pour la chimère elle-même, c'est-à-dire pour votre humble servante...

» Si bien que, doña Maria et ses six filles ramenant don Manoël à Rio-de-Janeiro, celui-ci n'a consenti au voyage que si je revenais à Rio moi-même ! Doña Maria et moi arrangeâmes cette affaire au mieux de nos intérêts réciproques. Et voilà madame débarrassée du Carangola !

» Mais je ne suis pas au bout des services que j'ai le bonheur de rendre à madame. Quand Ouénétrou, qui était toujours tapi dans l'ombre et prêt à quelque méchant coup dont j'avais prévenu madame... quand Ouénétrou a appris que Carangola me ramenait à Rio, la haine qu'il porte à M. le secrétaire perpétuel et la jalousie décuplèrent du coup l'amour qu'il avait pour moi, si bien qu'il revient à Rio sur le même bateau que nous !... Il m'a promis de ne plus retourner dans la pampa, de refaire fortune à Rio où il rentre avec une petite cargaison de chapeaux !...

» Doña Maria redoutait quelque tragédie de ce rapprochement et elle gémissait déjà sur le sort incertain de son époux, mais je suis parvenue à la calmer. Je lui ai assuré que, dans toute l'affaire, il n'arriverait rien de fâcheux ni pour les uns ni pour les autres ! Dieu merci ! je me suis tirée d'autres imbroglios et cette petite intrigue, sous ma direction, perdra vite le caractère sauvage que madame était parvenue à lui donner et prendra bientôt cette allure digne et civilisée que l'on ne rencontre que dans la bonne société. Ce n'est point le tout que de faire des conférences sur les bienfaits de la civilisation, il faut encore savoir répandre ceux-ci autour de soi !...

» Vous voilà donc, madame, débarrassée par mes soins de Carangola et de Languéquétrou — je ne l'appelle plus Ouénétrou XIV, car il a renoncé à son trône comme j'ai renoncé, moi, à être reine (j'aime mieux un magasin dans la rua do Ouvidor). Que madame soit tranquille désormais et heureuse avec monsieur qui l'a bien mérité ! Votre servante : SYLVIE. »

— Quel phénomène ! s'écria Octave.

— Silence, Octave ! répliqua Irène en riant, tu finirais par me dire que Sylvie a quelque chose pour elle.

— Je ne te comprends pas.

— Rappelle-toi le temps où tu me disais : « Qu'est-ce que Sylvie peut bien avoir pour elle !... » Eh bien, elle a pour elle d'être un phénomène ; j'y consens, mais n'en parlons plus !

Suivirent encore des semaines d'un bonheur qui était si parfait qu'il en devenait monotone.

Irène avait déclaré qu'elle en avait assez du théâtre

et du faux éclat qui l'entoure. Elle avait même parlé d'y renoncer et d'envoyer sa démission à l'administrateur du Théâtre-Français, mais Octave qui, en sa qualité d'auteur dramatique, connaissait à fond l'âme féminine, l'en avait dissuadée.

Peut-être aussi, de son côté, s'était-il dit qu'il lui serait difficile de garder sa chère Irène tout le temps à ses côtés quand il se remettrait à travailler ses mérovingiens, lesquels ne sont point d'une grande distraction pour les dames... Et bientôt il eut l'occasion de se réjouir d'avoir mis en garde Irène contre une résolution qu'elle eût pu regretter plus tard. La voyant de mine assez triste et maussade, un jour qu'ils sortaient d'un musée (ils avaient visité tant de musées !) il lui demanda ce qu'elle avait.

— Je ne saurais pas te le dire, lui répondit-elle avec hésitation, car je n'en sais rien moi-même... Tu n'ignores pas combien j'aime mon pays, c'est sans doute que j'aspire, sans m'en rendre bien compte, à le revoir ! Oui, je voudrais revoir la France, pour laquelle j'ai déjà tant fait !

— Et pour laquelle tu brûles de faire davantage !... avoue-le donc, Irène. Tu es jeune et il est naturel que tu redonnes un emploi à tes nobles, à tes admirables facultés !...

— Ma foi, c'est peut-être bien cela !...

— Et ne brûlerais-tu pas aussi de retrouver tes succès d'antan, au théâtre ?

— Mon Dieu, mon cher Octave, je ne vois point comment je pourrais, à nouveau, servir la France, ma patrie, si — prononçons-le donc, ce vilain mot — si je ne remontais point sur les planches !...

— Eh bien, Irène, il faut écrire à M. l'administrateur !

— Puisque nous pensons de même, je ne vois pas pourquoi, répondit Irène, je te cacherais plus longtemps que je lui ai déjà écrit !

— Eh bien, attendons sa réponse !...

— Elle m'est déjà parvenue, mon ami !... M. l'administrateur est enchanté de me voir reprendre ma place dans la Maison.

— Et dans quel rôle feras-tu ta rentrée ?
— C'est ce qu'il me demande.
— Es-tu à peu près fixée ?
— Mon Dieu, oui !... Je vais lui répondre que je ferai ma rentrée dans le rôle de Célimène !...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 MARS 1925
PAR F. PAILLART, A
ABBEVILLE (FRANCE)

G. LEROUX

La farouche aventure